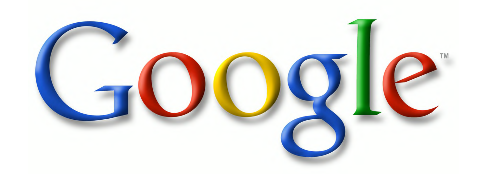
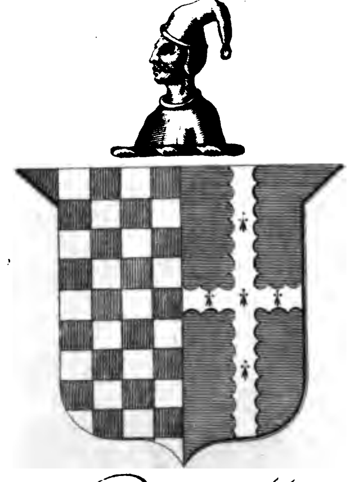






William Money.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

OEUVRES DIVERSES

De M. DE FONTENELLE

De l'Academie Françoise.

TOME TROISIEME.

Qui contient

LES LETTRES GALANTES DE MONSIEUR LE CHEVALIER D'HER ***.

LES POESIES PASTORALES, AVEC UN TRAITE' SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE, ET UNE DIGRESSION SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.



LETTRES GALANTES DE MONSIEUR LE CHEVALIER D'HER***.

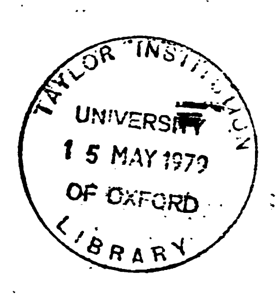
Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Françoise.

Nouvelle Edition augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygen-Dam.

M. DCCI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 MAY 1972
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

VOICY une nouvelle Edition des LETTRES GALANTES de Mr le Chevalier D'HER ***. On en a retranché celles qui n'ont pas parû si agréables que les autres, & par là on a prétendu rendre cette Edition beaucoup meilleure : ce n'est pas que dés la premiere impression, l'on n'eust déja fait un choix sur toutes les Lettres manuscrites du Chevalier d'Her ***, que l'on avoit entre les mains ; mais enfin ce choix n'avoit pas esté tout-à-fait assez exact ; & cette fois-cy, que l'on n'a voulu faire qu'un Volume au lieu des deux qu'on avoit imprimez, on a esté plus rigoureux que jamais. Ainsi si ces Lettres ont déja esté reçûës si favorablement du Public, on peut esperer qu'elles le seront encore davantage dans

l'état où elles paroissent présentement. La plûpart de celles mesme qui ont esté conservées, & qui le méritoient le mieux, ont esté retouchées par l'Auteur. Quant à cet Auteur il n'est pas si aisé à deviner que l'on croiroit bien, & ce qui a servy à le cacher, c'est que ceux à qui on a faussement attribué cet Ouvrage, n'ont pas crû qu'il leur fist assez de tort pour s'en défendre bien serieusement.



TABLE DES SUJETS des Lettres contenuës en ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

R.

SECONDE PARTIE.

LET.

Fin de la Table.

LETTRES GALANTES.

A MADAME de G.

LETTRE I.

IL y a long temps, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, si vous aviez le loisir d'estre aimée de moy; mais vous estes trop occupée par je ne sçay combien d'autres Soûpirans, & j'ay jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque tems plus favorable, où je le placeray. Peut-estre vostre Cour sera-t-elle moins grosse pendant quelque petit intervalle; peut-estre serez-vous bien aise d'inspirer de la jalousie, & du dépit à quelqu'un, en faisant paroistre tout-à-coup un nouvel Amant. Comptez que vous en avez un de réserve, dont vous pourrez vous servir quand il vous plaira. Je tiendray toûjours mes soins & mes vœux tous prests; vous n'aurez qu'à me faire signe que je commence, & je commenceray. Ne dites point que vous n'aimez de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainsi il est temps que je vienne, parce que je feray toûjours nombre. Ayez plus d'œconomie, &

de ménage, Les Belles ont souvent vingt Conquestes à la fois, & quand tout cela vient à manquer en mesme temps, figurez-vous la désolation. Gardez quelque chose pour l'avenir, j'attendray quinze ou vingt ans, si vous voulez. Je me passeray à un peu moins d'éclat que vous n'en avez aujourd'huy ; je vous relâche cette extréme vivacité dont est vostre teint, aussi bien il y a beaucoup de superflu dans vostre beauté. Je ne veux que le necessaire, que vous aurez toûjours. Quand vous me donnerez le temps que je vous demande, ce n'est qu'un temps que vous auriez donné aux reflexions. Encore puis je me flater que je vaux mieux qu'elles, & que je vous occuperay plus agreablement. Les plus petits sentimens valent mieux que les plus belles reflexions. Au lieu de réver creux, ou de ne réver à rien, vous pourrez réver à moy. Adieu, Madame, jusqu'à nos amours.

A MONSIEUR du T.

LETTRE II.

ON dit qu'outre vostre Procés, vous avez de l'amour, & que vous aimez la Femme de vostre Rapporteur. On ne prend ordidinairement dans la maison de ses Juges, que du chagrin, de la haine, du dépit ; & vous, vous y avez pris de la tendresse. Je ne conçoy pas comment dans un Homme qui plaide, il reste

reste encore quelque chose qui puisse aimer; mais peut-estre aussi n'aimez-vous que pour plaider mieux. Il vous est plus commode d'attendre dans la Chambre de Madame, que dans l'Antichambre de Monsieur, où vous vous promeneriez avec d'autres Plaideurs qui vous conteroient leurs affaires, & ne vous donneroient pas la consolation d'écouter la vostre attentivement. Vous avez bien fait de convertir en assiduitez amoureuses, les fâcheuses assiduitez qu'il faloit avoir dans cette Maison-là, & encore vaut-il mieux faire sa cour à la Dame du Logis, qu'au Secretaire. Il ne vous en coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre; au contraire, je croy que vous y gagnez. & que les rigueurs du Secretaire auroient passé celles de la Dame, quelque vertueuse qu'elle soit. Je ris, quand je songe que vos tendres soins ne luy demandent apparemment qu'une bonne sollicitation auprés de son Mary, &qu'elle s'applique les soûpirs que vous poussez pour le gain de vostre Cause. Je ne doute point que vous ne mettiez sur son compte, les nuits que vos affaires vous font passer sans dormir. C'est assurément un beau secret que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais si vous estes amoureux tout de bon, que vous estes occupé! Conter vos raisons au Mary, & à la Femme, tour à tour! Parler Procés à l'un, & galanterie à l'autre! Au sortir d'un Cabinet où l'on a crié avec un espece de fureur, aller soupirer tendrement dans une Chambre! N'a-

voir que la diſtance des deux Apartemens, pour quitter le hideux perſonnage de Plaideur, & prendre l'agréable perſonnage d'Amant! La teſte ne vous tourne-t-elle point quelquefois? Ne vous méprenez-vous point, & ne parlez-vous point de galanterie au Mari, & de procés à la Femme? Vous vous allez faire une grande habitude de vigilance. Vous avez des Rivaux d'un côté, & de l'autre des Parties, & ce ſont autant de Perſonnes dont il faut éclairer la conduite. Vous ſerez bien habile, ſi vous empeſchez que les uns ne vous faſſent quelque ſupercherie, tandis que vous ſongerez aux autres. Vous verrez qu'ils ſe ligueront enſemble, & que tantoſt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantoſt on mettra une fauſſe Piece dans le Procés. Adieu, Monſieur. Si vous n'aimez pas tout de bon, vous entendez bien vos affaires; ſi vous aimez, vous vous eſtes fait bien des affaires nouvelles.

AU MESME.

LETTRE III.

JE ne doute point que le compliment de condoléance qu'il faut vous faire ſur la perte de voſtre Procés, ne doive eſtre accompagné d'un compliment de congratulation. Voſtre Affaire eſtoit fort bonne, & vous l'avez perduë. Cela veut dire, que vous plaiſiez

siez à Madame de L. Vous n'avez que trop bien sollicité vostre Rapporteur, & que trop engagé dans vos intérests une Personne qui le touchoit. La justice que l'amour vous a renduë, vous a attiré l'injustice du Palais. Je vous croy consolé de reste; car l'Homme galant, l'emporte bien chez vous sur le Plaideur. Il n'y a que six mois que vous plaidez, & il y a vingt ans tout au moins que vous estes galant; il estoit bien raisonnable que vous réüssissiez mieux dans le métier où vous avez plus d'expérience. Songez que vous estiez des-honoré si vous aviez gagné le Procez, & manqué la Dame. C'est comme si un Homme d'Epée avoit bien résolu une question de Philosophie, & s'étoit mal batu. Tous ceux qui perdent leur Cause, ne sont pas vangez comme vous; & la Femme du Rapporteur ne répare pas toûjours les torts que le Mary leur a faits. Vous allez estre plus amoureux de cette belle Dame que vous ne l'avez encore esté; la haine que vous avez pour son Epoux, tournera à son profit. Au reste, vous qui avez toûjours esté discret à l'égard des Belles, gardez-vous bien de vous plaindre du Procés perdu. Vous ne sçauriez parler de l'injustice du Mary, sans publier les faveurs de la Femme; sur tout une Requeste civile seroit la chose du monde la plus indiscrete, & la plus contraire aux Loix de l'Amour. N'y songez seulement pas; prenez vostre party doucement, & comptez ce que vostre Rapporteur vous fait coûter au nombre des dépenses que vous avez faites pour les Dames.

A MONSIEUR le M. de V.

LETTRE IV.

POurquoy vous moquez-vous tant de nôtre Amy le Chevalier, sur ce qu'il aime une Grisette ? Vous voudriez donc qu'on ne pust entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malte, en faisant ses Preuves? Pour moy je trouve deux beaux yeux aussi nobles que le Roy, & je ne demande point qu'ils me produisent d'autres titres, que de la vivacité & de la douceur. Croyez-vous que je pardonne la laideur d'un visage, parce que ce visage-là sera descendu de vingt Ducs ? Point du tout. Je compte toutes les Laides pour roturieres. J'ay pourtant veu des Gens, qui dans des Personnes assez éloignées d'estre belles, aimoient seulement leurs illustres Ancestres; & les titres de leur Maison ; mais je vous avoüe que je n'aurois pas les sentimens assez élevez pour estre amoureux d'un Arbre Genéalogique. Si nôtre Chevalier estoit dans les Païs où l'on choisit les Roys à la bonne mine, il aimeroit présentement une Princesse, mais parce qu'il est en France, il n'aime qu'une Grisete; hé-bien, il n'a qu'à la prendre pour une Princesse Etrangere, qui n'est pas reconnuë. Sérieusement, si vous sentiez vostre cœur sur le point de s'aller rendre à une jolie Personne

ne

ne, l'arréteriez-vous pour dire, *Attendons, nous sommes contens de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la noblesse?* Je suis seur que vostre cœur préviendroit bien vostre examen. Le goust du Chevalier me semble fort bon. Il n'y a presque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde, ny teints, ny tailles, ny sentimens; la Nature s'est refugiée chez les Grisetes, & il l'y va chercher. Tout le malheur est qu'il ne soûpirera point dans des Apartemens de sept Pieces de plein-pied, & superbement meublez, & que dans toute la Maison où sa Maîtresse sera, il ne verra rien de si beau qu'elle; mais s'il a dessein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les Gens comme luy font entendre d'ordinaire à ces Belles-là qu'il n'est pas du bon air de se défendre; que ce n'est point-là comme en usent les Femmes de qualité, & là-dessus ces pauvres Creatures se rendent, seulement pour montrer qu'elles sçavent vivre. Je veux qu'on respecte la simplicité; si l'on veut estre fourbe, qu'on le soit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie est établi.

A MADEMOISELLE de C.

Qui estoit nouvellement venuë d'Angleterre en France.

LETTRE V.

JE vous écris, Mademoiselle, dans une Langue que vous n'entendez pas encore

beaucoup ; mais en récompense, je vous écriray sur une matiere que vous n'aurez pas de peine à entendre. Quand je vous diray que je vous trouve la plus aimable Personne du monde, je croy que vous n'aurez pas besoin d'Interprete ; vous devriez m'entendre mesme en Chinois ; car aprés qu'on vous a veuë, que peut-on vous dire autre chose ? J'ay bien veu des Vaisseaux, qui ayant presque fait le tour du monde, revenoient en France chargez de Curiositez étrangeres, mais ils n'ont jamais rien apporté de si curieux que ce que le vostre a apporté, quoy qu'il n'ait pas fait un grand voyage. En verité, ce n'est pas parce que vous venez d'un autre Païs que je vous estime tant ; fussiez vous Françoise, je vous estimerois encore beaucoup. Cependant il me semble que vostre petit Jargon étranger contribuë un peu au plaisir que je me fais de vous voir. Vous ne sçauriez croire combien vostre visage s'anime, & combien il y naist de graces, au moment que vous cherchez un mot. Toute l'éloquence qui manque alors à vôtre bouche, est dans vos yeux. Je ne sçay plus comment on peut aimer des personnes, qui parlent François sans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenez point mieux que vous ne le sçavez, ce seroient mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui sont d'un usage indispensable. *Aimer*, par exemple, *soûpirer*, *tendresse*, avec cela vous irez loin. Que j'envie, Madamoiselle, le bonheur de

celuy

celuy pour qui vous béguayerez ces mots-là!

A MADEMOISELLE de L

LETTRE VI.

MOn devoir m'oblige, Mademoiſelle, à vous parler d'une choſe qu'il y a long-temps que je vous cache. Je ſuis bien fâché de ne vous la pouvoir plus diſſimuler, & d'eſtre réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-eſtre; mais enfin je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conſcience en murmureroit trop. Il y a aujourd'huy juſtement un mois, Mademoiſelle, que je vous aime. Vous prendrez cela comme il vous plaira, vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colere; pour moy, je n'ay voulu que faire l'acquit de ma conſcience, aprés cela je ne m'inquiete de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuſte, que de voir une auſſi aimable Perſonne que vous, ſans l'aimer. L'amour eſt le revenu de la beauté, & qui voit la beauté ſans amour, luy retient ſon revenu d'une maniere qui crie vangeance. Je ne pourrois par dormir, ſi je me ſentois l'ame chargée de ce peché-là. Vous me direz que je dois vous aimer ſans vous le dire; j'entens bien voſtre expédient, Mademoiſelle, mais vous ſçavez que quand on paye, on eſt bien aiſe d'en tirer quittance,

ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en mesme temps que je m'en acquitte. Que sçay-je? Vous viendriez peut-estre quelque jour m'inquieter là-dessus; il n'est rien tel que de prendre ses suretez. Vous aurez beau me dire, que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne sçait ce qui peut arriver; vous changerez peut-estre d'humeur. Enfin, il est seûr que quand vous sçaurez que je vous aime, il n'y a rien de gasté.

A LA MESME.

LETTRE VII.

VOus vous estes bien gendarmée de ma declaration, vous estes bien satisfaite de vous-mesme, vostre vertu a fait son tintamarre; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte, vous m'aimerez? Oüy, vous m'aimerez; je sçay bien ce que je dis, je sçay bien ce que je sens qui me répond que je me feray aimer. N'ayez point si bonne opinion de vostre indiference, j'ay de la constance pour vaincre quatre indiférences comme la vostre. Le temps ne me coûte rien, en fait d'aussi jolies Personnes que vous. Faut-il des années? Hé bien, des années, soit. Je n'ay rien de plus agreable à faire. Vous ne m'accorderez aucunes graces? Je vous joüeray le tour d'aimer jusqu'à vos duretez. Vous ne me fe-

ferez que des graces tres-legeres? Elles me paroiſtront d'un tres-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'oppoſerez des Rivaux? Je les feray tous deſerter par mes aſſiduitez & par le deſeſpoir où je les mettray de vous pouvoir rendre autant de ſoins que moy. Enfin prenez tel party qu'il vous plaira; je feray enrager voſtre indiférence, & aprés bien du temps, comblée de ſervices, de fidelité, de tendreſſe, de reſpects, vous ne ſçaurez plus de quel coſté vous tourner, & il faudra que vous m'aimiez par laſſitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'eſt que quand vous m'aimerez, je ne vous en aimeray pas moins. Vous allez compter cela pour rien; mais ſçachez que c'eſt une grande promeſſe que je vous fais. Vous vous imaginez, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laiſſer-là vos Amans des années entieres ſans les aimer, & aprés cela vous vous aviſez quand il vous plaiſt d'aimer à voſtre tour; mais qu'arrive-t-il? Ils ont commencé d'aimer plûtoſt que vous, ils finiſſent plûtoſt, & vous achevez la carriere toutes ſeules. Vous n'aurez point cet inconvénient là à craindre avec moy. J'aime fort bien, quoy que je ſois aimé. Si vous ne m'en croyez-pas, c'eſt un point de fait qui giſt en experience. Eprouvez.

A LA MESME.

LETTRE VIII.

DEpuis que je suis vôtre Amant déclaré, j'ay fait bien du progrés auprés de vous. Vous ne voulez plus estre un moment seule avec moy, vous ne me recevez plus à vostre Toilete, vous ne soufririez pas que je vous eusse pris le bout du doigt. Bon, Mademoiselle, cela va bien, j'avance. Vous me retranchez toutes les faveurs que vous m'accordiez par nonchalance, & par mégarde : je n'auray plus rien qui ne signifie quelque chose. Il est vray qu'il faut retourner sur mes pas, & que vous me remettez au beau commencement ;, mais n'importe. Par la voye que j'avois prise, on avance beaucoup d'abord, & on est aprés tout étonné qu'on n'avance plus du tout, au lieu que par la nouvelle voye que vous me faites prendre, on avance tres-lentement, mais on avance toûjours. Il n'est rien tel que les méthodes régulieres Voyez où en sont Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome ; cependant ces Héros-là, avec leurs pas de Tortuë, ne laissent pas d'arriver au douziéme. J'ay seulement un petit conseil à vous donner. On voit que vous me traitez plus mal qu'à l'ordinaire, on devine par là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque chose entre vous & moy. Vous pourriez mesme me traiter si mal, qu'on croiroit que vous m'aimeriez.

Ne

Ne publiez point nostre commerce, Mademoiselle, je vous en conjure. Ayez devant le monde plus de discrétion que vous n'en avez, & faites-moy quelques faveurs qui sauvent vostre réputation. Est-ce à moy à estre plus discret que vous? Est-ce aux Hommes à faire ces sortes de prieres-là aux Dames? Admirez, s'il vous plaist, combien je suis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres qui ménageroient moins l'honneur des Belles, vous prieroient de leur continüer vos rigueurs; mais pour moy, je ne suis point de ces Fanfarons là.

A LA MESME.

LETTRE IX.

JE vais m'éloigner de vous pour quelque temps, Mademoiselle, c'est à dire, que je vais vous aimer plus que je n'ay encore fait. L'absence a pour moy cette proprieté-là, qu'elle n'a, je croy, pour personne; elle m'attendrit. Je me figure toûjours les Gens que je ne voy point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous présenterez à moy sensible, reconnoissante. Je m'imagineray que si je vous voyois, vous auriez cent petites bontez pour moy; je seray plus charmé de vôtre idée sur cet article-là que je ne l'ay jamais esté de vous-mesme. Si vous prétendiez par vostre severité

rité vous établit chez moy un caractere d'Héroïne, en verité vous perdriez bien vostre peine ; dés que je ne vous voy plus, il ne me souvient point de vos rigueurs. J'ay une imagination douce qui ne s'accoûtume point à se les représenter, il faut que je les voye, pour les croire. Je sçay bien qu'à mon retour, vous travaillerez fortement à redresser le mauvais ply que mon imagination aura pris ; mais toûjours j'auray eu malgré-vous un peu de bon temps pendant l'absence. Je seray trop heureux, si je ne fais pas la folie de revenir le plûtost que je pourray. Si vous voyez ma fidelité avec quelque plaisir, je vous promets que je vous seray encore plus fidelle absent que présent. Je ne puis rien voir de si aimable que vostre idée, purifiée de vos defauts, & je n'auray qu'elle dans la tête ; mais quand je vous voy rigoureuse au dernier point, je puis voir quelque chose qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper ; je ne vous aime que parce que je ne connois rien de plus digne d'estre aimé ; & du jour que j'aurois découvert ailleurs plus de mérite, ne comptez plus sur moy. J'ay bien exactement calculé, si ce que vous avez d'esprit & de beauté par dessus les autres, récompensoit le moins de tendresse que vous avez. J'ay trouvé qu'il le récompensoit, & sur cela je me suis mis à vous aimer. Je ne sçay pourtant, s'il ne se pourroit pas rencontrer quelque Personne qui aimât assez bien, pour regagner par là les autres avantages que vous au-

auriez sur elle ; en ce cas-là, je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous ; car enfin il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'esprit qui touchent ; la tendresse vaut encore son prix, & il est écrit en grosses lettres sur mon cœur, comme sur la Pomme de Discorde, *à la plus aimable*.

A LA MESME.

LETTRE X.

NE sçavois-je pas bien que l'absence estoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur? Je n'ay jamais esté plus remply de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce soit, & sur le chemin mesme, je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connust. Le premier jour de mon voyage je ne rencontray personne, & je ne pus faire autre chose que semer toute la route de soupirs qui retournoient sur mes pas. Le lendemain je joignis un Cavalier, dont le bon air & la bonne mine, me firent esperer, qu'il seroit Homme à vous connoistre. Aprés que nous eûmes épuisé les lieux communs des Voyageurs, je luy demanday d'où il venoit ; il venoit de ... aussi-bien que moy. J'esperay beaucoup. Je le mis en termes generaux sur le chapitre des Dames de la Ville, je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une seule qui pust passer

passer pour belle; & cela, comme vous voyez, pour l'engager à me dire le contraire, & à vous nommer; mais mon Homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il est vray qu'il me parloit toûjours agreablement, & avec beaucoup de politesse. Enfin plein de l'impatience de venir à mes fins, je luy nomme comme une belle Personne Mademoiselle de V..., & luy demande s'il la connoissoit. Il me dit qu'il l'avoit veuë; me voilà plein d'espérance. Je vous nomme; il ne vous connoissoit point, & il me dit pour ses raisons, qu'il n'avoit fait que passer par ... & n'avoit veu que par hazard Mademoiselle de V. Alors je donne un coup d'éperon, & le laisse-là. Il vint dîner à la mesme Hôtellerie où j'étois déja arrivé; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de sa conversation, quelque agreable qu'elle fust, puis qu'il ne parloit point de vous. J'ay esté plus heureux à ma Campagne. J'ay trouvé dans ces Déserts éloignez le Baron de... que vous connoissez un peu. Je luy ay fait croire qu'il estoit amoureux de vous, pour avoir occasion de luy en parler souvent. Je luy porte vostre santé avec un soûris fin & malicieux, & il la reçoit de mesme. J'avouë que j'achete un peu cher le plaisir de parler de vous. Tout le mérite de cet Homme-là consiste à se connoistre en Bestes. Il n'a dans l'esprit que ses Chiens & ses Chevaux, & je vous assure que j'ay souvent peine à luy faire quitter cette matiere-là, pour le mettre sur vostre chapitre. Aussi, je ne luy demande presque pas
de

de réponſe ; il me ſuffit qu'il m'écoute, & au fond le Baron vaut encore mieux qu'un Echo, ou un Antre ſourd. Quand je ne l'ay point, j'ay de grandes Allées ſombres, qui ſont extrémement dangereuſes pour un Amant ; elles inſpirent des réveries pernicieuſes, & c'eſt une choſe mortelle que le ſouvenir de voſtre beauté fortifié de ces Allées-là. Il y eſt encore venu des Roſſignols, avec qui aſſurément vous vous entendez. Vous me les avez envoyez, afin qu'ils m'enfonçaſſent encore la tendreſſe dans l'ame par leurs Chanſons. Ils les chantent ſi bien, qu'il faut qu'ils les ayent appriſes de vous. Je ſuis d'une foibleſſe étrange ; je n'oſerois plus entendre un Ruiſſeau qui gazoüille, que céla ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec voſtre idée, je la tutaye, & je dis, *Quand te reverray-je ? Quand m'aimeras-tu ?* N'en ſoyez point ſcandaliſée. Voſtre idée m'eſt devenuë extrémement familiere, & d'ailleurs on vit librement à la Campagne.

A LA MESME.

En luy envoyant des Paſtez d'un Sanglier, qui l'avoit penſé bleſſer à la Chaſſe.

LETTRE XI.

J'Ay couru un grand péril, Mademoiſelle ; mais enfin mon Ennemy eſt défait, & je vous l'envoye en paſte. Je l'ay fait bien ſaler

& épicer, pour conſerver la mémoire de mon triomphe, en montrant ce cadavre. Si j'avois eu le ſecret des anciens Egyptiens, je l'euſſe enbaumé, & j'euſſe fait de mon Sanglier un Momie; cela euſt duré une infinité de ſiecles; mais par malheur nous autres Modernes, nous n'avons point d'autre ſecret que la Pâtiſſerie. Figurez-vous, Mademoiſelle, que comme j'étois à la Chaſſe avec Mr le Baron de... l'Animal que vous voyez, ne trouva point bon que je le tuaſſe. Il fuyoit, & tout d'un coup il retourna vers moy avec fureur. Là-deſſus je m'arreſtay pour déliberer. Je ne ſçavois s'il n'eſtoit point envoyé de voſtre part contre moy; car tout ce qui me paroiſt bien redoutable, je croy auſſi-toſt qu'il vient de vous. Je ſçavois bien qu'en ce caslà, mon devoir de parfait Amant eſtoit de me laiſſer manger; mais quand j'eus bien examiné le Sanglier, je ne trouvay pas qu'il euſt l'air ſi aimable, que l'ont vos rigueurs & vos cruautez. Il reſtoit encore une grande difficulté; ſçavoir, ſi je ne devois pas mourir, pour finir les triſtes deſtinées que vous me faites; mais ce ſentiment me parut trop intéreſſé pour le ſuivre, & je crus qu'il y alloit de voſtre honneur, qu'un Amant, qui vous eſt auſſi fidelle que moy, vécuſt, quoy qu'il n'y trouvaſt pas ſon compte. Le zele que j'ay pour voſtre gloire, couſta donc la vie au pauvre Sanglier, qui ne croyoit pas avoir à faire à un Homme animé par un motif ſi puiſſant. Je le perçay d'un coup de Mouſqueton, & je

je ne croy pas qu'une autre fois, des Sangliers osent se joüer à ceux qui conservent leur vie pour vous. Je seray trop heureux, Mademoiselle, si vous mangez de celuy-cy avec quelque sentiment de vengeance, sur ce qu'il m'a osé mettre en péril, & si cela vous en releve le goust.

A MONSIEUR C...

LETTRE XII.

EST-il vray, Monsieur, que vous perdez l'esprit? On nous a dit que vous devenez Philosophe, mais d'une Philosophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyez plus qu'il y ait de Couleurs; vous soûtenez que les Bêtes sont des Machines comme des Horloges; enfin vous renversez tellement toutes choses, que l'on ne sçait plus où l'on en est. J'en parlois l'autre jour à Madame de B... qui est fort de vos Amies, & qui en verité a bien regret à vostre raison. Elle étrangleroit Descartes, si elle le tenoit. Aussi faut-il avoüer que sa Philosophie est une vilaine Philosophie; elle enlaidit toutes les Dames. S'il n'y a point de couleurs, il n'y a donc point de teints; & que deviendront les Lis & les Roses de nos Belles? Vous aurez beau leur dire que les couleurs sont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets. Les Dames ne veulent point dépendre

des yeux d'autruy pour leur teint ; elles veulent l'avoir à elles en propre ; & s'il n'y a point de couleurs la nuit, Mr de N.., est donc bien attrapé, qui est devenu amoureux de Mademoiselle D. L. G. sur son beau teint, & l'a épousée ? Il seroit fort fâcheux pour luy, de croire tenir le plus beau blanc, & le plus bel incarnat du monde ; & de ne tenir rien. Nous fismes encore un raisonement Madame de B.., & moy, qui assurément vous embarassera. Vous dites que les Bestes sont des Machines, aussi-bien que des Montres ? Mais mettez une Machine de Chien, & une Machine de Chienne, l'une auprés de l'autre, il en pourra resulter une troisiéme petite Machine ; au lieu que deux Montres seront l'une auprés de l'autre toute leur vie, sans faire jamais une troisiéme Montre. Or nous trouvons par nostre Philosophie, Madame de B... & moy, que toutes les choses qui estant deux, ont la vertu de se faire trois, sont d'une noblesse bien élevée au dessus de la Machine. Nous vous donnons du temps pour nous répondre, nous sçavons bien qu'il faudra que vous consultiez vos Livres. Madame de B... vous avertit par moy, que quand vous viendrez ici, elle ne vous recevra point chez elle, si vous ne faites réparation à son teint ; & moy, je vous assure que je suis une Machine montée à vous estimer, & à vous aimer toûjours.

AU MESME.

Sur le tremblement de Terre qui arriva à Paris en 1682.

LETTRE XIII.

IL faut avoir recours aux Philosophes dans les occasions. On se moque d'eux, quand la Terre tremble, on les respecte. Nous croirons Madame de B... & moy, qu'il n'y a point de teints, & que les Bestes sont des Machines, & tout ce qu'il vous plaira, pourveu que vous nous disiez quel remede on peut trouver à un tremblement de Terre. Nous pensions que le plancher de Paris fust fort bon, mais il n'est pas si ferme que nous l'avions crû. On nous dit qu'il y a des Petards, & des façons de Mines qui le soûlevent. Franchement, cela n'est point agreable; nous ne voudrions pour rien loger sur des Mines. Ces tremblemens de Terre font des renversemens terribles; ils mettent des Rivieres où il n'y en a jamais eu; ils en engloutissent quelquefois; ils font paroistre de nouvelles Montagnes, & disparoistre les anciennes. Pour nous, nous trouvons les choses fort bien comme elles sont, & nous serions fâchez qu'il y eust rien de changé. Nous regretterions la plus petite Riviere, & la plus petite Montagne des environs de Paris. Ce qui me rassure un peu, c'est que je ne crois

pas que la Terre osast entreprendre d'avaler une si grande Ville ; mais si j'estois dans la petite Bicoque où vous estes, j'aurois grand peur ; la Terre ne sçauroit si peu baailler, qu'elle ne l'engloutisse. Elle ne vient d'avoir qu'un petit frisson, qui luy a couru entre cuir & chair, mais Dieu la préserve d'une fiévre violente. Apprenez-nous un peu ce que la Philosophie dit de tout cela, & si elle demeure les bras croisez, sans y mettre ordre. Pour moy, depuis que j'ay senty mon Lit aller & venir, se hausser & se baisser, je ne croy plus qu'il y ait rien de sûr dans le monde.

A MADAME D...

Qui pretendoit avoir entretenu quatre heures un Esprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille, à laquelle il s'estoit attaché.

LETTRE XIV.

JE commence, Madame, à connoistre les Gens de l'autre monde, ils ont les mesmes gousts que ceux de ce monde-cy, ils recherchent vostre conversation aussi-bien que nous. Nous pourrez-vous bien souffrir, nous autres simples Mortels, aprés vous estre accoûtumée aux Esprits ? Ils vous distinguent de la maniere du monde la plus honneste. D'ordinaire ces Messieurs-là sont brusques ; ils ouvrent vos Rideaux, tirent vostre Couverture, vous donnent

nent quelques soufflets, on ne sçait ce qu'ils deviennent. Ils démeubleront toute une Chambre sans dire pourquoy ; enfin je n'avois jamais esté content de leur procedé, & je trouvois qu'ils ne venoient icy que pour faire des tours de Laquais, où le plus souvent il n'y avoit pas le mot pour rire. Aussi y en a-t-il quelques-uns d'entr'eux, qui se rangent volontairement à l'Ecurie, & ne se jugent dignes que de panser les Chevaux. Mais enfin il s'est trouvé un honneste Homme d'esprit, qui sans battre, ny faire de vacarme, a bien voulu entrer dans une conversation reglée. Et dans quelle conversation? Dans une conversation de quatre heures. Il faut que vous ayez bien du mérite. Ces Gens là n'ont jamais dit quatre paroles suivies. Ils ne font que donner des nasardes, parce qu'ils ne daignent entretenir personne ; & vous, ils vous entretiennent quatre heures. Vous estes la premiere qui ayez eu un teste-à-teste tranquille avec un Esprit, luy dans son Fauteüil, & vous dans le vostre. Mais voyez comme cet Esprit sçait vivre; il n'a osé d'abord s'adresser à vous, il s'est attaché à une petite Fille, par la bouche de qui il vous a entretenuë. Il me semble que je voy quelqu'un de vos Amans qui commence par gagner vôtre Demoiselle. Assurément l'Esprit a de grandes déclarations à vous faire, puis qu'il prend ces voyes-là. Il ne vous a encore parlé que de matieres generales, pour ne vous pas effrayer. Vous dites que vous n'avez rien sçeu tirer de luy sur les affai-

res de l'autre monde; & mon Dieu! je voy bien sa politique; vous estes assez aimable pour luy faire trahir tous les secrets du Païs d'où il vient, mais il veut vous vendre ces confidences-là un peu cher; j'avouë que j'en ferois autant en sa place. Du moins, vous l'aurez bien interrogé sur ce monde-cy. Je croy vous tenir assez au cœur, pour me flater que vous luy aurez demandé de mes nouvelles, & que vous aurez voulu sçavoir de luy la verité de tout ce que je vous proteste. Il n'aura pas manqué de vous dire que j'en proteste autant à bien d'autres; qu'une veritable passion & moy, nous sommes deux choses incompatibles, que je ne sçaurois aller au delà de l'amitié un peu égayée; mais je vous prie tres-humblement de ne l'en croire pas; l'Esprit est jaloux de moy. Il sçait que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On est bien malheureux quand on a des Ennemis cachez comme luy. Je ne doute point qu'il n'oublie pour moy la politesse qu'il a euë pour vous; & qu'aprés vous avoir entretenuë fort galamment, il ne vienne m'insulter avec toute l'incivilité, qu'ont accoûtumé d'avoir ceux de son espece. Mais j'espere du moins que vous reconnoîtrez bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage que mes soins & mes assiduitez. Je ne m'attendois pas que vous me fissiez des Rivaux, qui puissent venir déménager ma Chambre toutes les nuits, jetter tous les meubles par les Fenestres, & me roüer peut-estre de coups sans que je

fusse

fusse en pouvoir de m'y opposer ; voilà ce que c'est que de m'estre adressé à une Dame trop aimable. L'Esprit quitera bien tost assûrément la petite Fille, qui luy sert de prétexte, & s'attachera à vous-mesme ; mais fust-il icy, je luy dirois en sa présence, que quand il parlera par vostre bouche, on ne s'appercevra point que vous y ayez rien gagné.

A MADEMOISELLE de I...,

LETTRE XV.

ON a bien raison de dire, Mademoiselle, que le mystere est un assaisonnement tres-necessaire à l'amour. Si la passion que j'ay pour vous estoit moins connuë, un Procés que j'ay icy en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Reçeveur, & je voy bien qu'il se moque de mes poursuites. Il cherche à gagner toûjours du temps, parce qu'il connoist que je vous aime, & qu'il est persuadé que j'auray la foiblesse de retourner bien-tost à... pour vous voir. J'ay beau faire le méchant, il n'en tient conte. C'est grande pitié, Mademoiselle, qu'il faille essûyer vos mépris, & ceux de mon Receveur. Il faut que cet Homme-là ait pris de vos mémoires, tant il vous imite en tout. Il sçait bien en sa consçience ce qu'il me doit, & il a pris une forte résolution de ne me rien payer. Il me chicane de toutes manieres sur les moindres choses ;

il m'engage dans des procedures qui ne finiront de dix ans, suivant le train qu'elles prennent; la bonne foy que j'ay avec luy ne le touche point, il ne songe qu'à trouver l'occasion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'espere, c'est que le jugement que j'obtiendray contre luy, sera valable aussi contre vous; il sera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurez rien à y répondre. Je m'en vais presser mon Homme vivement, non pas à cause des quatre mille Ecus qu'il me doit, mais à cause de la tendresse que vous me devez. Je m'animeray beaucoup davantage contre luy, & luy feray moins de quartier, parce qu'il vous représente.

A LA MESME.

LETTRE XVI.

JE m'apperçois de ce que vous m'avez mandé, Mademoiselle, que vous entreriez dans les intérests de mon Receveur, & que vous solliciteriez pour luy. Comme vous ne cherchez tous deux qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accórder un delay d'un temps infiny. Vous allez triompher; mais j'ay trouvé un moyen de me vanger de vous. Je pars, & dans deux jours je vous reverray. Je vais désormais partager mon témps entre mon Chicaneur & ma Chicaneuse: Le loisir que l'un me laissera, je l'employeray à agir

agir contre l'autre. Je prévoy que vous m'allez donner bien de l'exercice. Dés que je seray auprés de vous, vous me ferez rappeller par vostre Associé, qui me donnera quelque assignation, & quand j'en seray à poursuivre l'Associé, il sçaura bien me faire lâcher prise, en vous obligeant à me mander quelque chose de tendre, qui me fera aussi-tost voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerriray, & deviendray un si impitoyable Plaideur, que vous aurez sujet de trembler au moindre avantage que j'auray sur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fust vous, sur qui je commençasse à en avoir, car je vous trouve encore plus obstinée que mon Receveur; & je croy que vostre exemple auroit plus de pouvoir sur luy, que le sien n'en aura sur vous. Si vous me payez mes soins que vous avez reçeus, il verroit bien qu'il ne pourroit pas se dispenser de me payer mon argent qu'il a reçeu aussi. Ainsi je vais travailler à obtenir de vous quelque chose qui le puisse convaincre, & je luy feray aussi tost signifier les faveurs que vous m'aurez faites. Il me seroit commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandisque je seray auprés de vous, & de n'estre plus obligé de retourner plaider à une Jurisdiction de Campagne; je vous assure que vous m'allez retrouver par cette raison-là, plus ardent & plus passionné que jamais, & vous serez peut-être la premiére qui serez contente des effets de l'absence.

A LA MESME.

LETTRE XVII.

JE vous trouvay hier, Mademoiselle, plus belle & plus brillante que jamais. Je ne sçay si vous estes embellie en effet, ou si c'est mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'est que d'aimer trop, on ne sçait jamais bien au juste la verité des choses. De bonne foy je douterois quelquefois que vous fussiez aussi aimable que vous me le paroissez, si je n'entendois dire à bien des Gens que vous l'estes veritablement. Vous pourriez estre laide que je ne m'en appercevrois pas, car je vous aime jusqu'à la folie. Aussi quand je commençay à vous aimer, comme je sentois que je devois me défier de mon jugement sur vostre chapitre, j'allay demander à tout le monde, s'il étoit vray que vous eussiez les grands yeux vifs, l'agreable bouche, & l'air fin que je vous voyois; on me dit qu'il n'y avoit à tout cela aucune illusion, & sur cette réponse. je laissay faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y songe pourtant, je trouve qu'il vaudroit mieux pour moy, que vous ne fussiez belle que par mon imagination, que de l'estre effectivement. Dieu sçait avec combien de plaisir vous recevriez un amour qui vous embelliroit; si vous ne m'aimiez pas, je vous rendrois tout d'un coup vostre premiere laideur

deur, en cessant de vous aimer. Mais vous seriez bien fâchée de me devoir vôtre beauté, car il faudroit que vous n'en fissiez d'usage que pour moy, & ce n'est pas là vostre compte. On est bien malheureux que vos agrémens ne doivent rien à personne, cela vous rend trop fiere. Je ne sçay pourtant si ceux que je vous trouvay hier, ne vous estoient point inspirez par quelqu'un. Il est sûr que vos yeux n'estoient pas tout-à-fait au mesme état que je les avois laissez quand je partis. Il y avoit quelque chose de changé ; un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma passion ; car ce feu & ce brillant estoient venus pendant mon absence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en apperçoive. Hélas ! on dit que l'œil du Maistre est necessaire par tout, mais l'œil de l'Amant l'est encore bien davantage, j'ay esté éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'eusse esté icy, j'eusse bien empésché vos yeux de devenir plus vifs ; il me semble mesme que je les surpris en flagrant delit avec un Cavalier qui estoit chez vous ; il vous regardoit, & vous le regardiez. Je veux un peu examiner de prés cette affaire-là ; mon cœur m'a dit que j'ay un Rival, mais je ne croy pas legerement mon cœur ; car il me dit, par exemple, que vous devriez m'aimer, & cependant m'aimez-vous ?

A LA MESME.

LETTRE XVIII.

JE ne doute plus que je n'aye un Rival, il se declara hier par la mauvaise humeur où il fut, de me voir long-temps chez vous. J'admire comme vous avez pris vostre temps juste, pour vous faire aimer de luy. Je gage que si j'eusse esté présent il n'eust jamais osé songer à vous? il eust veu de quelle maniere je vous aime, & il n'eust pas crû pouvoir vous aimer autant. Aussi comme vous sçavez que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquestes; mais je vais me montrer à mon Rival avec toute ma passion. Du moins, s'il a vostre cœur, j'empescheray qu'il ne l'ait à bon marché; peut-être l'inclination que vous eussiez eüe pour luy, eust été cause que vous n'en eussiez éxigé qu'une tendresse legere, & que vous eussiez suppléé par vostre bonté, ce qui eust manqué à son amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche à l'égaler, & il auroit honte d'estre preferé à un Homme qui vous aimeroit plus que luy. Ainsi par mes soins & mes assiduitez, je pousseray vostre cœur au plus haut prix qu'il se pourra, & vous m'aurez l'obligation d'estre plus tendrement aimée par le Rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien rai-

raiſonnable, vous me tiendriez compte, non ſeulement de mon amour, mais encore du ſien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnoiſſance; cependant comme je veux eſtre genereux, je conſens que vous ne me payiez que ma tendreſſe, & que pour celle de mon Rival, vous n'y ſongiez point du tout.

A LA JEUNE ANGLOISE.

LETTRE XIX.

IL court un bruit de vous, Mademoiſelle; on dit que vous eſtes aimée d'un Cavalier Anglois, & que vous n'eſtes pas mal diſpoſée pour luy; vous moquez-vous? Faloit-il paſſer la Mer, pour venir aimer un Anglois en France? Quel profit tirerez-vous de voſtre Voyage? Voilà ce qui fait ſouvent qu'on perd la peine qu'on a priſe d'aller dans des Païs étrangers, on n'y voit que des Gens de ſa Nation. Eh, du moins donnez-nous le tems que vous paſſerez chez nous. Je voy bien que l'Angleterre a grand'peur que vous ne luy échapiez, puis qu'elle vous tient toûjours par un Amant Anglois. Mais vous faites une inſulte cruelle à la France, dont vous venez mépriſer tous les Cavaliers. Prenez garde à vous, la France n'eſt point aujourd'huy ſur

le

le pied qu'on se moque d'elle; moy qui vous parle, j'ay tant de zele pour ma Patrie, que je n'épargneray rien pour la vanger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porsenna; *Si je manque mon dessein, nous sommes encore trois cens de la mesme conjuration.* Soyez sûre qu'on ne vous laissera point de repos. Vous avez répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois, que vous l'aimiez pour la commodité de luy parler, & de l'entendre; mais en verité cette raison-là n'est pas valable. Vostre Anglois n'entend que ce que vous luy dites, mais un François entendroit cent choses que vous ne luy diriez pas; il liroit dans vos yeux ce que l'autre attend que vôtre bouche luy dise. D'ailleurs, je vous donne ma parole qu'en moins de rien vous sçauriez nôtre Langue; elle n'est fort difficile que Pour les Personnes qui n'aiment point; mais dés qu'on aime un François, la langue Françoise est aisée. Les Etrangers l'en estimeroient moins, s'ils sçavoient cela; c'est pourquoy on ne dit pas ce secret à tout le monde. On les fait passer par des Grammaires, & par des méthodes qui ne finissent point. Mais pour vous. on vous eust fait la grace de vous abreger ce chemin. Ecoutez, il est encore temps, apprenez un peu de François avec moy.

A

A MADEMOISELLE de L. M.

LETTRE XX.

J'Apprens avec bien du plaisir, Mademoiselle, que vous estes sur le point de quitter vôtre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres Freres errans ; mais j'en avois une toute particuliere pour une aimable petite Sœur errante comme vous. J'éstois tout-à-fait fâché de croire que vostre ame au sortir de vôtre corps, ne dust pas trouver une aussi jolie demeure que celle qu'elle quittoit ; mais enfin vous me délivrez de cet article de ma creance, & de bonne foy, je me sens soulagé. Je vous assure que le Troupeau d'où vous vous estiez égarée, vous recevra fort agreablement, & que vous y tiendrez bien-tost le rang de Brebis favorite. On m'a mandé qu'aprés avoir abjuré vostre herésie, vous abjureriez aussi vôtre indiférence en faveur de Mr le Marquis de C... C'est bien fait de quitter toutes vos erreurs en mesme temps, & de prendre tout d'un coup toutes les opinions saines. Aprés cela vous serez toute renouvellée, nouvelle Catholique, nouvelle Mariée, nouvelle doctrine dans l'esprit, nouveaux sentimens dans le cœur. Voyez l'obligation que vous aurez à l'Eglise ; dés que vous l'aurez reconnuë pour vostre Mere, elle vous fera voir par expérience ce que c'est que le

Sacrement de Mariage, que vous autres Hérétiques vous obstinez à ne pas reconnoistre pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une maniere plus douce, ny en mesme temps plus forte. Vous avoüerez sans doute, que vous aviez grand tort de contester au Mariage la dignité que nous luy donnons, & que quand il n'y auroit que cet article-là, il ne seroit pas pardonnable d'estre Calviniste. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverse; Mr le Marquis est plus sçavant Theologien que moy, & il vous en instruira mieux. Aprés ce qu'il vous enseignera, vous pourrez disputer en Sorbonne. Il a fait en vous convertissant un trait d'une grande habileté; il a accommodé les intérests de la Religion & les siens; il s'assûre mille plaisirs avec vous, & il faudra encore qu'en l'autre monde on luy tienne compte de ces plaisirs-là. On le récompensera d'avoir passé sa vie avec une tres-jolie Personne. J'attens avec impatience, Mademoiselle, les deux cerémonies, aprés quoy vous serez à nous & à Mr le Marquis. Je le nomme le dernier; car, ne luy en déplaise, vous appartiendrez à tous les Catholiques, avant que de luy appartenir. Il est vray que le dernier à qui vous appartiendrez, sera celuy à qui vous appartiendrez le mieux. Nous autres, nous ne vous regardons que du côté de vostre ame; mais luy, il n'est pas persuadé qu'une Personne consiste en une ame toute seule, & il croiroit ne vous aimer qu'à demy, s'il ne vous aimoit
que

que par là. Je ne tiens pas son opinion mauvaise, & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une maniere aussi parfaite queluy,

A MADAME de P.

LETTRE XXI.

VOus estes bien rigoureuse, Madame, de ne vouloir point consentir au dessein de Mr de S... pour Mademoiselle vôtre Fille. Vous dites que vous n'approuvez point un Mariage entre deux Personnes qui sont issuës de Germain; mais croyez-vous que ce soit là un obstacle pour la tendresse? Quoy, voulez-vous que Mr de S... trouve Mademoiselle de P... moins aimable, parce qu'il est Fils du Cousin germain du Pere de Mademoiselle de P..? Ce raisonnement-là vous paroist bien fort, mais la beauté n'est-elle pas encore plus forte? A-t-on toûjours sa genealogie devant les yeux? & lors qu'on voit une Personne touchante, s'avise-t-on de penser qu'on a un Bis-Ayeul commun avec elle? En verité le souvenir du Bis-ayeul est bien loin, quand l'arriere-petite-Fille est présente avec tous ses agrémens. Que reprochez-vous à Mr de S..? Il est trop bon Parent, au lieu d'amitié, il a de l'amour; il s'est mépris; voilà un grand malheur. Si c'est la devotion qui vous tient, songez que tous les Gens de l'ancien Testament n'étoient amoureux que dans leur Tribu; & que mille

six cens soixante & quinze ans plûtost, Mr de S... eust esté obligé en conscience d'aimer Mademoiselle vostre Fille. Il est vray que les choses ont changé, mais aussi on vous prie seulement de trouver bon que l'on demande le consentement de Rome sur cette affaire. Vous sçavez qu'on y permet les Mariages entre des Parens quand leurs biens sont tellement embroüillez les uns avec les autres, qu'ils ne se pourroient séparer sans de grands Procés. Veritablement Mr de S... & Mademoiselle de P... n'auront pas cette raison à alleguer; mais ce qui vaut bien autant; ils diront que les affaires de leurs cœurs sont tellement embroüillées les unes avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Si Mademoiselle vôtre Fille estoit une Heritiere en laquelle le nom finist, & qu'elle eust tout le bien de la Maison de S... vous auriez regret que ce bien-là sortist de la Famille, & vous tâcheriez à obtenir une dispense pour la faire épouser à un Parent d'une autre branche. Mais présentement elle a de la beauté & des agrémens, qui sont plus rares que le bien, & qui sortiroient de la Famille pour n'y rentrer peut-estre jamais. Pour moy, qui ay l'honneur de vous appartenir, quoy que ce ne soit que par femmes, je ne laisse pas de m'intéresser extrémement à la beauté de la Maison de P... N'allez point, je vous prie, embellir une Famille Etrangere, en donnant Mademoiselle de P... à un autre qu'à Mr de S... ny peut estre enlaidir

vo-

voſtre Famille, en obligeant Mr de S... à faire un autre choix. Voyez combien toute la Maiſon de L... eſt laide, il luy faut plus d'un Siecle pour en revenir. Profitons de cet exemple, & puis que nous tenons de la beauté chez nous, prenons ſoin de l'y conſerver.

A MONSIEUR de S...

LETTRE XXII.

J'Apprens avec toute la joye imaginable, mon cher Couſin, que voſtre Diſpenſe eſt obtenuë; il ne vous en a couté que quelque petite ſomme d'argent, avec laquelle vous avez réparé le malheur d'eſtre Parent de Mademoiſelle de B... On a declaré qu'elle pouvoit déſormais ne vous regarder plus comme un Homme de ſa Famille, & vous traiter en Etranger. Mais qu'eſt-ce que vous traiter en Etranger? C'eſt eſtre toute à vous, & ne vous refuſer rien. Je voudrois bien eſtre Etranger à ce prix-là. Vous qui n'eſtes plus ſon Parent, vous ſerez bien diſtingué de ces Malheureux qui le ſont encore. Joüiſſez de la Diſpenſe que Rome vous a donnée, mon cher Couſin; mais ſongez à quoy elle vous engage, & faites bien voir que ce n'eſt pas en vain que la Capitale du monde s'eſt meſlée de vos affaires. Une permiſſion venuë de ſi loin doit operer de grands effets icy. Sur tout, levez à

à Madame de P... tout le scrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiselle sa Fille, & persuadez-la, qu'elle ne pouvoit trouver un autre Gendre, qui fist aussi bien l'acquit de sa conscience dans le Sacrement. car il la faut prendre par les endroits de devotion.

A MONSIEUR C. D: L. R.

LETTRE XXIII.

NE me demandez point par où j'ay sçeu tout ce que je vais vous dire, il suffit que je le sçay, & que je puis vous donner de bons conseils. Vous aimez, & vous estes aimé; mais vous avez une sorte de tendresse si propre à faire finir bien vîte celle que l'on a pour vous, que je vous assure que vous ne serez pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdez pas de veuë vostre Maistresse, vous ne la quittez pas un moment; s'il vient quelqu'un chez elle, vous luy faites bien sentir qu'il vous interrompt, pendant des journées entieres que vous la voyez, vous ne luy parlez que de vostre amour, & vous luy en parlez d'une maniere toûjours languissante & passionnée. Encore un coup, si vous estes aimé dans deux mois, je crieray miracle. La Dame a présentement des forces pour vous suivre; mais vous aurez bien-tost épuisé tout ce qui est dans son cœur, & vous se-

ſerez tout étonné qu'il ne luy fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre qu'une certaine meſure de tendreſſe, il la faut ménager; ceux qui ne ſçavent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On ſe plaint des abſences, & on ne fait que ſon devoir quand on s'en plaint; cependant pourveu qu'elles ne ſoient pas trop longues, elles ſont tous les biens du monde aux Amans. Elles renouvellent un amour qui vieilliroit, & s'il languiſſoit, elles le reveillent. Ce ſeroit, à la verité, pouſſer la choſe un peu loin, que de ſe procurer des abſences tout exprés; mais enfin lors que le hazard nous en procure, nous devons peſter contr'elles, & ſoupçonner en meſme tems que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous faites mal de vous ſervir de toute la liberté que vous avez de voir voſtre aimable Maiſtreſſe à toute heure, & des journées entieres. Ce que vous gagnez par une ſi grande aſſiduité, vous le perdrez ſur la durée de voſtre commerce. Vous ramaſſerez en un jour, ce qui pourroit eſtre répandu dans toute une ſemaine. C'eſt une autre faute de la meſme eſpece, de ne parler que d'amour à ce que vous aimez. Quelque plaiſir qu'on prenne à entendre le détail de vos ſentimens, il eſt impoſſible que vous ne tombiez dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au ſortir d'avec vous, la Dame, peut-eſtre ſans s'en appercevoir, reſpire & reprend haleine. L'art des converſati-

ons amoureuſes ; eſt qu'elles ne ſoient pas toûjours amoureuſes. Il faut faire de petites ſorties, aprés quoy les retours vers ce qu'on aime ſont beaucoup plus agreables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'eſt d'eſtre toûjours langoureux. Mettez-vous dans l'eſprit que les Femmes veulent qu'on les aime, mais en meſme temps qu'on les divertiſſe, & que qui fait l'un ſans l'autre ne fait preſque rien, & peut-eſtre choiſiroient-elles plûtôt d'être diverties ſans qu'on les aimaſt, que d'être aimées ſans qu'on les divertiſt. La langueur a ſes uſages, mais quand elle eſt perpetuelle, c'eſt un aſſoupiſſement. La conduite d'un Amant doit eſtre ſérieuſe & appliquée, mais ſa converſation en vaut mieux d'eſtre quelquefois badine. On perſuade par l'une, & on plaiſt par l'autre, & le plus ſouvent il vaut mieux plaire que perſuader. L'agrément a plus fait de conqueſtes que la fidelité. Je ne ſçay meſme ſi avec le temps la pauvre fidelité ne viendra point à eſtre comptée pour un defaut. Il eſt toûjours certain qu'elle ne ſuffit pas, & qu'elle a beſoin d'eſtre aſſaiſonnée. Il vous en coûtera peu de choſe pour cet aſſaiſonnement. Soyez tel à peu prés que vous eſtiez avant que d'aimer. Vous avez le vice de vous jetter trop profondément dans l'amour, & de n'eſtre plus qu'amoureux, quand vous l'eſtes une fois. Il faut aimer, & ne laiſſer pas de vivre. Adieu, mon cher Comte. Sçachez-moy gré des conſeils que je vous donne, car ſi je ſuivois mes intéreſts, je laiſſerois finir un amour qui vous dérobe à vos Amis.

AU-

AU MESME.

LETTRE XXIV.

CE n'eſt pas fait, mon cher Comte, & vous n'eſtes pas quite de mes conſeils. J'ay appris depuis peu que vous vous plaignez toûjours, & que vous avez de la diſpoſition à la jalouſie. Ne croyez pas que je vous laiſſe paſſer ces deux choſes-là. Vous eſtes aimé ſans doute, & fort tendrement. Sur quoy vos plaintes ſont-elles fondées. Sur ma délicateſſe, direz-vous. Il eſt bon d'eſtre délicat, mais il ne faut pas eſtre Chicaneur. Les plaintes de délicateſſe réveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous eſtes de ceux qui ne croyent pas qu'on doive jamais convenir de ſon bonheur avec la Perſonne qui le fait, & qui ne ſçavent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeller cruelles & inhumaines. Mais prenez garde auſſi qu'on ne ſe fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendreſſe qu'on vous donne, & qu'on ne trouve mauvais de n'eſtre pas cruë ſur ſa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il eſt aimé lors qu'il l'eſt ; mais s'il veut abſolument ſe plaindre, il peut ſe reſerver une petite matiere de plaintes ſur le plus ou le moins de tendreſſe. Encore faut-il faire ces ſortes de reproches avec des tranſports doux,

& non pas avec des airs de chagrin. C'eſt toûjours un mauvais Perſonnage que celuy d'un Homme qui ſe plaint ; on ſe montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la veuë aux Gens de qui on veut eſtre aimé. Les plus inſupportables de toutes les plaintes, ce ſont celles qui partent d'un caractere jaloux. Si j'eſtois Femme, toutes ces petites jalouſies qui ne ſignifient rien, me feroient jetter un Homme par les Feneſtres. Pour moy, ou j'eſtime aſſez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puiſſent partager leur cœur, ny changer, ou je les eſtime aſſez peu pour ne m'inquieter point qu'elles le partagent ny qu'elles changent ; & par conſequent je ne ſuis jamais jaloux. Je ſçay bien qu'abſolument parlant, ce que j'aime peut m'échaper ; mais enfin on prend de certaines aſſurances, & on dort Si vous croyez que l'amour doive eſtre une freneſie, & qu'il faille que deux Perſonnes ſous prétexte de s'aimer ſe tourmentent perpetuellement, & ſoient des ombres vangereſſes attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteſte plus rien. Mais moy, j'ay des idées plus douces ; je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyez point que l'on vous tienne toûjours compte de vos inquietudes, comme d'autant de marques de tendreſſe. L'amour en auroit l'honneur, ſi elles arrivoient rarement ; mais ſi elles ſont frequentes, on ne les attribuëra qu'à voſtre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choſes,

meſme

mesme en amour, quoy qu'il ne s'y trouve pas trop de raison.

A MONSIEUR le M. de C...

LETTRE XXV.

IL faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis. J'aimois, comme vous sçavez, Madame de L. M. & je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches, je n'entens que des plaintes perpetuelles; où sont mes protestations de constance & de fidelité? Que sont devenuës mes premieres manieres? Cela me met au desespoir; car de bonne foy, est-ce ma faute si je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je serois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ses charmes; qu'elle fasse des blessures mortelles à mon cœur, j'y aideray de tout mon pouvoir. Puis je faire davantage? J'ay encore pour elle les mesmes soins & les mesmes assiduitez que j'avois auparavant. Mais, dit-elle, ce n'est plus le mesme air. Voilà le malheur. Je ne luy puis dire de nouvelles de cet air-là, je ne sçay ce qu'il est devenu. Elle m'appelle ingrat; & fort mal-à propos, ce me semble. Ce que je fais à présent pour elle, me coûte beaucoup, & elle devroit m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant elle me tenoit compte de ce qui ne me coûtoit rien.

On

On ne ſçait guére en ce monde cy le veritable prix des choſes. Je commençay de l'aimer, ſans ſçavoir pourquoy, & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une conſidération extréme que j'ay pour elle. Souvent je previens mes yeux ſur ſa beauté avant que de la voir; je la compare à mille & mille Femmes, qui ne ſont pas ſi belles; j'étudie l'agrément de ſes manieres, pour y eſtre ſenſible; je trouve, ou je mets de l'eſprit dans les moindres choſes que je luy entens dire; enfin aprés avoir bien excité mon cœur, il me ſemble que je l'aime, je ſens je-ne-ſçay-quoy pendant un inſtant; mais dans l'inſtant qui ſuit, il eſt ſûr que je ne ſens rien. Mon pauvre Marquis, pourquoy faut-il qu'on aime, ou qu'on n'aime pas toûjours, ou qu'on n'aime pas tous deux en meſme temps, pour finir en meſme temps? Je ſuis ſi chagrin contre l'amour, qu'à l'heure qu'il eſt je voudrois l'exterminer du monde.

AU MESME.

LETTRE XXVI.

ENfin, Madame de L. M. & moy, nous avons pris une forme de vie, nous ſommes convenus de ne ſonger plus l'un à l'autre ſur le pied d'amour, & de vivre en bonne ami-

amitié. J'étois fort content de ce Traité-là, cependant je vous assure qu'il n'est pas si aisé à executer que je l'avois crû; non que j'aye des tentations de recommencer le personnage d'Amant; mais c'est que le personnage d'un Homme qui a esté Amant, & qui ne veut plus estre qu'Amy, est tres-difficile. Je ne sçay comment parler de nouvelles à une Femme à qui j'ay tant parlé de tendresse; nos conversations me paroissent d'un ennuy mortel, pour peu que je me souvienne de ces conversations vives que nous avions; & par malheur, je ne puis m'empescher de m'en souvenir. Je ne serois point embarassé à entretenir une autre sur le beau temps & sur la pluye; & je le suis cruellement quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La veuë seule de son Apartement me rapelle des idées, qui me font trouver ridicule tout ce que je luy dis. Je vais chez elle par une sorte de devoir qui me gesne beaucoup, quoy qu'elle soit de tres-bonne compagnie. J'entre dans sa Chambre d'un air interdit, & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ay le sérieux d'un Amant timide, & plein d'une passion qu'il n'ose déclarer. C'est ainsi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé, & que les Vieillards rentrent en enfance. La Dame de son costé, a toutes les peines du monde à prendre avec moy les manieres qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres Gens, qu'elle voit; mais sans s'en appercevoir elle me traite plus froi-

froidement, & m'adresse plus rarement la parole. Quand elle me l'adresse, on remarque bien qu'elle s'y est preparée, & ce qu'elle me dit est plus concerté, & moins naturel. Je voy bien qu'il luy seroit plus aisé, & mesme plus commode de me haïr que de m'aimer à demy, & que les passages les plus difficiles ne sont pas ceux qui se font d'un sentiment à un autre qui luy est tout opposé, mais à un autre qui luy ressemble. Qui m'eust dit il y a un an que j'eusse dû craindre un jour d'estre teste à teste avec Madame de L. M. je ne l'eusse pas crû. Cependant quand je vais chez elle, & qu'il n'y a qu'une Personne ou deux, ma plus grande frayeur est qu'on ne se leve, & qu'on ne nous laisse seuls ensemble. Que deviendrois-je, bon Dieu, & de quoy luy parlerois-je? J'ay éprouvé cet embarras une fois; je vous jure que j'en suois. Il me prit comme une paralisie d'esprit, qui m'en osta l'usage tout d'un coup; j'eus des vertiges, la tête me tourna, & je demeuray court, sans pouvoir dire à peine quatre paroles. Aussi pour faire mes visites, je prens le temps que la foule y est, cette foule contre laquelle j'ay autrefois tant pesté. Plust au Ciel, que Madame de L. M. pust s'engager dans quelque passion nouvelle qui l'occupast, & qui luy fist perdre un reste d'attention qu'elle a sur moy! Il me semble que si elle me faisoit une infidelité complete, j'en aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le passé. Il faut de l'amour

pour

pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je voy chez elles un Cavalier de mérite qui la trouve fort aimable ; il me feroit plaisir de me succeder. Ce que je crains, c'est que mon exemple ne fasse tort aux autres Hommes, & que je n'aye rendu la Dame plus difficile à persuader sur la fidelité. Cependant je veux croire qu'une passion n'épuise pas un cœur, & qu'on n'est pas assez sage pour n'estre la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vray, je ne voudrois pas qu'elle eust à me reprocher, qu'il a tenu à moy que nostre tendresse n'ait esté éternelle, & je serois bien-aise qu'elle me donnast lieu de luy soûtenir, qu'elle avoit l'ame disposée à d'autres passions, & que je n'ay fait que prévenir son changement ; car je sens quelquefois ma conscience chargée d'avoir abandonné une fort jolie Femme, & cependant vous sçavez combien je suis innocent, & combien je me suis prié moy-mesme d'estre fidelle. Adieu, mon cher Marquis, je vous manderay si je suis assez heureux pour avoir un Successeur. Vous estes mon Confident quand je n'ay plus d'amour ; tant que j'en ay, aucun Mortel n'entre dans ces misteres.

AU MESME.

LETTRE XXVII.

MEs souhaits sont accomplis, j'ay un Successeur. Quand je n'aime plus, j'ay autant

tant d'envie de n'estre plus aimé, que j'en ay d'estre aimé quand j'aime. Je vous assure que j'ay desiré avec un égal empressement la tendresse & l'indiférence de Madame de L. M. Enfin je les ay obtenuës toutes deux l'une aprés l'autre ; c'est tirer d'une Personne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne sçay comment sont faits ceux qui peuvent aimer sans être aimez, ny ceux qui se plaisent à estre aimez sans aimer ; l'amour n'est bon que dans le partage. C'est la plus plaisante chose du monde que les dispositions où mon Successeur est à mon égard. Tantost il me haït de ce que je l'ay précédé ; tantost il me méprise de ce qu'il croit que je n'ay pû me conserver le bonheur dont je joüissois, tantost il m'insulte comme s'il obtenoit sur moy une preférence que je luy eusse disputée, Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé ; mais il voit trop clairement que je l'ay pris, & cela le desespere. Je gage qu'il voudroit que je fusse son Rival, & qu'il luy en eust cousté la moitié de son Bien, car il est outré du sens froid avec lequel je regarde ses empressemens & ses soins. D'autre costé, la Dame affecte de me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand je l'abandonne, & je ne sçay si dans les complaisances qu'elle a pour son Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moy qu'elle veut me faire sentir. Peut estre ma présence vaut quelque chose à mon prétendu Rival. Il est toûjours cer-

certain que la Dame voudroit bien qu'il parût, qu'elle fait un choix à mon desavantage entre cet Homme-là & moy; mais le moyen? Je me tiens toûjours dans les termes de ceder tout. Je suis assez honneste pour estre fâché de ne pouvoir pas servir d'assaisonnement à la nouvelle tendresse de Madame de L. M. Tout ce que je puis faire, c'est de luy souhaiter une passion moins vive que celle qu'elle a euë, & à mon Successeur une constance qui soit plus à l'épreuve du tems que la mienne.

A MADEMOISELLE de T..

LETTRE XXVIII.

J'Apprens de tous costez les progrez de mon Rival, Mademoiselle, & je tâche à me vanger de vous. Il y a icy une Dame fort bien faite, jeune, belle, mais Flamande, que je voudrois bien aimer. Ce sont les traits les plus réguliers, le plus beau teint, la fraîcheur la plus vive du monde; enfin quand je puis attraper un moment où je ne songe point à vous, elle me paroist toute aimable; mais dés que vôtre idée me revient, je ne sçay où s'en vont ces traits, cette fraicheur, ce teint. Vostre air spirituel, & vos manieres fines m'ont gâté la Flandre; je doute que je puisse desormais estre amoureux en ce Païs-là.

Encore si vous me repariez la perte de mes Flamandes ! Mais elles sont perduës sans estre remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation ; mais si vous estes bien resoluë à aimer mon Rival, si vous avez trouvé le secret de ne penser plus à moy, donnez-moy aussi, je vous prie, celuy de ne penser plus à vous. Ou aimez-moy, ou laissez-moy aimer qui je voudray dans ma Garnison. Ne vous présentez point toûjours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrez qu'elle ait sa beauté telle qu'elle pourra, sans avoir rien à démêler avec la vostre. Est-ce que je n'aimeray plus rien, parce que je vous ay veuë? Cela seroit bon si vous m'aimiez. A quoy voulez-vous que je passe icy ma vie? Je m'occuperay de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris? Y auroit-il de la justice? La Flamande qui pensera à moy, vaudra mieux que vous qui n'y pensez pas. Si vous me fâchez, je feray en sorte que je la trouveray belle en dépit de vôtre idée, & à force d'opiniâtreté, j'obtiendray de moy qu'elle me paroisse aimable, même quand je me souviendray de vous. Cependant vous me ferez plaisir, Mademoiselle, de ne m'obliger point à des efforts si violens, & de prendre doucement le party de sortir de mon esprit.

A LA MESME:

Sur ce qu'elle avoit parlé de luy en dormant.

LETTRE XXIX.

ON m'a mandé, Mademoiselle, les faveurs que vous m'avez faites. Vous avez beau vous en défendre, vous m'aimez, le sommeil trahit vos secrets. Voilà ce que c'est que de vouloir renfermer des passions, & les cacher à ceux qui les causent. Si vous m'eussiez avoüé la vostre, je vous asseure que vous eussiez esté contente de ma discrétion; mais vous n'en avez voulu faire la confidence qu'à vous-même, & vous n'avez pas esté assez discrete. Apprenez de là, Mademoiselle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moy de bonne grace ce que le sommeil vous fera dire sans que vous le sçachiez. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'eussiez fait en peu de mots un petit aveu de vos sentimens, que d'en parler la nuit comme une Personne insensée? L'amour ne perd rien; vous luy devez cet aveu de tendresse, il faut que vous le fassiez en quelque temps que ce puisse estre. Si vostre raison vous impose silence, vostre raison s'endormira, & alors l'amour ne s'endormira pas. Vostre severe vertu peut répondre de vos jours, mais de vos nuits qui en ré-

répondra? Les nuits appartiennent à l'amour. Aussi vous voyez que le secret de tant de jours, vous est échapé en une nuit. Mais oserois-je vous demander sous quelle figure je me suis présenté à vous, pour obtenir que vous vous déclarassiez en ma faveur? Il se pourroit trouver des occasions, où je serois bien aise de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier & menaçant, car je n'ay jamais rien gagné auprès de vous par des manieres respectueuses & soûmises. Ne dites point que ce que vous avez dit la nuit ne tire point à conséquence; c'estoit vous qui parliez, vous seule; le jour c'est la contrainte, c'est la cerémonie, c'est la dissimulation qui parle. Vous verrez combien je seray desormais insensible à toutes vos rigueurs de jour, je compteray que vous vous en dédirez la nuit. Heureux qui vous peut voir, vous autres Belles, telles que vous estes!

A LA MESME.

LETTRE XXX.

DEpuis que vous avez parlé de moy en dormant, je ne dors plus, & de joye, & d'inquiétude. Je suis ravy de vous tenir si fort au cœur; mais en même temps je tremble pour les misteres qui seront entre nous. Je suis assez content de vôtre retenuë le jour, mais

mais vôtre vivacité de nuit m'allarme; vous découvrirez tous nôs secrets. Comment ferons nous, Mademoiselle, pour conduire nos affaires sûrement? Je n'y sçay qu'un moyen. Soyez le jour un peu moins reservée, vous le serez davantage la nuit; car il est sûr qu'il y a une mesure de choses tendres qu'il faut dire, ce qu'on en dit le jour est autant de rabatu sur la nuit. Je ne songe plus à vous faire d'infidelité, vos faveurs nocturnes m'ont tout à-fait raffermy dans vostre service. Elles ont effacé pour moy tous les teints que je voyois, amorty l'éclat de tous les yeux, gâté toutes les tailles. Je n'entens plus de choses spirituelles; que peut-on dire avec tous les efforts d'esprit imaginables, qui vaille ce que vous avez dit sans y penser? Vos songes ont entierement ruiné chez moy la pauvre Flamande, ils luy ont fait un tort que toutes ses veilles & tous ses soins ne pourroient jamais réparer. Je suis assûré qu'elle dort fort tranquillement; & que son imagination qui ne travaille pas beaucoup le jour, est encore la nuit dans un repos bien plus parfait; or c'est là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle personne du monde. Je ne conçoy pas à présent comment on aime une Femme qui ne réve point, & qui ne parle point en révant. Je refuserois Venus, si elle n'avoit pas ce talent-là. Continuez vos réveries, Mademoiselle, l'amour mesme en est une, mais la plus agreable de toutes.

A LA MESME.

LETTRE XXXI.

LEs terribles nouvelles que j'apprens, Mademoiselle! Vous allez épouser mon Rival. Vous dites que vous voulez me détromper de l'opinion que j'avois conceuë de vostre tendresse, sur ce que vous aviez parlé de moy pendant le sommeil. Ah! ne valoit-il pas mieux me laisser dans mon erreur? Songez bien quelles nuits il faudra que vous donniez, pour réparer celle que vous m'aviez donnée? Helas! la faute, & la reparation ne sont pas de la mesme espece. Parlez la nuit de Mr de... si vous voulez.. je me résous à en passer par là ; mais ne vous enfermez pas seule avec luy dans une Chambre, cela va au delà des douces réveries que vous m'accordiez. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'espere que j'en seray vangé par vous-mesme, & qu'en dormant vous parlerez de moy à ses oreilles ; mais aussi je crains qu'il n'ait la malice de ne vous laisser guére dormir, de peur de vous entendre parler de moy. Vous voyez, Mademoiselle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon esprit ; j'ay des espérances, & des craintes ; mais en verité la partie n'est pas égale entre elles. Quelquefois je me console dans la pensée que mon Rival

ne

ne vous a pas tant aimée que moy. Il a veu que ses soins n'approchoient pas des miens ; que sa vivacité sur tout ce qui vous regarde, estoit moindre que la mienne ; qu'enfin tant qu'il ne s'agiroit que de sentimens, je l'emporterois sur luy, & quand il a esté poussé à bout par ma tendresse, il a esté implorer le secours de Mr vostre Curé ; or franchement je ne m'attendois pas que Mr le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'est pas là un procedé bien galant, je ne sçay si vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Eglise contre moy, je n'ay rien à dire à l'Eglise. Je ne vous eusse pas fait ordonner en cerémonie de m'aimer, aussi n'eussay-je pas crû que quatre paroles d'un Prêtre vous apprissent ce que tous mes soûpirs n'ont pû vous apprendre. Mon Rival triomphe de moy à présent ; mais j'ay bien envie de voir comment luy réüssiront les moyens dont il se sert pour vostre conqueste. Il vous trouvera obëissante à la verité, mais bien neuve ; le Sacrement n'apprend point à aimer, il veut seulement qu'on se laisse aimer. Vostre obéissance mesme luy devra estre suspecte, & vostre vertu sera cause qu'il se défiera de vostre cœur. Les Personnes aussi raisonnables que vous, ne sont point naturelles ; il vaut mieux vivre avec des folles, on sçait ce qu'elles pensent. Je souhaite qu'il ait ce scrupule plus d'une fois, & qu'il sente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agreable, il aura toûjours quelque chose à de-

méler avec le Curé. Pour moy, tout ce que j'ay obtenu de vous estoit toûjours bien mince, mais en récompense je puis me vanter que cela estoit bien pur. Il n'y a point de délicatesse si raffinée, qui pust y trouver la matiere d'un scrupule sur le devoir, ou sur l'obligation.

A LA MESME.

LETTRE XXXII.

TOut le mal n'est pas que vous vous mariyez, Mademoiselle, le pis est que vostre Mariage ne puisse ébranler ma fidelité pour vous. Je n'ay point icy d'autre instrument de ma vangeance que la belle Flamande; & c'est un instrument dont il n'est pas aisé de se servir. Il ne tient pas à moy que je ne l'aime, je vais tous les jours chez elle dans cette intention, je me dispose à la tendresse le mieux qu'il m'est possible; mais de son côté elle ne seconde point mes desseins, elle ne s'aide point. Je voy une grande figure belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien disputer à la Nature, mais c'est tant pis. Ses yeux qui sont grands & noirs, ne sçavent que regarder fixement, ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens delicats, que donne ou l'envie de plaire, ou la joye d'avoir plû. Sa bouche qui est

eſt & la plus petite & la plus vermeille & la mieux façonnée du monde, ne ſçait que rire, mais elle ne ſoûrit point ; & qu'eſt-ce que ces ris immodérez & ſouvent ſtupides, auprés de la douce retenuë, & de l'afféterie ſpirituelle des ſoûris ? Si elle marche, ce n'eſt que pour aller où elle veut aller, ce n'eſt point pour ſe donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin elle n'eſt belle qu'à cauſe qu'on eſt belle avec les traits qu'elle a ; & ſi elle n'eſt pas laide ce n'eſt point ſa faute ; ſur tout elle dit des choſes d'une naïveté qui me fait ſüer, & quand je voy qu'elle ouvre la bouche, ou je prens bien viſte la parole, ou je détourne la teſte pour ne l'entendre point, & me tenir toûjours en état d'eſtre amoureux d'elle. Je ſçay combien mon amour pour elle eſt tendre, c'eſt à dire aiſé à bleſſer, & difficile à conſerver ; auſſi je le ménage avec un ſoin incroyable ; je ne l'expoſe point à de longues converſations, moins encore à des teſte à-teſte, qui ſeroient des périls dont il ne ſe tireroit jamais ; & avec tout cela le pauvre amour a bien de la peine à ſubſiſter. Vous m'allez dire que j'ay grand tort de n'eſtre pas fou de cette Flamande, moy qui ay toûjours publié qu'il n'y avoit rien de ſi aimable que la Nature. A cela je ne ſçay que répondre, ſinon que ſi c'eſt là la Nature, je ne croyois pas que la Nature fuſt faite ainſi. Je m'en eſtois fait une fauſſe idée, parce que je ne l'avois jamais veuë. Ah ! que vous avez bien pris vos meſures

pour me trahir, & dans le tems de mon absence, & lors que j'estois dans un lieu où il n'estoit presque pas possible que je me vangeasse! Vous n'aviez garde de me faire une infidelité dans Paris, je vous l'eusse renduë du jour au lendemain.

A MONSIEUR...

LETTRE XXXIII.

NOstre amy est-il fou de songer à épouser Madame de .. ? Il dit pour ses raisons qu'il est gueux, & qu'elle a quinze mille livres de rente bien nettes? Hé bien, est-ce assez? elle n'a trait en sa Personne auquel il ne falust quinze mille livres de rente pour le reparer? Sur le pied de sa laideur, elle est fort pauvre. Mais dites-moy, comment a-t-il fait pour la tromper? Premierement il se faloit résoudre à avoir un mauvais dessein sur elle, & cette résolution ne me semble pas devoir estre aisée à prendre; mais puis qu'il l'a prise, comment a-t-il réüssi dans ses prétentions? J'ay oüi dire à cette belle Personne qu'elle n'avoit nulle envie de se remarier; mais que si elle estoit destinée à faire cette folie-là, du moins elle sçauroit bien choisir un Mary qui ne songeast pas seulement à se rendre maistre de son bien, mais qui eust une vraye considération pour elle. Ce mot de

considération estoit modeste ; mais dans le sens de la Dame, il vouloit dire de l'amour; & puis qu'elle a une fois pensé à faire distinction entre son bien & sa Personne ; par quel secret a-t-on pû luy faire croire qu'on en vouloit à sa Personne, & non pas à son bien? Croit-elle avoir un mérite dans lequel quinze mille livres de rente soient indignes d'estre comptées? Croit-elle qu'on ne les regarde que comme un simple accompagnement de ses autres perfections? N'y a-t-il plus de miroirs au monde? Cela me met en colere. Rendez-moy raison d'une si étrange dupperie. Pour nostre Amy, il faut qu'il ne soit pas timide ny déconcerté. Aller dire à cette Femme là qu'il l'aimoit; qu'il feroit son plus grand bonheur de passer sa vie avec elle ! Je ne croy pas que j'eusse pû avoir la mesme assurance que luy. J'aurois donné à entendre à la Dame, pour la justification des démarches que j'eusse faites, & pour le soulagement de ma sincerité, que c'estoit son bien qui me tentoit; mais que si elle m'en eust voulu rendre maistre, j'eusse eu pour elle toute la reconnoissance possible. J'eusse ajoûté qu'elle eust dû me choisir parce que j'eusse empesché qu'un autre ne l'eust prise pour duppe, en luy faisant croire qu'il l'eust aimée pour ses beaux yeux. En verité une Femme raisonnable auroit dû estre plus touchée d'un procedé genereux & franc comme celuy-là, que de la Comédie que nostre Amy a joüée. Vous m'allez dire qu'il est des Femmes bien sottes, il

est

est vray, mais enfin je suis assez sot moy-mesme pour ne pouvoir me figurer qu'elles le soient au point qu'elles le sont; & il y a des Gens que je manquerois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voyes trop fines. Mandez-moy si la Dame s'est renduë un peu difficile à persuader, en ce cas-là je romprois avec nôtre Amy, car il faut qu'il soit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir persuadée, si elle y a apporté quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un si bon Comédien.

A MADEMOISELLE de C...

En luy envoyant l'Extrait de son Baptême.

LETTRE XXXIV.

JE puis me vanter, Mademoiselle, de vous faire aujourd'huy un présent tres-considérable. Je vous donne deux années. Vous croyiez avoir vingt-deux ans; & voicy un Ecrit en forme, qui vous prouvera que vous n'en avez que vingt, car je compte que je vous donne les années que je vous ôte; & dans cette matiere-là on ne compte point autrement. Deux années, que vous croyiez qui fussent passées, ne le sont point, les voilà que je vous présente encore toutes entieres. Je meurs de peur que vous ne conceviez pas as-

sez bien de quel prix elles sont ; mais juste Ciel ! qui en doneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnoissance n'en tireroit-il pas ? Où est le blanc & le rouge, & où sont les parures & les soins qui vaillent deux années ? Il est bien juste, Mademoiselle, que vous ne fassiez d'usage de celles-cy que pour moy, puis que c'est à moy que vous les devez. Quand elles se seront écoulées, vous ferez ce qu'il vous plaira ; je n'auray plus aucun droit sur vostre vie; mais présentement jusques à vingt-deux ans elle m'appartient. Passé cela, je vous remets où je vous ay prise, sauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, si nous voulons. Mais s'il arrive que vous ne soyez pas disposée à me rendre justice ; sçachez, Mademoiselle, que je ne souffriray point que personne vous aime sur le pied de vingt ans ; je diray par tout qu'à la verité vous n'en eussiez pas eu davantage si vous aviez voulu, mais que vous avez refusé d'avoir deux ans de moins ; & que puis que vous ne m'aimez pas, il faut que vous comptiez vingt-deux ans. Vous ne songiez peut-estre pas à quoy vous vous exposiez en me rendant maistre du secret de vostre âge. C'est pourtant un secret que le beau sexe garde bien inviolablement ; & je croy que c'est le seul. Plusieurs Femmes m'ont confié les affaires de leur Maison, leurs amours mesme, aucune ne m'a confié son âge. J'en ay vû d'assez raisonnables pour prendre leur party dans

dans les occasions avec beaucoup de fermeté & de constance, je n'en ay point veu qui pussent faire un assez grand effort de courage & de raison, pour dire leur âge. La verité est que plus on a d'années, plus on voit de quelle importance il seroit de n'en avoir pas tant. Pour vous, Mademoiselle, qui ne vous estes point ménagée, vous ne sçavez pas combien vous tremblerez un jour qu'il ne m'échape quelque indiscretion. Vôtre destinée dépendra de moy, & il n'y aura rien à quoy je ne vous contraigne, en vous mettant au lieu de Poignard, l'Extrait de vostre Baptême sur la gorge. Je gage que vous riez à present de mes menaces, & que vous voyez ce temps-là si éloigné, que vous ne croyez pas que je l'atteigne; en verité je meurs de peur que vous n'ayez raison.

A MONSIEUR...

LETTRE XXXV.

Decidez-moy un peu, je vous prie, un cas de conscience qui m'embarasse, j'ay recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, où si vous voulez, je voy une assez jolie Femme, jeune, & qui peut bien inspirer de l'amour par sa Personne seule. Sa folie est le bel esprit, elle veut voir des Gens d'esprit, elle veut avoir des commerces d'esprit,

prit, de l'esprit par tout. Il est pourtant vray que si elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'Art, & nullement à la Nature. Elle a un talent de penser faux, & de prendre les choses de travers, qui ne me paroist pas commun. Elle va s'extasier sur un galimatias; dés qu'on parle, elle ouvre de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre finesse à tout, & qui n'y en entendent point. Elle a crû que je n'estois pas tout à-fait beste; & sur ce pied-là, elle me reçoit agreablement. J'ay esté d'abord touché de sa beauté, je me persuade que par la voye du bel esprit, je pourrois parvenir à estre aimé d'elle. Il ne faudroit que la flater de ce costé-là; pour peu qu'on la poussast dans le panneau, elle y tomberoit bien viste; mais aussi si je l'enteste du bel esprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Est-il permis pour m'en faire aimer, d'en faire une Prétieuse que tout le monde fuira? C'est la meilleure petite Femme que je connoisse, elle donneroit son ame pour ses Amis; & qui luy ôteroit sa chimere, elle seroit fort aimable. En verité je fais conscience de l'y confirmer. Je sçay bien que dés que je la declareray bel esprit, elle m'aimera; mais cela me fâche, la tête luy va tourner. Vous voyez combien j'ay l'ame bonne; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaisir, si elle vouloit m'aimer, sans qu'elle fust bel esprit! mais je ne croy pas qu'elle le fasse jamais qu'à cette condi-

diti-

dition-là. Tirez-moy, Monsieur, de la peine où vous me voyez, & envoyez-moy au plûtost une réponse décisive

AU MESME.

LETTRE XXXVI.

VOus avez décidé pour la tromperie, & j'ay tâché à suivre vôtre décision; mais je ne croy pas que je fasse rien de plus que les premieres tentatives. La Dame a donné si naïvement dans ce que j'ay commencé à luy dire sur son prétendu bel esprit, qu'il ne m'est pas possible de continuer. Ma sincerité a trop pâty. j'aime mieux qu'elle ne m'aime point que de la rendre si sote. Vous dites qu'un autre n'aura pas la mesme délicatesse de conscience que moy, & qu'il vaut autant que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais non, je l'avertiray bien que tous ceux qui la loüeront sur le bel esprit, la tromperont, & qu'elle ne souffre pas qu'on luy tienne de pareils discours. Vous qui m'avez conseillé, vous en parliez bien à vostre aise, vous ne sçauriez croire quel supplice c'est que de tromper une personne qui n'y apporte aucune resistance. Si elle veut se contenter d'estre belle, je vais en estre fou, mais je la prieray de borner là son mérite. Je me reprocherois de luy mettre dans la teste une

une vision qu'elle y auroit toute sa vie, & je suis sûr que je ne l'aimerois pas, aussi longtems que la vision dureroit. Il ne seroit pas d'un honneste Homme de faire une folle pour la laisser là. Je n'ay pas voulu faire faire des Vers pour elle par un de mes, Amis qui me fournit tous ceux dont je puis avoir besoin dans mes petites affaires; car je sçay combien les Vers sont dangereux pour son mal. Enfin si elle sçavoit les obligations qu'elle m'a, il me semble qu'elle devroit m'aimer passionnément. J'ay un soin extrême de la raison qui luy reste; je ne sçay si elle la portera encore loin, mais enfin je ne veux pas l'alterer le moins du monde, ce peu là luy est d'une trop grande importance. Adieu, je suis assuré que nos derniers Neveux auront de la peine à croire mon désinteressement.

A MADAME de L. S.

LETTRE XXXVII.

VOus eussiez esté bien étonnée, Madame, & la vertu de Mademoiselle vostre Fille vous eust esté bien suspecte, si vous eussiez veu l'état où nous estions hier elle & moy. Voicy quelles estoient nos attitudes. J'avois ôté mon Juste-au-Corps, j'allois achever de me mettre en chemise, & Mademoiselle de L. S. n'attendoit que le moment de m'em-

braſſer, & de ſe jetter à corps perdu ſur moy. C'eſt là le fruit de la ſevere éducation que vous luy avez donnée. Si vous voulez pourtant que je vous diſe quelque choſe pour la juſtifier auprés de vous, nous paſſions la Riviere à... l'eau étoit fort émeuë, & Mademoiſelle de L. S. l'eſtoit encore davantage. Du milieu de la Riviere, elle cria qu'on la remiſt à terre, comme s'il n'y euſt pas eu auſſi loin, & autant de peril, qu'à paſſer à l'autre bord. Vous ſçavez qu'elle n'eſt jamais ſi belle que quand elle s'anime, & jamais elle ne fut ſi animée. Ce n'eſt pas l'avoir veuë que de l'avoir veuë ſur terre? l'eau agitée eſt bien plus favorable à ſa beauté. Je tâchay pourtant à la raſſurer, & à diminuer ſes charmes, en luy diſant que bien des Perſonnes qui ne la valoient pas, avoient eſté receuës par des Tritons & par des Naïades, lors qu'elles eſtoient tombées à l'eau. Mais la peur luy avoit tellement troublé l'eſprit, qu'elle n'en crut rien; elle eut plus de confiance en moy qu'aux Naïades & aux Tritons, & elle voulut que je me miſſe en état de la tirer de peril à la nage. Je me deshabillay donc à demy, & je me repens bien de ne luy avoir pas dit qu'elle ſe deshabillaſt auſſi-bien que moy, pour peſer moins ſur l'eau; je ſuis ſûr qu'elle l'euſt fait. Je ne ſçay ſi elle craignoit que je ne luy fiſſe une ſurpriſe, & que je ne me jettaſſe à la riviere ſans elle; mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maiſtre de ſa deſtinée je profitay de l'occaſion; je luy fis

faire

faire vœu que si elle échapoit, elle m'aimeroit, & viendroit en pelcrinage chez moy avec Madame vôtre Sœur, qui estoit là aussi, mais moins effrayée. Elle promit tout. Làdessus vint une vague assez forte pour me valoir encore quelque chose de plus que ce que j'avois obtenu, & sans doute je pouvois aller loin avec le secours d'un saut que fit le Bateau; mais je jugeay que si on m'avoit trop promis, on croiroit estre en droit de ne me tenir rien du tout, & j'eus la genérosité, ou la politique de me borner. Je vous assure, Madame, que je fus fort content de la petite tempeste que nous essuyâmes, il n'y eut coup de vent qui ne fist plus d'effet que mille de mes soûpirs. Les Céladons ne connoissent les Rivieres que pour s'y jetter de desespoir; mais je les ay trouvées propres à autre chose, & je suis bien aise d'avoir rectifié le mauvais usage que les Amans en faisoient Je vous prie tres-humblement, Madame, de vouloir bien tenir la main à l'execution des vœux que Mademoiselle vostre Fille a faits. Elle est sur terre en pleine santé; & je crains qu'il ne soit necessaire de luy rafraîchir bien-tost le souvenir de la Riviere & de moy.

A LA MESME.

LETTRE XXXVIII.

JE craignois, Madame, d'être le Saint, dont parle le Proverbe Italien, *Passato il pericolo, gabbato il santo*, mais du moins on ne s'est pas moqué de moy tout-à-fait; Madame vôtre Sœur, & Mademoiselle vostre Fille, vinrent avant hier chez moy en pelerinage. Comme elles faisoient une action de devoir, je ne voulus pas qu'elle fust accompagnée de trop de plaisirs, de peur qu'elles n'en perdissent le mérite. Les deux Pelerines qui ne comptoient pas sur cela, & qui s'attendoient à estre receuës magnifiquement, furent bien surprises de trouver un petit repas en Poisson, quoy que ce fust un jour gras. Mon dessein estoit que tout leur représentast le peril dont elles étoient échapées; on ne leur servit que des Poissons de cette même Riviere qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choisi des Brochets & des Truites d'une grosseur à leur faire avoüer qu'elles estoient bien-heureuses de n'avoir pas esté mangées par ces Animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit Poisson qui fust-là, eust esté de ceux qui les avoient attenduës avec plaisir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pescheurs qui l'attesterent; & aussi-tost ces Pescheurs se mi-

rent

rent à dancer au son de quelques Violons qu'on ne voyoit point, mais qui ne paroissoient pas mauvais pour des Violons de Campagne. Les Dames trouverent la Dance des Pescheurs assez polie pour se joindre avec eux, & nous fismes un petit Bal rustique. Je ne sçay comment la nuit vint, peut-estre les Pelerines le sçavent bien, mais enfin elle vint. Madame vôtre Sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiselle de L. S. y consentoit volontiers; apparemment elle n'en voyoit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls sur terre. Son avis l'emporta, les Dames demeurerent, & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de frayeur que l'autre, que si leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient passé une nuit chez un Homme, elles recommenceroient leur pelerinage. Il reste à présent que Mademoiselle vostre Fille accomplisse l'autre moitié du vœu qu'elle fit sur la Riviere. Elle dit qu'elle l'accomplit, & qu'elle m'aime, mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me semble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des Filles en ces matieres-là sur leur parole? Plus elles sont aimables, & moins on les doit croire legerement.

A MADAME D. V...

En luy envoyant un More & un Singe.

LETTRE XII.

L'Afrique s'épuise pour vous, Madame, elle vous envoye les deux plus vilains Animaux qu'elle ait produits; rien ne manqueroit à mon Présent, si je vous donnois aussi un Crocodile. Voilà le plus stupide de tous les Mores, & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous assûre qu'il y a une de ces Bestes-là qui respecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'esprit. Vous jugez bien que l'Admirateur est le More. Outre que tous ceux de sa Nation croyent fermement que les Singes ont autant d'esprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fist travailler; ce More-cy a conçeu une estime particuliere pour le Singe, par la longue habitude qu'il a euë avec luy, & il n'a de raisonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je suis bien aise que vous ayez toûjours en vostre présence un Esclave qui me représentera. Il n'est pas plus à vous que moy. S'il a quelquefois besoin de quelques coups de bâton, qui l'avertissent de son devoir, il m'arrive souvent aussi de ne vous pas servir trop vo-

lon-

lontiers, & d'estre tenté de me revolter. Pour le Singe, ne soyez pas surprise si vous l'entendez soûpirer; si vous luy voyez passer des nuits sans dormir; s'il a des inquietudes continuelles quand il ne vous verra pas; s'il mange peu; s'il ne se divertit à rien; il ne se peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choses-là à me les voir faire.

A LA MESME.

Sur la mort du Singe.

LETTRE XL.

LE Singe est mort, Madame, j'y perds beaucoup, il n'y a plus que le More qui puisse vous faire souvenir de moy. Ce pauvre Animal apparemment a pris du chagrin, de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter assez bien auprés de vous; il n'y avoit rien qu'il n'eust bien pû contrefaire plus aisément que ma tendresse. Ainsi puissent créver tous ces Rivaux que vous m'avez faits, & qui veulent estre les Singes de mon amour, Peut-estre aussi parce qu'il imitoit ma passion, il s'est attiré vos rigueurs, & en est mort de desespoir. En ce cas là, c'est à moy à l'imiter à mon tour, & à mourir aprés luy. On dit que vous le pleurez; il est un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous luy avez faits;

mais prenez vos mesures là-dessus, je vous prie, & ne m'obligez point à mourir si vous avez à me regreter aprés ma mort. Il y a apparence que si vous pleurez celuy qui ne faisoit que m'imiter, vous me pleureriez bien davantage. Je suis un original de tendresse, que vous auriez peine à recouvrer; il ne s'en retrouveroit que de mauvaises copies. Ne desesperez point le More parce qu'il me représente, il seroit fâcheux qu'il eust encore par cette raison la destinée du Singe. Ne sçauriez-vous laisser en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidelité & mon attachement pour vous? Je verse pour la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son avanture m'aprend ce que je dois esperer. Adieu, Madame, songez, s'il vous plaît, que vous ne sçauriez ressusciter le Singe, mais que vous pouvez me conserver.

A MONSIEUR...

En luy envoyant du Quinquina.

LETTRE XLI.

JE vous envoye le Remede Anglois, il n'y a point de Fiévre à présent qui ose tenir contre luy, & s'il ne vous guérit pas, apprenez que vous ne serez guére à la mode. Je ne sçache point d'honneste Homme, qui, s'il avoit

voit pris du Quinquina sans effet, eust la hardiesse de le dire. Cependant comme vôtre Fiévre, à ce que j'ay appris depuis peu, est d'une nature particuliere, je ne sçay s'il la chassera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avez de ce que Mad... vous a fait une trahison. Estes-vous foû? Où avez-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on est abandonné d'une Femme? Cela est-il de ce siecle cy? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plûtost que vous n'avez fait, avec les talens de fidelité & de constance que vous possedez. Je vous jure que si le Quinquina ne servoit qu'à guérir les Fiévres qui sont causées par des chagrins d'amour, le Medecin Anglois qui gagne icy tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puis que vous voulez estre un Malade extraordinaire, il faut vous traiter sur ce pied-là. J'ay à vous avertir d'une préparation que vous devez apporter avant que de prendre vôtre Remede. Il ne vous servira de rien s'il n'est précedé de quelques refléxions meures & solides sur le caractere de la plûpart des Femmes, & mesme sur le caractere de l'amour. Vous demandez de la fidelité à vôtre Maîtresse; vous seriez peut-être bien fondé si elle n'avoit jamais aimé que vous, & si vous n'aviez jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déja des passions qui ont finy, & malgré une experience si convainquante, vous vous imaginez que la passion que vous luy inspirez, ne finira point? Et quel privilege avez-vous,

s'il vous plaît, par dessus les autres? D'ailleurs, si vous avés déja aimé, vous devez sçavoir qu'on aime plus d'une fois; pourquoy la Belle sera-t-elle à son dernier attachement? Vous n'avez qu'un sujet legitime de vous plaindre d'elle, c'est qu'elle vous a prévenu, & qu'en matiere de commerces amoureux, il y a de l'avantage à finir le premier. Il faut luy pardonner de s'en estre saisie, une autre fois vous vous en saisirez sur quelque autre. Vous en serez plus appliqué à ne vous pas laisser surprendre par une infidelité trop prompte. Malheur à la premiere Femme que vous aimerez. Enfin ce n'est pas l'intention de l'Amour, que les attachemens durent si longtemps, il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif, & ensuite pour renouveller cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaisirs fort sensibles que les commencemens des passions, & il seroit triste que l'on commençast une fois, pour ne finir plus. Prenez toutes ces pensées avec vôtre Quinquina; & j'espere que vous vous guérirez. Quand vous serez un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entierement vôtre santé.

A MADAME...

LETTRE XLII.

MOnſieur de... a voulu, Madame, que je luy donnaſſe une Lettre de recommandation auprés de vous. Je ne ſçay s'il ne préſume point trop de mon crédit, mais je veux bien m'expoſer pour luy à vos refus; jugez par là combien j'entre dans ſes intéreſts. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ſes affaires; & moy, je vous prie ſeulement de n'y pas nuire, je crains qu'il n'y ſonge plus guére quand il vous aura veuë. Il cherche un accés chez vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occaſion la bonté de le chaſſer de vôtre Chambre, pour l'envoyer chez ſon Avocat, & chez ſon Rapporteur. Je vous recommande, non pas ſon Procés, mais ſa liberté; s'il perdoit une fois l'une, il pourroit bien auſſi perdre l'autre. Sur tout je vous ſupplie, Madame, de vouloir bien ne ſoûrire jamais devant luy, je connoy ſon cœur & vos ſoûris, il n'y reſiſteroit jamais. De grace, laiſſez-luy faire ſes affaires, il ne va point à... pour vous aimer. Ne prenez point avec luy ce tour de converſation badine & enjoüée, que vous entendez ſi bien, il n'y répondroit que trop, mais entretenez-le de l'importance d'un grand Procés, des caractéres de ſes Juges,

ges, de la vigilance qu'il faut avoir ; enfin de choses solides, & non dangereuses. Je sçay qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de luy, je vous demande quelque chose de plus difficile, que si je vous priois de solliciter tout le Parlement en sa faveur ; vous n'auriez pas besoin d'effort pour être tres-bonne Amie, & vous en aurez besoin pour paroître moins aimable que vous ne l'estes naturellement. Mais aussi que ma vanité seroit flatée, si vous m'accordiez des graces qui vous doivent tant coûter !

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XLIII.

PUis que vous estes destiné à passer quelque temps à... vous faites bien de me demander des conseils sur vôtre conduite ; je connoy la Ville, & je puis vous en donner d'assez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choses de sorte que vous pourrez tout reconnoistre avec ma Lettre à la main. La Ville est petite, & vôtre mérite est grand ; cependant je doute que vôtre mérite puisse estre estimé dans toute la Ville. Elle est divisée en deux Partis, qui ressemblent pour l'animosité aux Guelphes & aux Gibelins. On sifle dans l'une de ces Cabales, ce qui est adoré dans l'autre. Je croy que bien-tôt elles se distin-

gue-

gueront par les couleurs, & par les Armoiries. La ſource de cette grande haine, fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame de S... en fit des plaiſanteries; & ſur cela elles en vinrent au point de faire declarer tous leurs Amis, & de n'en laiſſer aucun dans la neutralité. Les deux Dames ſont à la teſte des deux Partis. S'il y a une Feſte chez l'une, dans le meſme temps on en fait la critique chez l'autre; on n'a de l'eſprit auprés de l'une qu'autant qu'on ſçait tourner l'autre en ridicule. Dés que vous arriverez, les deux Factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle, car un Etranger qui ſe détermine pour l'une ou pour l'autre, eſt d'un grand poids, & principalement un Homme de Paris; on croit qu'il repréſente le gouſt de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la Faction victorieuſe; dans l'autre on n'en croit rien; on ſoûtient que cet Homme-là ne ſe connoît pas en Gens; & fuſt-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais Connoiſſeurs de France auſſi-bien que les meilleurs. Ainſi comptez que d'abord vous ſerez extrémement couru, mais que ſi vous faites choix d'un des deux partis, l'autre ſe mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, & meſme par voſtre nobleſſe. Si elle paſſe-là, elle paſſera bien à Malte. Il n'y aura trait dans vôtre vie qu'on ne rappelle, on écriroit plûtôt dans tous les lieux où vous avez eſté, pour

avoir

avoir des Mémoires de vos Dits & Gestes. Le meilleur seroit de vous conserver toûjours neutre, en faisant esperer à l'une & à l'autre Faction que vous vous declareriez pour elle; mais j'avouë que cette conduite est tres-difficile à tenir, peu de Négociateurs au monde en seroient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voicy du moins les Portraits des deux Chefs de party que je vous envoye, afin que vous vous déterminiez plus aisément. Il n'est point question de beauté chez l'une ny chez l'autre des Dames, il ne s'agit que de l'esprit, des airs du monde, & principalement des Habits. Il n'appartient de parler de leurs Habits qu'à leurs Marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre sur cette matiere-là. Pour l'esprit. Madame du T... l'a plus vif & plus étourdy, & Madame de S... plus lent & plus reposé. Aussi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages, l'une par un ridicule perpétuel, & quelquefois assez juste qu'elle jette sur l'autre; & l'autre par un mépris affecté qui se contente de peu de paroles, mais fort empoisonnées. Ceux qui se piquent de bel esprit sont entrez dans le party de la premiere, & la derniere a mis dans le sien ceux qui se piquent davantage d'estre honnestes Gens. Si vous voulez être d'une Cohuë souvent fort confuse, mais aussi assez rejoüissante, allez chez Madame du T... Si vous voulez voir des Gens plus sérieux, & lier des conversations plus regulieres, & en récompense plus fatigantes & plus

guin-

guindées, allez chez Madame de S... mais enfin avant que de vous declarer pour l'une d'elles, faites provision de plaisanteries sur l'autre, Je croy déja deviner le party que vous suivrez, la Cohuë vaut mieux pour peu de temps, j'aymerois mieux l'autre Maison pour un Commerce qui devroit avoir de la suite. Adieu, mandez-moy au plûtost comment vous vous serez gouverné.

A MONSIEUR de d'O...

LETTRE XLIV.

VOus m'embarassez fort, mon cher Cousin, en me demandant conseil sur vos affaires. D'un costé vous estes fort amoureux, & de l'autre Mr vôtre Pere vous menace tres-sérieusement de vous des-heriter, si vous épousez la Demoiselle dont vous estes amoureux. En vérité, je ne sçay que vous dire. Il y a sur cette matiere-là deux partis à prendre, le party héroïque, qui est de préferer la belle tendresse à tout, & le party bourgeois, qui est de ne vouloir pas perdre quinze mille livres de rente pour une Maîtresse. C'est-à-vous à vous consulter. Vous avez sans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros; mais la difficulté n'est pas de l'estre à présent, c'est de l'estre à l'avenir. Je vous conseillerois de suivre vostre grandeur d'ame,

si

si vous estiez sûr qu'elle ne vous abandonnast point ; mais vous ne sçauriez compter sur elle, peut-estre ne la retrouverez-vous plus dés que l'affaire sera finie, En un mot, on se lasse d'estre Héros, & on ne se lasse point d'estre riche. Vous n'avez point veu quinze mille livres de rente faire des Inconstans, comme toutes les Belles en font. Je sçay que ces raisonnemens vous paroistront assez grossiers, & qu'ils sont démentis par toute la Métaphisique amoureuse ; mais je suis fâché que l'expérience que j'ay du monde ; ne me permette pas de conserver des idées, que je trouverois aussi-bien que vous plus nobles & plus délicates. Ce n'est pas ma faute, si je ne croy pas que l'amour suffise pour faire le bonheur de quelqu'un ; j'aurois assez d'envie de le croire ; mais pourquoy l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille Gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit seul en état de se passer de tout ? Et si l'amour trompe, à plus forte raison, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peut-estre que vous trouverez mille agrémens, & mille complaisances, dans la Personne que vous aurez épousée, parce qu'elle devra tout à un Homme qui luy aura sacrifié sa fortune ; mais prenez-garde que ce ne soit là justement ce qui gâtera vostre Mariage. Il pourra arriver fort aisément qu'on ne répondra pas à l'idée, que vous concevrez de l'obligation que l'on vous aura. Je serois bien fâché d'avoir une Femme à qui je fusse en droit de faire les reproches que vous pourrez faire

faire à la voſtre. Il me ſemble qu'on eſt bien malheureux d'avoir des matieres de plaintes, outre celles que le Mariage fournit naturellement. Une Femme ne doit déja que trop à ſon Mary, pourquoy en voulez-vous une qui vous devra encore davantage ? Songez que par là elle ſera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'euſt eſté, & que par conſéquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne ſçavez pas quel ſuplice ce ſera pour vous, que de n'oſer jamais vous plaindre d'elle; il faudra, pour ſoûtenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vous paroiſſiez toûjours charmé de ſes manierés pour vous, meſme quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moy, je vous avouë que je ne voudrois pas me priver de la liberté de peſter hautement contre ma Femme; quand j'en aurois envie. Faites un peu de refléxion ſur ces raiſons, mon cher Couſin; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abſtenez-vous de la lecture des Romans. Je ne vous ay point fait un Sermon, à la maniere d'un Pere, ou d'un Oncle farouche, je ne ſuis pas aſſez ſage pour avoir droit de prendre ce ton; cependant je croy vous avoir dit à peu prés tout ce que vous pourroient dire des Gens, ou plus ſages, ou plus chagrins que moy.

AU MESME.

LETTRE XLV.

VOus m'avez écrit en vray stile d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de vostre Maîtresse, Vénus seroit bien heureuse, si elle luy ressembloit; mais ce qui vous touche le plus en elle, est justement ce qui me seroit le plus suspect, je veux dire, son esprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites, mais je meurs de peur qu'avec l'esprit qu'elle a, elle ne connoisse trop les avantages qu'elle peut tirer de vostre passion, & n'entende trop bien ses interests. Vous serez toûjours riche quoy qu'il arrive, du moins assez riche pour elle, qui n'a rien; cela peut donner de l'amour à une Personne d'esprit. Vous devriez bien démêler ses veritables sentimens. Vous gouverne-t-elle? Prend-t-elle de l'empire sur vous? Se sert-elle de son pouvoir pour vous disposer au Mariage, & pour vous affermir dans le genéreux dessein d'estre desherité? Il est vray que je suis fou, de vous faire toutes ces questions. On mene comme on veut un Homme aussi amoureux que vous l'estes, & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriez-vous point quitter pour quelques momens les yeux de vostre amour, & examiner le

le procedé de vostre Maîtresse? Ne soyez pas charmé pour luy entendre dire qu'elle est bien malheureuse de mettre de la division entre Mr vostre Pere, & vous; qu'elle ne mérite point que vous luy fassiez le sacrifice d'un Bien considérable; qu'il vaut mieux que vous rompiez avec elle, & que vous ne la revoyiez jamais; ce ne sont-là que des discours, & quand mesme ils seroient soûtenus par quelques larmes, ces discours ne seroient encore rien; mais observez, si quand elle vous représente l'inconvénient de perdre quinze mille livres de rente pour elle, elle n'évite point d'aprofondir trop la matiere, si elle ne coule point sur cela legerement, si dans le mesme temps qu'elle vous exhorte à suivre vostre intérest, elle ne vous insinuë point adroitement des raisons de n'en rien faire, si elle se rend aisément aux prieres que vous luy faites de ne vous parler plus sur ce ton; enfin si elle n'est point genéreuse seulement pour le paroître, & si elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprés de vous, sans en essuyer le danger. Elle est dans une situation où elle ne peut donner des loüanges à la grandeur d'ame, qui ne soient des preuves presque seures qu'elle vous trompe; & toutes les fois qu'en termes genéraux elle vous anime à un amour sincere & desintéressé, cela veut dire que le sien ne l'est pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne fasse de vrais efforts pour vous bannir de sa veuë, & je croy qu'elle ne sçauroit mieux vous marquer son

peu de tendresse pour vous, qu'en vous épousant. Je vous plains, mon pauvre Cousin, d'avoir à vous précautionner contre une Personne que vous aimez; mais quand il ne seroit question que d'amour, la delicatesse seule vous engageroit à étudier avec soin les manieres que l'on a avec vous; & outre cela, il est question de vôtre fortune, qui est une fort bonne raison pour vous faire redoubler vostre délicatesse.

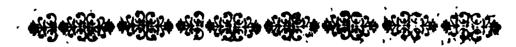
AU MESME.

LETTRE XLVI.

VOus vous plaignez de la persecution de Mr vostre Pere, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes où il vous embarasse, vous met hors d'état de vous marier de long-tems; mais pour moy, mon cher Cousin, je trouve que vous luy devez estre fort obligé, il favorise vostre amour, & vostre raison. Vous allez estre par les obstacles plus amoureux, & plus tendrement aimé, & peut-estre par la longueur du temps deviendrez-vous plus raisonnable. Ou vostre passion se fortifiera, ou vostre bon sens aura le loisir de renaistre. Ou vous vous marierez avec plus de joye, & plus de transports, ou vous ne vous marierez point du tout. De quelque maniere que l'affaire tourne, Mr vostre Pere vous

vous aura rendu un bon office. Quand vous devriez vous marier, il seroit à propos de garder pour le plus tard qu'il se pourroit les plaisirs du Mariage, qui ne vous manqueront pas, & de faire durer ceux que vous goûtez à present, car vous ne les recouvrerez jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il estoit possible, ne le placer que vers la fin de sa vie. Je ne sçay quels souhaits je vais faire pour vous; si je vous en consultois, je ne balancerois pas à souhaiter qu'on vous aimast toûjours avec beaucoup de tendresse, mais il me semble qu'une infidelité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux. Elle vous dégageroit de vostre amour avec honneur. Vous auriez auprés des Dames le mérite d'avoir esté Homme à mépriser quinze mille livres de rentes pour leurs beaux yeux, & vous auriez réellement le profit de les avoir conservées. Si vostre Maîtresse vous aime, j'espere que son amour diminuëra peu à peu au bout d'un certain temps, selon la destinée de toutes les passions, & qu'alors le changement que vous appercevrez en elle vous guerira; mais si elle ne vous aime pas, & qu'elle ne fasse que joüer un Personnage d'Amante, elle aura assez d'esprit pour le joüer toûjours. Ainsi prenez garde à n'estre pas la dupe d'une constance, que vous aurez lieu de soupçonner dés qu'elle ira trop loin. Adieu, mon cher Cousin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates, mais vous ne le sentez peut-estre pas assez. On diroit que vostre destinée vous a fait exprés une si-

situation la plus embarassante qu'on puisse imaginer. Vous n'étes ni assez gueux, ny assez riche. Si vous estiez plus gueux, vous n'auriez aucune matiere de soupçons du costé de l'amour, vous seriez sûr qu'on n'aimeroit que vostre Personne, & si vous estiez plus riche, vous n'auriez rien à ménager du costé de la fortune.



A MADAME d'O...

LETTRE XLVII.

IL est vray, Madame, qu'avant vostre Mariage, j'ay tâché par toutes sortes de moyens d'ébranler la fidelité de Mr d'O.. à vostre égard ; mais faites réfléxion, s'il vous plaist, que pour estre toûjours en état de parler contre vous, j'ay eu l'esprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu où vous estes. J'avois oüi dire à tout le monde, que cette précaution là estoit necessaire pour estre vôtre Ennemy. Le bruit commun estoit qu'il n'y avoit pas de comparaison entre vous, & quinze mille livres de rente, mais comme je ne vous ay pas veuë, j'étois en droit de ne le pas croire, car vous m'avoüerez qu'un mérite qui l'emporte sur quinze mille livres de rente, est rare. Je suis ravy d'avoir écrit à Mr vôtre Epoux je ne sçay combien de Lettres, où je luy empoisonnois l'esprit

l'esprit sur vostre chapitre le plus adroitement que je pouvois ; sans cela je tremblerois que sa passion ne pust pas tenir contre le Mariage, mais je sçay à présent de quel caractére elle est, & je suis sûr que l'estime solide sur laquelle elle est fondée, durera toûjours. Voyez combien je suis bon Parent, Madame, c'est l'avoir bien marqué, que de m'être declaré contre une aussi aimable Personne que vous estes ; jugez ce que je ferois, si ce zele de Parent avoit présentement lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous dissimuler une crainte que j'ay, & qui part peut-estre d'une mauvaise conscience qui me reproche ce que j'ay fait. J'ay peur que quand je vous verray, vous ne vous mettiez en teste de me prouver trop bien que l'attachement de mon Parent pour vous, estoit trés-raisonnable. Au nom de Dieu, Madame, point de vangeance ; faisons une paix sincere, je ne me presenteray point à vous, que vous ne m'ayez donné parole de n'estre point trop belle, ny trop pleine d'esprit.

A MADEMOISELLE de N..

LETTRE XLVIII.

VOus venez donc à Paris, Mademoiselle, j'en suis ravy ; il estoit tout-à-fait mal que les deux plus belles choses du monde ne se connussent point. Je vous assure que vous

vous causerez une admiration reciproque. Vous prétendrez peut-estre cacher icy que vous soyez Provinciale, parce que vous n'avez ny l'accent, ny l'air, ny les manieres de Province; mais je vous avertis que j'ay dit à tout le monde que vous n'estes jamais venuë à Paris. Je suis de la mesme Province que vous, j'aime ma Patrie, & je ne consentiray point que vous luy ôtiez l'honneur de vous avoir produite, & de vous avoir élevée aussi bien qu'elle a fait. Je vous attens avec impatience pour confondre des Parisiennes, qui croyent que s'il se trouve de la beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ny agrément ny politesse. Je ne sçay si quand elles vous auront veuë, elles voudront bien exposer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale comme vous. Au reste, Mademoiselle, ne songez pas à conserver vôtre tranquillité, & vôtre froideur en ce Païs-cy. Il entre des indiférentes dans Paris, mais il n'en sort point. Vous n'avez qu'à nous dire quelle sorte de mérite il faut pour vous toucher, nous vous le trouverons; & mesme si vous ne voulez pas perdre icy de temps à attendre un Amant qui vous convienne, envoyez-moy un Mémoire des perfections que vous souhaitez qu'il ait, & vous verrez à vostre arrivée un Cavalier de ce caractere, qui ira vous offrir ses soins.

A MADAME de N..

LETTRE XLIX.

JE vous jure, Madame, que si je ne sçavois très-certainement que Mademoiselle vôtre Fille n'estoit jamais venuë à Paris, je croirois qu'elle y auroit passé toute sa vie. Il semble qu'elle se soit fâchée de ce qu'on luy a dit qu'elle auroit icy bien des sujets de surprise & d'admiration; & elle regarde toutes choses avec une espece de fierté & de dédain qui me charme; car ce sentiment est tout-à-fait aimable dans une jeune Personne qui se sent belle, & qui ne veut pas que rien soit en droit de luy causer de l'étonnement. C'est parce qu'on luy avoit trop vanté Paris, qu'elle se fait un honneur de le voir avec cette indiference; mais en verité Paris n'en use pas de mesme à son égard; je l'y avois extrémement vantée, & on ne laisse pas de l'y trouver trés-accomplie. Je ne me fusse pas hazardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges, tant à cause de mon propre interest, que de celuy de la Personne que j'aurois annoncée; mais je sçavois que Mademoiselle de N... estoit si propre à plaire à tout le monde, que le bien que je dirois d'elle avant qu'on l'eust veuë, ne luy feroit point de tort. Tout ce que je crains, c'est qu'elle ne

se fasse des affaires avec des Femmes, dont elle aura engagé les Amans à son service sans y penser ; je luy ay déja bien recommandé qu'elle y prist garde, & qu'elle ne s'amusast pas à faire étourdiment des conquestes de tout ce qui s'offriroit. Je serois bien aise que pour éviter cet inconvenient, elle eust choisi quelqu'un, sur qui elle jettast tout l'effet de sa beauté ; mais je ne sçay si les avis que vous luy avez donnez à son départ, ne seroient point par malheur contraires aux miens ; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant, non pas, mesme pour se donner le plaisir de le tourmenter.

A LA MESME.

LETTRE L.

C'Est sans doute, Madame, à Mademoiselle de N... que nous avons l'obligation des plus grands plaisirs que nous ayons eus ce Carnaval. Vous en conviendrez quand je vous auray fait une petite relation de ce qui se passa le Mardy gras. Nous avions imaginé une assez jolie Mascarade. Nôtre dessein estoit de représenter les Amadis, & Mademoiselle vôtre Fille avoit obtenu de Madame sa Tante, qu'elle masqueroit aussi bien que nous. Nous nous fismes un vray plaisir de la seule idée d'estre habillez comme ces vieux Fous qui cou-

couroient les champs pour réparer les torts, & comme ces Demoiselles scrupuleuses, qui montoient en croupe derriere eux, & les suivoient dans leurs avantures. Nous consultâmes toutes les Tapisseries anciennes pour prendre les vrais Habits de ce siecle-là, & pendant dix ou douze jours, il ne fut parlé d'autre chose parmy nous. Aujourd'huy l'un ajustoit la figure d'un Heaume, demain l'autre reformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les soins que nous donnâmes à faire faire nostre équipage Romanesque. Enfin le Mardy-gras vint, ce jour que nous avions tant desiré pour nostre Mascarade. Nous nous assemblâmes le soir chez Madame de... pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin, avec Messieurs de... qui étoient aussi destinez à estre Chevaliers Errans. Mademoiselle de N... ne nous a jamais paru si belle que quand elle fut habillée en Oriane. En verité c'est une beauté de tous les siecles; elle estoit charmante avec la parure de sa Trisayeule. Nous nous préparions à partir, tous pleins de joye, & bien disposez à courir tous les Bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaisirs pour toute nostre nuit. Sur cela Mademoiselle de N... nous dit avec un air d'enjouëment que je tâcherois à vous exprimer, si vous ne le connoissiez pas; *Je vais vous paroistre folle, & je le suis peut-estre; mais si j'en suis cruë, nous nous deshabillerons tous, & au lieu d'aller au Bal, nous nous irons coucher. J'ay déja remarqué dans beaucoup*

de

de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'est attendu à y avoir bien du plaisir, on n'y en a point eu du tout; & que quand le dessein en a esté fort agreable, l'execution ne l'a pas esté. Tout le monde condamna d'abord son avis; mais quand on y eut donné un moment de reflexion, on trouva qu'elle disoit vray, & aussi-tost chacun jetta une piece de son équipage d'un côté, une autre d'un autre; enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joye, causé par la bizarrerie de ce que nous faisions, qu'il eust esté impossible qu'aucun Bal nous eust réjoüis autant. Dieu sçait combien nous plaisantâmes sur nostre dépense perduë, & sur nostre Chevalerie avortée; ces folies nous menerent si loin que nous ne nous séparâmes qu'à cinq heures du matin, c'est à dire, aussi tard que si nous eussions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agreable pendant nostre Carnaval. Nous avons résolu de donner désormais tous nos projets à renverser à Mademoiselle vostre Fille.



LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

A MONSIEUR D'U...

LETTRE I.

CRoirez-vous ce que je vais vous dire? Noſtre Amy le Marquis de... eſt aimé de ſa Femme. Vous ſçavez avec quelle répugnance elle l'a épouſé, & combien elle a eu de peine à prendre la réſolution d'avoir vingt mille livres de rente. Cependant il y a deux mois qu'ils ſont mariez, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu ſe dédire ſi-toſt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, & peut-eſtre avoit-elle quelque honte de ſes nouveaux ſentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus, elle a renoncé à toute pudeur, elle luy dit publiquement mille cho-

choses tendres, & luy donne de petits noms. Vous ne sçauriez croire la mauvaise grace qu'a cet homme-là à estre aimé d'une jolie Femme. Cela ne luy sied point du tout, & c'est un ridicule pour luy que d'estre appellé, *mon Cœur*, par une belle bouche, & regardé amoureusement par de beaux yeux. Du temps qu'il ne faisoit que se plaindre des duretez qu'on avoit pour luy, il est vray qu'il se plaignoit d'une maniere brutale, & souvent impertinente; mais on trouvoit bon qu'il se plaignist, c'estoit le personnage qui luy convenoit, on le luy laissoit faire, mais qu'il soit aimé, on n'y sçauroit consentir. N'allez pas vous imaginer que je sois jaloux de son bonheur, & amoureux de la Dame; je vous proteste que non, c'est seulement qu'on seroit bien-aise de voir un certain ordre raisonnable dans les choses, & qu'on est blessé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une chose trop douce & trop obligeante qu'on luy dit, par un gros ris qui retentit dans sa vigoureuse poitrine, & quelquefois, ce qui est plus insupportable, il prend un air serieux qui avertit sa Femme qu'il faut moderer un peu sa passion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendissiez presentement parler sur la galanterie. Depuis l'heureux succés de son mariage il se croit né pour l'amour, il se mesle de debiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune se parent, que c'est toûjours la faute des hommes, s'ils sont maltraitez; qu'il n'y

n'y a point de rigueurs éternelles; qu'on ne manque point de cœurs quand on les sçait bien attaquer, & enfin tout ce qu'on a coûtume de dire en general pour se le faire apliquer en particulier. Vous jugez bien que de sa vie il n'avoit encore tenu de pareils discours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de sujet d'estre content qu'il s'imagine; sa Femme est folle de luy, elle le sera bien-tost de quelque autre. C'est la plus dangereuse chose du monde pour un Mary qui n'est pas aimable, que d'estre aimé dés qu'il est Mary, il faut qu'il ait plû par des agrémens qui ne peuvent pas luy estre particuliers. Je vous répons que Madame... doit avoir un témperament sur lequel la vertu du Sacrement a operé tout aussi-tost, & si ce tempérament favorable a trouvé un certain merite au Mary, il est à craindre qu'il ne le trouve aussi à bien d'autres. Voilà ce que c'est que le Mariage. Qu'une Femme n'ait pour vous que les sentimens qu'elle prend dans son devoir, cela est seur, mais peu agreable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le Mariage ait causez trop soudainement, cela est plus agréable, mais peu seur. On seroit bien embarassé à choisir; le meilleur est, je croy, de ne choisir point.

AU MESME.

LETTRE II.

JE vous l'avois bien prédit, ç'en est fait, le pauvre Mary n'est plus aimé, on ne l'appelle plus que *Monsieur*, quelquefois *Mon cher*, mais rarement & languissamment, & je voy un jeune homme bien fait & assidu, qui a bien la mine d'emporter les petits noms. Je prévoy mesme que le Mary n'en sera que mieux trompé parce qu'il a esté aimé pendant quelque tems, 'on l'a remply d'une opinion de son merite qui ne luy permettra pas d'estre jaloux, ou s'il vient à l'estre, Dieu sçait comme on luy reprochera qu'il n'aura pas rendu justice à la tendresse qu'on luy a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on luy a donnez, ou l'empescheront de se plaindre, ou serviront de réponse à toutes ses plaintes, & je vous asseure qu'il les payera bien. Mon Dieu ! que cet homme-là paroîtra haïssable à des yeux desabusez ! car il le leur paroistra beaucoup plus qu'à d'autres par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toûjours trouvé aussi sot qu'il est. Croyez qu'on luy demandera bien compte, & qu'on le punira bien severement de ce qu'il aura pris la liberté d'imposer à une jolie femme, & eu la hardiesse de joüir de son amour. Tout ce qu'il pourra dire pour sa justifica-

seazon, c'est qu'il a esté assez naturel qu'elle commençast par luy la carriere de galanterie où elle va entrer, puis qu'il a esté le premier, quoy qu'indigne, qui se soit presenté à elle. En effet, il semble qu'il faille expedier promptement un Mary, & aller de là aux autres; c'est une affaire faite, & on n'y revient plus. Je croy celle-cy bien finie, & si toutes les autres vont aussi viste, l'Histoire de Madame... sera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut-estre est-il à souhaiter pour le Mary qu'il soit bien grand, il auroit du moins la consolation de voir que personne n'auroit fait sur le cœur de cette belle Personne des impressions plus durables que celles qu'il y a faites.

A MONSIEUR D'A...

LETTRE III.

IL faut que je vous satisfasse, & que je vous mande tout au long ce qui se passe chez Madame de L... depuis qu'elle est Veuve. Elle ne songe, comme vous devez sçavoir, qu'à prendre un second Mary, mais quel Mary? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle. Elle craint que l'on n'ait des desseins sur son bien, plus que sur sa personne, délicatesse tres-fondée & tres-raisonnable, mais qu'elle ne devroit pourtant pas écouter. Elle

obſerve dans ſes diſcours de diminuer ſon bien autant qu'elle peut, pour empeſcher les vœux & les ſoupirs de ſes Amans d'aller de ce coſté-là, & en meſme temps elle diminuë auſſi ſon âge, mais elle ne peut faire de tort ny à l'un ny à l'autre, on ſçait que le bien eſt grand, & l'âge auſſi. Je voudrois que vous viſſiez avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiſelle ſa fille. Auſſi-toſt qu'on en parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'eſt pas là ce qui durera dans cette jolie perſonne, mais que ce qui la rendra long-temps aimable, ſera ſa taille & ſa figure. Et pourquoy cette diſtinction? C'eſt que ſa Mere eſt encore d'une figure aſſez noble, & d'aſſez belle taille. Pour le teint, vous voyez bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La Demoiſelle de ſon coſté a un grand intereſt à empeſcher que ſa Mere ne ſe remarie; auſſi elle s'y employe avec toute l'adreſſe poſſible. S'il arrive que quelqu'un prenne des manieres propres à ſeduire Madame de L... & commence à faire quelque progrés auprés d'elle, tous les charmes de la Fille ſe jettent à la traverſe; on a pour luy faire lâcher priſe, & pour l'attirer à ſoy des ſecrets infaillibles, que la beauté & la jeuneſſe fourniſſent; on rend la Mere jalouſe, & il n'en faut pas davantage, car quand elle l'eſt une fois, elle fait autant de bruit, & eſt auſſi difficile à appaiſer que ſi elle n'avoit que vingt ans, Il ſeroit à craindre pour la Demoiſelle qu'il ne ſe trouvaſt quelque homme de bon ſens qui allaſt droit à ſon but, & qui
ne

ne se laissast point donner le change. Mais heureusement Madame de L... n'admet que de jeunes gens à soupirer pour elle, & de jeunes gens seront toûjours les dupes de sa fille. Je vous avoüeray que je luy ay fait pendant quelque temps une méchanceté, J'ay fait semblant d'estre amoureux de la Mere, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Aussi-tost voilà la Fille qui met en usage toute la plus fine coqueterie pour faire une diversion. J'avois dessein de l'alarmer un peu, & je ne donnois pas dans le piége ; mais enfin je la tiray de peine il y a quelques jours par une Lettre que je luy écrivis. En voicy une copie; Je vous l'envoye, parce que cette Piece peut servir à l'Histoire du Veuvage de Madame de L... que vous aviez envie de sçavoir.

A MADEMOISELLE de L..

LETTRE IV.

DItes la verité, Mademoiselle, n'estes-vous pas bien-aise que je prenne la peine de vous écrire ? Vous avez si fort éprouvé ma fierté, que vous devez estre infiniment sensible aux moindres graces que je vous fais. Ne souhaiteriez-vous pas mesme de trouver cette Lettre-cy pleine de tendresse, & pour tout dire, d'amour ? Je sçay l'usage que vous en feriez, & je devine fort bien comme en allant

porter vos plaintes à Madame vostre Mere, de ce que j'oserois vous écrire de pareilles choses, vous seriez ravie de la desabuser de ma fidelité. Mais n'esperez rien, je ne vous parleray point encore d'amour, il s'agit seulement de sçavoir ce que vous voulez bien qu'il vous en coute, afin que je renonce à devenir vostre Beaupere. Je me contenteray que vous fassiez pour me récompenser de ne l'estre point, ce que vous avez fait jusqu'icy pour m'empescher de l'estre. Souvenez-vous, Mademoiselle, de toutes les bontez que vous m'avez marquées; vous m'y avez acoutumé, il m'est impossible de m'en passer à l'avenir; je vous connois des regards, & des façons de parler que je vous redemanderay toute ma vie. Il vous sera d'autant plus aisé de me continuer toutes ces faveurs que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne faisois. J'ay admiré vostre perseverance à mon égard, rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviez pour moy, mais soyez seure que vous me trouverez désormais moins fier & moins insensible. Je ne laisseray plus sans réponse les choses obligeantes que vous me direz, & quand vous ferez des pas vers moy, je commenceray à en faire vers vous. Si vous changez de manieres le moins du monde, je redeviens Beaupere, & je sçauray bien m'attirer vôtre tendresse par les soins que j'auray pour Madame vostre mere, lors que je ne me l'attireray pas par ceux que j'auray pour vous-mesme. Mais, Mademoiselle, pourquoy
fau-

faudroit-il prendre ces voyes détournées? Pourquoy ne pourroit-on réüssir auprés de vous qu'en faisant sa cour à une autre? Dés qu'on a de l'attachement pour Madame vostre mere, vous vous chargez de le payer; qu'on en ait pour vous, vous n'y songez pas. Il vaudroit mieux, ce me semble, remettre les choses dans leur ordre naturel, Madame de L... récompenseroit ses Amans, & vous les vostres, & en ce cas-là je vous promets fidelité.

A MADAME...

LETTRE V.

JE vous prie, Madame, que je vous fasse une Histoire assez extraordinaire, mais dont je vous garantis la verité, & qui est nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur salutaire des forces de l'Amour, & servira à vous faire voir que dés qu'un Amant est d'une certaine perseverance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec luy. La L... estoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pû trouver moyen de plaire; soins, assiduitez, respects, plaintes, larmes, fureurs, tout avoit esté inutile. A la fin un beau jour qu'il estoit dans le Cabinet de la Dame seul avec elle, il luy declara que puis que rien n'avoit esté capable de la toucher, il estoit resolu de mourir; jusque-là il ne tenoit qu'un

discours fort commun; mais voicy ce qu'il y eut de particulier, *Et afin*, luy dit-il, *que vous joüissiez pleinement de ma mort, & que vous ayez le plaisir de la voir arriver par degrez, je veux mourir de faim icy, dans ce Cabinet*, & sur cela il se jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir. La Dame ne fit que s'en mocquer, & le laissa là, fort seure qu'il n'y seroit pas encore dans un quart d'heure. Cependant le soir arrive, la nuit vient, & il est encore dans le Cabinet. On va le trouver, on luy demande s'il est fou, s'il veut passer là la nuit. Il ne répond pas un seul mot, & oblige la Dame à sortir. La nuit se passe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à résipiscence; il n'ouvre la bouche que pour répondre, *Madame, j'ay eu l'honneur de vous dire mes dernieres paroles.* Il jette un regard languissant sur elle, pousse un soupir, & tourne la teste de l'autre costé. Le troisiéme jour, la Dame plus embarassée que jamais, luy porte elle-mesme un Boüillon. Dieu sçait avec quel souris dédaigneux il le regarda. Il paroissoit considerablement affoibly; il avoit déja je ne sçay quoy d'égaré dans l'air de son visage, & quelque chose d'éteint dans les yeux. Le quatriéme jour, la Dame fit des réflexions profondes sur le scandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon Cabinet! mort par un desespoir! mort de faim! je suis perduë, cela va faire un éclat horrible dans le monde, on ne croira point la verité, & on fera mille plaisanteries.* Peut-estre aussi fut-elle touchée d'une

mar-

marque de passion si extraordinaire. Pourquoy non ? Je croirois bien que cela fit autant d'effet sur elle que la crainte du scandale. Quoy qu'il en soit, elle l'alla trouver, & aprés une derniere exhortation, qu'il paroissoit mesme n'entendre pas, parce qu'il estoit déja mourant, elle luy dit que puis qu'on ne pouvoit le faire sortir de là par aucune bonne raison, il en sortist à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre Moribond tourna languissamment les yeux vers elle, & demanda s'il avoit bien entendu, ou si ce n'estoit point un songe qui se formast dans un cerveau malade & épuisé. On luy confirma ce qu'on luy avoit dit ; aussi-tost la vie revint en luy, & non seulement la vie, mais une vivacité surprenante, avec laquelle il se fit payer de ce qu'il alloit sortir du Cabinet. Jamais il ne se fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame sçeut assez bon gré à ses charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de raminer les mourans, & je ne doute pas qu'en effet ils n'ayent eu bonne part au miracle ; mais il est constant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain, & quelques bouteilles de Vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement sous un Lit de repos qui estoit dans le Cabinet ; car comme il avoit prévû sa mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dresser les cheveux à la teste. O Siecle ! ô mœurs ! dites-vous, Heureuse cependant, & trois fois heureuse, qui a des Amans qui sçavent fourber ainsi. On a l'hon-

l'honneur d'avoir fait l'inexorable ; & le plaisir de ne l'avoir pas esté. Je gage qu'on a bien senty l'obligation qu'on avoit à nostre Amy la L.., & que pour la reconnoistre on l'a renvoyé d'autres fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne merite point aussi la gentillesse de son invention ! D'autres emportent les Places qu'ils assiegent en les affamant, luy il a emporté celle à qui il en vouloit, en s'affamant luy-mesme. Le Stratagême est le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'est qu'une autre fois les Dames ne laissent crever les hommes qui voudront mourir ; je ne croy pourtant pas que ce peril-là soit bien grand. Vous voyez dans cette Histoire qu'il eust fallu que le Cavalier se fust retiré honteusement si les provisions eussent manqué ; mais les rigueurs de la Belle ne durerent pas aussi long-temps que le pain & les bouteilles de vin.

A MONSIEUR D'E..,

LETTRE VI.

LA jolie chose, Monsieur, que vostre petite Parente, & que je vous suis obligé de m'avoir fait voir ce tresor avant qu'il paroisse dans le grand monde ! C'est la plus aimable figure que j'aye jamais veuë, & il me semble que la simplicité dans laquelle l'ont élevée les Re-

Religieuses qui ont eu jusqu'à present soin d'elle, releve beaucoup ses agrémens. Moy qui n'estimois pas l'éducation des Convents, je commence à en estre charmé, & je ne sçay plus comment on peut aimer une jeune personne déja toute dressée aux manieres du monde. Mademoiselle de V... a sans doute beaucoup d'esprit, mais comme elle n'a point encore entendu parler des Gens raisonnables, elle pense plus qu'elle ne peut exprimer, & je voy avec un plaisir extrême & l'effort qu'elle y fait, & le dépit qu'elle a de n'y pas réüssir. Elle sent la difference de ses Phrases de Convent à celles dont je me sers, & je suis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'est pas que je n'entrevoye dans cette honte quelque chose de fier, & qui semble me dire que je n'ay sur elle que l'avantage de l'experience. Je remarque mesme que quand je me suis servy de quelque façon de parler qui luy est nouvelle, & qui luy a plû, elle ne la prend pas aussi-tost, mais elle attend quelques jours à s'en servir, apparemment pour dissimuler qu'elle ait rien appris de moy. Elle est si fâchée que j'aye presentement plus d'esprit qu'elle, qu'asseurément elle en aura plus que moy avant qu'il soit peu. Je n'ay pas pû m'empescher de faire quelquefois tomber l'entretien sur les choses du cœur, elle n'en parle que dans un certain stile tiré des Livres de devotion qu'elle a lus, & qui transporté du Divin au Profane, fait un effet assez plaisant, mais elle ne laisse pas d'entendre fort bien ce qu'elle

 dit,

dit, & je souhaiterois qu'en ce langage devot elle voulust m'exprimer des sentimens, qui ne le fussent pas. Elle vient toûjours à la Grille accompagnée d'une Reverende Mere qui ne montre point son visage; & qui de dessous un Voile baissé pousse mal à propos des Sentences sur le mépris du monde, & la vanité de nos occupations, & cependant elle se plaint lors que je fais mes visites, ou moins frequentes, ou plus courtes. Ce n'est pas asseurément que je luy tienne des discours aussi édifians que pourroit faire son Confesseur. Nous sommes déja en quelque sorte d'intelligence, la jeune Pensionnaire & moy, sur les sottises de la Reverende Mere, & il y a eu quelques signes d'yeux qui ont passé pardevant le Voile noir sans estre aperçeus. Plaise à l'Amour que nostre intelligence puisse aller loin aux dépens de cette importune Figure qui vient se planter devant nous; j'en aurois en verité, un double plaisir.

AU MESME.

LETTRE VII.

JE commence une éducation de Mademoiselle de V... un peu differente de celle qu'on luy a donnée jusqu'à present. Je luy ay envoyé le Roman de Cirus avec la permission de la Mere qui la gouverne; & il a esté expedié

tout

tout entier en quinze jours. Auffi en a-t-elle les yeux tout battus, & je croy que ceux de la Reverende Mere le sont auffi, car elle a voulu goûter du poison avant la Pensionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapissant, où il entroit de la vieillesse, de la tendresse, & outre tout cela, je ne sçay qu'y de particulier aux Religieuses. *Mon Dieu! Monsieur, ne trouvez-vous pas que cette Mandane estoit bien malheureuse lors qu'elle avoit tant d'angoisses dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le Grand Artamene?* Je trouvay la remarque fort proportionnée au genie d'une Religieuse, toûjours genée & captive; & la petite Pensionnaire, qui l'entendit bien en ce sens-là, répondit brusquement, *Oüy, mais Artamene estoit toûjours en Campagne pour enlever Mandane, & pour nous, personne n'y songe.* Vous voyez que l'exemple de cette Heroïne les a assez mises toutes deux dans le goust des Enlevemens, & qu'un grand Artamene n'y perdroit pas ses pas; mais je ne voudrois pas l'estre de toutes les deux. Cirus a fait sur Mademoiselle de V... l'effet que les Romans font toûjours sur de jeunes personnes qui n'ont rien veu; elle s'imagine le monde fait sur ce modele. Je tâche de la resoudre à ne pas exiger de ses Amans tout le merite d'Artamene, & à leur en relâcher quelque chose, sur tout, ce respect outré qu'il avoit pour sa Maitresse; & en mon particulier je luy avouë, qu'à moins que ce caractere heroïque ne soit un peu mitigé, & amené à ma portée, je n'y puis

puis pas prétendre, & que je serois aussi-tost Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pié de la lettre, tout ce qu'elle a vû dans son Livre. Il n'y a pas grand mal à cela ; le monde l'aura bien-tost desabusée, & j'espere mesme qu'elle viendra aisément à goûter la difference qui est entre le Romanesque & le naturel. Peu de Femmes consentiroient au rétablissement de la discipline amoureuse des Romans.

A MADEMOISELLE DE V.

LETTRE VIII.

VOus voulez bien souffrir, Mademoiselle, que je me vante de vous donner de l'esprit. J'ay cru d'abord que c'estoit quelque chose de fort glorieux pour moy, mais je voy que je vous en donne tant en peu de temps, que je n'ay pas grand sujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avez à en recevoir diminüe extrémement le merite qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'estes pas ingrate, vous me donnez en récompense de ce que je n'oserois nommer dans une Lettre qui doit entrer dans un Convent. Si cependant je croyois qu'il n'y eust que vous qui dussiez la voir, je hazarderois le mot d'amour ; car je vous avoüe que je n'ay pas tant de respect pour vous, que pour la Mere de.... Les jolies

lies personnes en inspirent moins, & vous estes asseurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoiselle, de l'échange que vous voulez que nous fassions ensemble. J'aime mieux vous donner de l'esprit *gratis*; je vous déclare que je n'ay point affaire d'amour. Ce qui me déplaist le plus, c'est que vostre reconnoissance est si exacte que vous voulez me donner un amour qui dure autant que durera l'esprit que je vous donne. A ce compte, je vous aimerois toute ma vie? Je vous rens très-humbles graces, je n'ay jamais esté amoureux de cette façon-là. J'ay promis à chaque Belle que j'ay quittée, que je n'en aimerois jamais d'autre plus fidellement. Voulez-vous que je manque tout d'un coup à tant de promesses qui estoient les seules que j'esperois de pouvoir tenir? Ne me permettrez-vous point de conserver à l'égard de tant d'aimables personnes, cette espece unique de fidelité? Vous me rendrez infidelle à un Monde de Belles tout à la fois. Il faut pourtant m'y résoudre, si je continuë de vous voir; mais du moins récompensez-moy sur le pied de cette multitude & de Maistresses passées, & de Maistresses à venir que je vous sacrifie; car pendant le reste de ma vie que je voit bien qu'il faut vous dévoüer, j'estois homme à avoir encore quelque douzaine ou deux de passions. Vous étouffez dans mon cœur toute cette belle esperance d'amours à naistre. Je n'ay point de regret à la diversité qui se fust trouvée dans ma vie, j'eusse aimé

tan-

tantost une brune, tantost une blonde, tantost une personne gaye, tantost une serieuse; mais il me semble que vous rassemblez le merite de tous ces differens caracteres. Vous me paroissez gaye & serieuse, & ce qui est plus surprenant, j'ay tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en mesme temps. Il vaut autant que je vous aime vous seule, que si je m'estois amusé à aimer en détail toutes ces autres personnes qui sont en vous en racourcy; mais aussi afin que l'Empire d'Amour ne perdist rien, il faudroit que vous m'aimassiez autant qu'elles auroient pû faire toutes ensemble. Vous estes jeune, il seroit extrémement glorieux que vostre coup d'essay fust quelque chose de grand.

A MONSIEUR D'E....

LETTRE IX.

JE suis perdu, mon cher Monsieur, je me suis broüillé au Convent par une imprudence que j'ay faite. J'écrivois à Mademoiselle de V.... & je luy manday que je hazarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour, si la Réverende Mere sa Gouvernante ne la devoit point lire, mais que je respectois cette bonne Religieuse plus qu'elle, parce qu'elle estoit asseurément moins jolie. Je ne m'apperçûs que trop à la premiere visite, qu'elle

avoit

avoit lû ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver, & je sentis bien le chagrin où elle estoit d'avoir esté trop respectée. Je crus que pour remedier à tout, il ne faloit que luy manquer de respect, quoy que cela ne fust pas aisé; je luy dis cent folies qui ne s'adressoient qu'à elle, j'attaquay ce Voile baissé par les plus impertinentes galanteries dont je pûs m'aviser. Je luy dis que nous estions bien-heureux qu'elle n'en pust pas mettre un sur son esprit comme sur son visage, que l'obstination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hausser, ne pouvoit estre qu'une marque de sa charité pour le prochain, qu'elle ne vouloit pas mettre en peril, qu'il faloit l'en remercier en mesme temps qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles sortises ne furent pas dites, & quelles sottises du moins aussi grandes ne furent pas réponduës? Il n'y a que vous qui le sçachiez, o Grilles, confidentes & témoins de mes peines. Cependant je n'avançay rien, & cette bonne Religieuse ne me veut pas moins de mal pour sa beauté méprisée, que Junon en voulut autrefois à Pâris. Il est vray que j'ay un peu plus de tort que luy; car encore ne condamna-t-il que ce qu'il avoit veu, moy j'ay condamné la Junon voilée sans l'avoir veuë; heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoissance de cause que Pâris. J'ay déja esté refusé deux fois à la Grille sur d'assez mauvais prétextes, cela ne m'étoit point arrivé avant la Lettre. Toute mon esperance est, qu'il viendra bien-tost à

la

la bonne Mere quelque menace d'Apoplexie qui l'obligera de me pardonner. A vous dire le vray, je croy qu'une Apoplexie toute entiere seroit encore mieux.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE I.

PUis qu'enfin vous allez paroistre dans le monde, Mademoiselle, je veux me mettre à prophetiser, & lire dans l'avenir vostre destinée. Imaginez-vous un grand cry qui s'élevera dans Paris, & mille voix confuses où l'on pourra seulement distinguer, *qu'elle est jolie! qu'elle est belle!* Jusqu'à present on vous a veuë dans le lieu où vous avez esté, mais personne ne vous à encore regardée, hormis moy qui certainement me suis bien acquitté sur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiselle, vont estre à peu prés pour vous comme les miens; vous n'y remarquerez peut-estre pas de difference; mais si vous me permettez de méler quelque chose de triste dans mes Predictions, les premiers jours de vostre apparition une fois passez, vous ne trouverez plus dans les yeux des autres, ce qui sera encore dans les miens. Vous entendrez incessamment autour de vous une sorte de bruit sourd & de murmure confus auquel vous n'estes pas encore accoûtumée; cela s'appelle des soupirs.

Ils seront faits comme quelques-uns de ceux que vous avez déja entendus de moy. Peut-estre seulement seront-ils poussez un peu plus haut, mais ce ne sont pas là les meilleurs. Sur tout il tombera sur vous de toutes parts une gréle de certaines choses agreables qu'on nomme des fleurettes ou des douceurs, vous en serez si accablée qu'à peine aurez-vous le loisir de respirer; dés que vous vous en serez défenduë d'un costé, elles vous attaqueront de l'autre; mais de peur que vous ne vous accoûtumiez trop à ce langage flateur qui ne sera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidellement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moy, si vous n'estiez pas presentement la seule personne de vostre Sexe pour qui je m'interessasse, je ferois publier dans Paris que toutes les femmes eussent à engager leurs Amans de la meilleure maniere dont elles pourroient s'aviser, & qu'elles veillassent de prés à la garde de leurs Captifs; car à vostre arrivée on ne va entendre parler que de chaisnes rompuës, & de Maistresses abandonnées. Je suis persuadé qu'aprés cet avis, il y auroit une partie des Amans qu'on se hasteroit de favoriser, & un autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire, selon les differentes maximes qu'ont les Dames pour conserver leurs Conquestes; je croy pourtant que la pluspart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiselle, il est tres-certain que vostre

H sortie

sortie du Convent est un évenement tres-considerable dans le monde qui aime & est aimé, & qu'il y doit causer une grande revolution. Une jeune Divinité de seize ans comme vous s'y est bien-tost fait reconnoistre pour ce qu'elle est, & dés qu'elle se fait voir, tout tombe à ses genoux. Pour moy, si je ne suis pas tombé aux vostres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, songez que c'est la grille qui m'en a empesché, car ce n'est point la coûtume d'adorer de loin de si jolies Divinitez, on ne tombe point à leurs genoux sans les embrasser.

A M. LE CHEV. DU B.

LETTRE XI.

QUe direz-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer sur une des plus belles choses que vous ayez jamais faites? Vous estes amoureux de Madame des M... Assurément ce ne sont pas les sens qui vous la font aimer, je croy qu'il n'y en a pas un seul qui ne dépose contre elle, mais elle a beaucoup d'une certaine sorte d'esprit, & c'est là le merite qui vous touche. Rien n'est plus loüable que ce mépris des beautez sensibles & materielles, & ce goust vif pour les beautez spirituelles & invisibles. Il y a mesme beaucoup plus qu'un simple mépris pour les unes,

&

& un goût violent pour les autres; vous allez à ces beautez invisibles & spirituelles au travers des laideurs materielles & sensibles qui se presentent en vostre chemin. Sans doute vostre grandeur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers que vous estes entré en contestation de spiritualité avec quelque Ange. Cependant c'est cela mesme qui ne peut estre approuvé dans un Siecle aussi corrompu que le nostre; ne faites point l'Ange à vingt-cinq ans, mon pauvre Chevalier, & sur tout ne le faites point pour une personne aussi éloignée de l'estre. Puis que vous croyez que cette femme là a tant d'esprit, imitez-la, je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour vostre esprit. En eussiez-vous autant que feu Voiture, vous auriez encore besoin auprés d'elle de la jeunesse, & des agrémens dont elle est accompagnée. Prenez les maximes qu'elles a sur l'amour, & vous n'aurez bien-tost plus d'amour pour elle. Vous pretendez que le commerce de cette Dame vous fera une reputation d'esprit; détrompez-vous; vous estes jeune & bien fait, on ne prendra point le change. Peut-estre parce qu'elle raille assez generalement de tout le monde, vous vous croyez au dessus de tous ceux dont elle a plaisanté avec vous, & vous estes agreablement flaté par l'exception que fait de vous une personne qui sçait si bien démesler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardez-vous bien de prendre le payement de vos soins pour un effet de vostre merite; il y a bien de la diffe-

rence entre meriter & acheter. Ces manieres de distinction qu'on a pour vous, vous les avez achetées, & assez cher. Encore si l'achat une fois fait, c'estoit pour le reste de vôtre vie, passe; mais il le faut renouveller bien souvent. Selon que je vous voy possedé de la vertueuse passion d'avoir de l'esprit, je croy que si on vous condamnoit à vous mettre dans la Philosophie ou dans les Mathematiques, vous le feriez. Du moins est-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M.. Quelle entreprise peut estre au dessus de luy? Adieu mon cher Chevalier, n'estimez point tant l'esprit, s'il se peut, & songez à en avoir à meilleur marché.

AU MESME.

LETTRE XII.

TRemblez à la veuë de cette Lettre, je vais vous prescher plus que jamais. On me mande que vos amours vous broüillent avec tout le monde. Madame Des... en use avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagez dans sa Conjuration. Il leur fit boire du sang humain, afin qu'ils ne pussent jamais rompre la liaison qu'un si grand crime formeroit entre eux. Madame Des... vous fait aussi avaler tout le venin qu'elle a contre les Humains en general; elle vous

vous remplit l'esprit de ses plaisanteries que vous ne manquez pas de repeter, & plus vous vous faites d'ennemis, plus vous estes lié à elle. Voilà de jolis nœuds d'une tendre passion.

Vivre avec vostre Iris dans une paix profonde,
Et ne compter pour rien tout le reste du monde.

C'est là apparemment ce que vous vous proposez. J'avouë que rien ne seroit plus agreable, si ce n'estoit l'Iris; je n'aimerois pas une paix si profonde avec elle. Je vous assure que vous vous preparez une solitude qui ne differera guere de celle de la Thebaïde, sans compter les autoritez que vous aurez à pratiquer. N'allez pas vous imaginer que vous en ayez plus d'esprit parce qu'elle en a, & qu'elle vous aime; je voudrois bien sçavoir si elle en est plus jeune, parce que vous l'estes, vous qui l'aimez tant. J'avouë qu'on se fait l'esprit avec les gens qui en ont, & qu'on ne se rajeunit pas avec ceux qui sont jeunes; mais vous ne vous faites pas l'esprit avec Madame Des... vous prenez le sien tout fait, parce que comme il vient d'une personne qui vous est extremement chere, vous croyez y avoir une sorte de droit, & vous vous parez des jolies choses que vous luy avez oüy dire. C'est ce qui vous trompe, elles ne prouvent non plus vostre esprit que le fard que Madame Des... met tous les jours, marque la jeunesse. Tout cela s'ap-

plique par dehors, & ne vient point du dedans. Si vous voulez nous prouver que vous ayez profité avec elle, apprenez à dire des choses qui ne soient point d'elle, & mesme afin qu'on ne vous soupçonne pas de luy rien dérober, apprenez à loüer avec agrément & avec délicatesse, c'est ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-mesme elle ne vous a jamais rien dit de doux ny de flateur, seulement elle jette sur le reste du genre humain des plaisanteries ameres où vous n'estes pas compris, & vous estes reduit à vous contenter de cela comme des plus tendres discours qui puissent sortir d'une bouche cherie. Apparemment c'est ainsi que Tisiphone & Alecto font l'amour, lors qu'il arrive que ces jolies Demoiselles sont en commerce de galanterie, & que les Serpens dont elles sont coëffées radoucissent leurs sifflemens, & tâchent à faire les yeux doux. J'espere qu'une comparaison si outrée mettra ma Lettre en seureté, & que vous ne la sacrifierez pas à l'objet de vostre flâme. Je ne serois pourtant pas fâché que vous le sifflez ; je suis sûr qu'on vous haïroit de l'avoir seulement receuë.

AU MESME.

LETTRE XIII.

ON me mande que vous avez depuis peu un Rival, & que vous ne luy voulez pas ceder

ceder. Vous moquez-vous? Connoissez vous si peu le bonheur que vostre fortune vous envoye? Faites reflexion que vous alliez être le dernier Amant de Madame Des... car presentement les Amours ne se pressent plus guere autour d'elle. Rien n'est, ce me semble, plus desagreable que de porter les derniers Encens sur un Autel qui tombe en ruïne, & je ne me plairois point du tout à finir l'Histoire amoureuse d'une Dame quelle qu'elle fust. Je vous voyois extrémement menacé d'essuyer cette honte là, & j'en estois au desespoir pour vous; mais voicy un homme qui se presente pour vous l'épargner, & vous ne profitez pas d'une rencontre si heureuse? En verité, je ne vous comprens pas. Peut-estre que de voir la place disputée, c'est ce qui vous excite à la conserver; moy, je trouve au contraire que vous devriez prendre adroitement pour la quitter le moment où elle est disputée; il y auroit quelque honneur à avoir joüy d'une chose dont un autre eust pû encore estre jaloux, & vous rejetteriez sur vostre Rival le deshonneur d'en estre à l'avenir possesseur paisible. Vous avez encore une petite reflexion à faire, c'est que si vous negligez l'occasion qui s'offre, Madame Des... pourra bien ne la pas negliger, & si vous ne sentez pas l'avantage d'avoir un Rival, elle sentira bien celuy d'avoir un nouvel Amant. Vous avez vingt-cinq ans; elle en a, je n'oserois dire combien, & il seroit dit qu'elle vous auroit fait une infidelité. Ce-

la ne feroit pas fupportable. Cependant il y a bien de l'apparence que ce malheur vous arrivera fi vous n'y donnez ordre. Je croy qu'elle vous trouve prefentement l'efprit affez formé, & qu'elle fera bien aife de le former à quelque autre. Vous deviendriez un prodige, & vous feriez trop au deffus du refte des hommes, fi vous eftiez plus longtemps le feul qui profitaffiez de fes excellentes leçons. Il eft jufte que ceux qui en ont befoin, vous fuccedent. Serieufement on luy eft bien obligé de la bonté qu'elle a de repandre affez également l'efprit.

A MONSIEUR...

LETTRE XIV.

IL faut, mon cher Monfieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous faffe part d'un chagrin tres-ferieux que j'ay, dont je crains pourtant que vous ne faffiez que rire. Vous m'avez veu extrémement touché de Mad... J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ay en general pour les perfonnes mélancoliques; fa mélancolie me paroiffoit promettre quelque chofe de paffionné & de piquant; je ne me trompois pas, je fuis venu à ne luy point déplaire, mais j'en fuis bien puny. Quoy que je fois pour elle d'un attachement & d'une affiduité tres-

tres-exemplaire, je n'entens sortir de sa bouche que des plaintes. Il est vray qu'elle les fait avec beaucoup d'esprit, & qu'il y paroist un grand rafinement de tendresse, mais elle en fait toûjours. S'il arrive, ce qui est assez rare, qu'elle soit contente, ne croyez pas qu'elle en parle ; elle n'a point d'expressions pour la joye & pour le plaisir, cette langue-là luy est tout à fait inconnuë, & quand par malheur je la fais appercevoir qu'elle est contente, elle commence aussi tost à se plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je luy donne si peu de sujets de satisfaction, qu'il faut que je prenne soin de les luy faire remarquer. Imaginez-vous que c'est une Ariane qui n'eust eu rien à dire à Thesée tant qu'il eust esté fidelle, mais qui dés qu'elle auroit esté abandonnée dans l'Isle deserte, eust fait merveilles avec les Rochers. J'ay pris la liberté de luy dire quelquefois qu'il faloit qu'on luy fist quelque perfidie signalée, pour faire paroistre son genie, & le mettre dans tout son jour. Cependant ses chagrins mesme augmentent sa beauté ; ils redoublent l'éclat de ses yeux, la vivacité de son teint, & en un mot luy donnent une ame nouvelle. Qu'ils seroient agréables & piquants s'ils étoient un peu plus rares ! Je ne sçaurois vivre avec elle, & je ne la sçaurois quitter. Je suis parfaitement content & de sa beauté, & de son esprit, & de son cœur, il n'y a que sa ratte qui me fait enrager, Luy appartient-il à cette ratte, de venir gaster l'effet de tant de bel-

les parties ? Qui pourroit érater Mad... ce seroit une personne parfaite. On dit que l'operation est possible, & qu'elle n'est pas trop dangereuse. Je m'en informeray mieux, & à cette condition je luy promets un fidelité éternelle.

AU MESME.

LETTRE XV.

JE suis fort trompé, ou j'ay trouvé un bon expedient pour me démesler d'avec Mad... sans luy donner sujet de me faire des Elegies qu'il me seroit impossible de soûtenir. J'ay esté prendre nostre Amy S. R. chez Madame d'H... à qui il s'estoit attaché, je ne sçay par quel hazard, car cette cour là est assez ennemie de toute delicatesse de sentimens, & luy il est homme à reflexions profondes. Il a dans l'esprit de certaines chimeres rafinées qui ont besoin de pasture, & je ne croy pas qu'il puisse estre content d'une personne qui ne luy donne pas tous les jours sujet de resver creux, & de se ronger le cœur. Je l'ay donc tiré d'un lieu où il estoit fort déplacé, & je l'ay conduit chez Mad... où je ne doute point qu'il ne me fasse grand tort. Il traitera l'amour serieusement, methodiquement, & selon toute sa dignité, au lieu que je n'en ay que des idées communes & superficielles qui m'ont esté bien reprochées.

A mesure qu'il avancera, je feray à la faveur de mon Rival une retraite honorable & imperceptible. On n'entendroit point tant de plaintes de femmes abandonnées par leurs Amans, si lors que les Amans se sentent eux-mesmes abandonnez par leur amour, ils avoient soin de se donner des Successeurs qui empeschassent que leur perte ne fust sentie, & ce ne seroit point là du tout une infidelité ; car quand je jure à une Belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interpreter favorablement, que si je ne l'adore pas toûjours, un autre l'adorera pour moy ; enfin que je ne la laisseray point sans un Amant qui luy plaise? C'est là l'essentiel. Qu'importe que cet Amant, ce soit moy ou un autre ? Je me tiens seur que Mad... sera assez raisonnable pour agréer la substitution que je pretens faire. De pareilles substitutions naturellement doivent plaire aux Dames, & mesme je croy que les plus frequentes seroient les meilleures, mais de plus, il me semble que S. R. & Mad... prennent déja feu l'un pour l'autre. Je sers extrémement à mon Rival par l'opposition de mes maximes aux siennes. Je demeureray mélé dans ce commerce tant que nous aurons besoin de cette comparaison luy & moy pour en profiter chacun en nostre maniere, aprés quoy j'iray chercher ailleurs des Graces qui rient, & des Amours qui folâtrent.

AU

AU MESME.

LETTRE XVI.

MEs desseins ne réussissent point, Mad... ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'esprit tourné de sorte à rendre fort malheureuse toute personne qui s'intereſſeroit à luy d'une certaine façon. Voilà un étrange cas. Il suffit de luy ressembler pour ne luy pouvoir plaire, & elle ne s'accommode plus d'elle-mesme, quand elle se trouve dans un autre. Mais est-ce ma faute à moy de ce qu'elle est si peu raisonnable ? Je n'ay point songé à faire une désertion criminelle, je luy ay presenté un autre sujet en ma place. Et quel sujet encore ! Un homme choisi sur tout Paris, pour le Personnage le plus chagrin qui y fust, & qui du moins est aussi capable qu'elle de ne laisser jamais de repos à ce qu'il aime. Elle ne l'accepte pas. Elle l'acceptera si elle veut. Pour moy, je prétens avoir fait mon devoir. Je soutiens que tous les Gens de ce caractere doivent s'apparier les uns avec les autres, & qu'il leur doit estre défendu de venir se mêler dans un Monde qui est content, & où l'amour n'est connu que par ses plaisirs. Ils y troubleroient tout, si on leur permettoit d'y faire des courses. Je voy pourtant bien qu'ils auroient be-

soin

ſoin de trouver des Gens qu'ils pûſſent tourmenter ſans en eſtre tourmentez, & ſur qui ils exerçaſſent leur triſte domination ; mais en verité ce n'eſt pas à dire que nous ſoyons obligez de nous y ſoûmettre. Qu'ils ſe faſſent enrager les uns les autres. Mad... me regarde comme un treſor en mon eſpece. Toute ſa bile amoureuſe ſe répand ſans peril ſur moy qui n'en ay point, auſſi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je luy offre. J'ay pourtant bien envie de luy échaper. Daigne le Ciel favoriſer mon évaſion.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XVII.

J'Accepte fort volontiers, Monſieur, l'employ que vous me donnez d'eſtre l'Hiſtorien de la vie de Mademoiſelle de V.. J'y ſuis aſſeurément plus propre qu'à écrire quelque Vie de Heros pleine de Batailles & autres grands évenemens magnifiques & deſagreables. Icy il n'y en aura guere de plus conſiderables que des promenades, des viſites, tout au plus quelque ſouris, ou quelque regard fin & miſterieux. Mais ne ſont-ce pas là les choſes qui tiennent la plus importante place dans les Archives de Paphos & d'Amathonte? C'eſt dommage que nous ne les ayons bien completes, au lieu de beaucoup d'autres gros Li-

Livres d'Hiſtoires dont je ne me ſoucie guere. Pour commencer donc celle de voſtre aimable Parente, nous la menaſmes hier à l'*Opera* pour la premiere fois. Figurez-vous ce que c'eſt que l'*Opera* au ſortir d'un Couvent, quelle difference de l'harmonie des Religieuſes à celle-là ; enfin quel paſſage de l'un de ces deux Mondes à l'autre. On joüoit Pſiché, je vous aſſeure que Mademoiſelle de V... eſtoit Pſiché meſme, enlevée comme elle dans un ſéjour enchanté, auſſi ſurpriſe, auſſi charmée qu'elle. Pour moy, au lieu de regarder la Pſiché du Théatre, je ne regardois que celle de noſtre Loge, qui certainement repreſentoit mieux, outre qu'elle eſtoit bien plus jolie, & ſi j'avois eſté l'Amour, j'aurois député le Zéphire à celle-cy pour me l'amener, & aurois renvoyé l'autre chez ſes Parens. A l'Arreſt de mort de Pſiché, & à toute cette pompe funebre qui le ſuit, la Demoiſelle pleura aprés s'eſtre long-temps contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combatu dans ſa petite ame ; mais enfin l'honneur qui n'eſt pas accoûtumé à eſtre le plus fort, ceda, & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit là eſt long, elle voulut s'en aller, ou ſe cacher au fond de la Loge, parce qu'elle s'imaginoit que toute l'Aſſemblée avoit les yeux ſur elle, & qu'elle eſtoit deshonorée pour jamais ; nous euſmes bien de la peine à la raſſurer, & tandis qu'on chantoit, le *Deh! Piangete al pianto mio.* que tous les Inſtrumens de l'Orcheſtre tiroient de longs ſoûpirs, &

que

que les Flûtes douces pouſſoient mille ſanglots, c'eſtoient des éclats de rire dans noſtre Loge que nous ne pouvions retenir, & qui nous euſſent à bon droit fait paſſer pour fous. Je luy reprochay qu'elle eſtoit bien ſenſible, & elle me répondit que ce n'eſtoit que de la pitié; mais quand les Scenes de Piché & de l'Amour vinrent, de bonne foy elle ne le fut pas moins, & il n'étoit plus queſtion de pitié. Un air de joye douce & vive eſtoit peint ſur ſon viſage, & vous jugez bien que ſa beauté n'y perdoit pas; & enfin preſſée par le plaiſir qu'elle reſſentoit, il falut qu'elle ſe ſoulageaſt par un ſoûpir, peut-eſtre le premier de ſa vie, & ſans doute d'un trop grand prix pour eſtre donné à une fiction. J'étudiay tous les mouvemens que la Nature produiſit en elle; je luy vis faire pendant toute cette Piece qui eſt aſſez variée, comme un petit cours de ſentimens, & je n'en connois guere dont ſon cœur n'ait fait l'épreuve dans les trois heures que nous fuſmes là. Je vous le garantis pour eſtre d'une aſſez bonne trempe, & je ne deſeſpere pas que dans peu nous n'ayons d'autres nouvelles à vous en donner. Au ſortir de là, nous la menâmes ſouper chez Madame voſtre ſœur. Le Repas fut des plus propres, & la compagnie fort agreable, cependant elle reſva toûjours. Elle ne s'eſtoit point encore remiſe de toutes les petites agitations qu'elle avoit eſſuyées, la Muſique rempliſſoit encore ſes oreilles, Piché & l'Amour n'eſtoient point ſortis de ſon eſprit. Nous la priâmes

âmes bien de ne pas trouver mauvais de se voir servie par des Laquais qui ne ressembloient guere à des Zephirs, & le soir que je la remenay jusque dans sa Chambre, je luy dis que si je ne la laissois pas dans ce moment-là au milieu d'une troupe de Nimphes, du moins je luy pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté, & qu'elle seroit Psiché plus de vingt fois. Ella m'avoüa le lendemain qu'elle l'avoit esté, mais elle ne voulut point m'avoüer qu'elle eust veu un grand jeune Amour bien fait, qui luy eust dit les plus tendres choses du monde. Cependant quel moyen d'estre Psiché sans l'Amour? Je vous laisse à juger si cela est possible.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XVIII.

SI vous m'en croyez, Monsieur, partez dés que vous aurez receu ma Lettre, & venez voir vostre aimable Parente apprendre à joüer du Thuorbe. Je suis assuré qu'elle vous rendra les ving-cinq ans que vous regrettez quelquefois. Ce n'est pas qu'elle joüe déja bien de cet Instrument, elle n'a garde depuis le peu de temps qu'elle s'y exerce, mais c'est qu'on est touché de voir combien elle en jouëra agreablement, & qu'on en est émeu par avan-

ce.

ce. N'attribuez point cela à la prévention que j'ay pour elle, j'entens déja les sons qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déja le cœur. Mais ce qu'elle a de tres-agreable sans y compter les esperances de l'avenir, c'est l'attitude modeste, & en mesme temps touchante qu'elle prend en Joüant. Un des plus beaux bras du monde coule sur l'Instrument d'un mouvement juste & mesuré; une main digne de ce bras, fait voler ses doigts sur l'extremité des cordes; de beaux yeux parlent pendant ce temps-là, & disent plus que l'Instrument mesme, & des inflexions de teste douces & placées à propos, representeroient, pour ainsi dire, tout l'Air qu'elle joue, quand on ne l'entendroit pas. Lors qu'elle jouëra mieux, le Thuorbe accompagnera parfaitement son chant, mais sa personne accompagnera du moins aussi bien le Thuorbe. Peut-être que le plaisir que j'ay à la voir joüer est redoublé, parce qu'il est de bon augure de luy voir embrasser quelque chose, quoy que ce ne soit qu'un Thuorbe; mais enfin je vous garantis qu'elle a la meilleure grace du monde à embrasser ce qu'elle embrasse. Ce seroit dommage qu'un si beau talent ne s'exerçast un jour sur quelques sujets animez, & de bonne-foy, je croy que ce n'est qu'un prélude & un essay. Elle prendra l'habitude de tenir tendrement entre ses bras quelque chose qui répondra tendrement; & comme elle deviendra toûjours plus delicate sur les repponses, il luy faudra celles d'un Amant,
 ou

ou tout au moins d'un Mary amoureux. Venez l'entendre avant que cela arrive, & méme avant qu'elle soit plus habile sur le Thuorbe, car alors vous pourriez attribuer à l'Art, ou à une longue étude, la perfection dont elle seroit, mais presentement on a le plaisir de voir un heureux naturel, avec qui l'Art ne partage presque rien, & qui méme fait effort pour se passer tout-à-fait de son secours, & vous ne sçauriez croire combien cet effort est aimable.

AU MESME.

LETTRE XIX.

NOstre Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne sçay ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que Mr le Comte de P... donnoit le Bal à Madame de la C... Mademoiselle de V... en fut priée & du soupé aussi. Je n'avois garde de manquer au Bal, mais ce n'estoit pas assez, je fis si bien que je fus aussi du soupé. Si vous estes assez penetrant pour deviner la raison qui me faisoit souhaiter avec tant d'empressement d'en estre, je vous l'avouërai. Madame de la C... Reine du Bal & de la Feste estoit fort parée, elle portoit sur elle toutes les piereries de son quartier, & qui l'auroit enlevée auroit pillé tout le Marais; cependant elle ne laissoit pas d'estre

ftre bien. Que ce *cependant* ne vous ſurprenne pas, c'eſt que je n'aime guere l'excés de parure ny de pierreries. Mademoiſelle de V... eſtoit moins brillante d'emprunt, mais plus brillante d'elle meſme. Tous les yeux ſe tournerent ſur elle d'une certaine façon qui eſtoit un manque de reſpect pour la Maitreſſe du Bal. Je croy que de ce moment-là toute la feſte fut gâtée pour elle ; auſſi peu de temps aprés l'arrivée de Mademoiſelle de V... elle ſe plaignit d'un mal de teſte. Ce mal de tête apparemment vouloit dire, qu'elle prioit qu'on la diſpenſaſt d'avoir le teint auſſi frais, & les yeux auſſi vifs que voſtre aimable Parente. Pendant le ſoupé, la Dame luy dit d'un air aſſez ſerieux, qu'elle la trouvoit coiffée extraordinairement ; elle l'étoit en effet, mais la coiffure eſtoit fort jolie & fort bien entenduë, & ſur cela, pas un mot de loüange. L'Aſſemblée commença, & pour la plus grande partie, elle fut compoſée d'aſſez jolies perſonnes. Dans les jugemens qu'on fit ſur la beauté, les femmes donnerent la preference à Madame de la C... & les hommes à Mademoiſelle de V.. & elle eſt aſſurément mieux donnée par les hommes, ils ſont les juges naturels des Dames en cette matiere. La plus grande foule n'eſtoit donc point auprés de Madame de la C... auſſi me ſembla t-il qu'elle danſoit d'un air dédaigneux & negligé, parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnaſt le plaiſir de la voir danſer auſſi bien qu'elle euſt pu faire. Je ne ſçay

si ce fut l'agitation de la danse, ou le dépit de voir Mademoiselle de V... si jolie & si piquante, ou un mauvais effet de sa constitution, mais enfin voilà le dernier des malheurs qui luy arrive, voila son nez qui se met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nez sur tout un visage; dés qu'il est en mauvais état, il ne permet point que le reste soit bien. Madame de la C... qui sentit avec chagrin cette importante partie s'enflamer, eust esté bien aise de s'en vanger sur tous les autres nez en les faisant rougir, & principalement sur le petit nez auquel je m'interessois, mais comme elle n'en trouva point de moyen, elle tourna ailleurs sa colere; elle fit hausser les Lustres, de sorte que tout le monde eut les yeux batus jusqu'à la moitié du visage. Voyez la méchanceté! Son nez rougit; qu'elle s'attaque aux autres nez; mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. Les nôtres. c'est à dire ceux de Mademoiselle de V... tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour-là dans toute sa beauté qui ne fut merveilleusement en état de se defendre contre tous les Stratagémes de ses ennemies. Vous ne croirez peut-estre pas ce que je vais vous dire, mais aussi ne doit-on pas supprimer la verité, parce qu'il est des incredules. Madame de la C... ne put donner à toutes les femmes des yeux batus qu'elle ne s'en donnast aussi, & cela s'accordoit fort bien avec le nez rouge pour la défigurer. Monsieur des R... qui s'estoit jusque-là fort attaché à elle, la quitta dés qu'il la vit avec ces deux

traits

traits de laideur, volontaire & iuvolontaire, & vint en nostre quartier où se trouvoit un bout de nez fort joly, & peut-estre les seuls yeux non batus qui fussent dans tout le Bal. Alors Madame de la C.. desesperée & furieuse, fit ce que les Hollandois se reservent toûjours de faire dans les dernieres extremitez, ils lâchent les Ecluses, ouvrent les Digues, & inondent tous le Païs. Vous seriez bien embarassé à deviner à quoy cela s'applique. C'est qu'il ne devoit point entrer de Masques dans le Bal, que l'on vouloit qui fust sans desordre & sans confusion. Madame de la C... fit dire à la porte qu'on les laissast entrer, l'écluse fut levée, la digue percée, & en moins d'un quart d'heure, on vit une inondation de Masques. Alors les nez rouges & les blancs, les yeux qui estoient batus, & ceux qui ne l'estoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toûjours, & il ne fut plus possible de sçavoir laquelle estoit la plus jolie de Madame de la C... ou de Mademoiselle de V... Le desordre alla jusqu'au point qu'il y eut des Masques qui se querellerent, & il parut cinq ou six épées nuës, spectacle agreable pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoiselle de V... qui pensa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuir aussi tost, & sçait-on si ces Masques querelleux n'estoient point apostez par Madame de la C...? Que ne peut une femme dont le nez est le seul qui rougisse dans tout un Bal? Nous avons raisonné à

fond ſur toute cette avanture, & nous avons reſolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jeune Demoiſelle au Bal, ſans avoir auparavant tiré promeſſe de toutes les femmes qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & ſans nous eſtre aſſeurez par avance d'une amniſtie generale pour toutes les offenſes que ſa beauté pourra faire à la leur.



A MONSIEUR DES...

LETTRE XX.

VOus pretendez donc à la ſucceſſion de Monſieur des R.., c'eſt à dire à épouſer Madame des R... lors qu'elle ſera Veuve? Vôtre pretention eſt hardie., non que le bon homme n'ait ſoixante & quinze ans, mais parce qu'il en vivra quatre-vingt-dix; que ſçay-je? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R.. l'épouſa, elle n'en avoit que quinze, & elle prit la reſolution de donner un an ou deux de ſa vie tout au plus à amaſſer du bien, qui eſtoit la ſeule choſe qui luy manquoit. Ce bien-là proprement, elle ne ſongeoit pas à l'amaſſer pour elle, mais pour F... qu'elle ne haiſſoit pas, & qu'elle devoit épouſer inceſſamment; car on comptoit ſur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine, s'écrieroit fort à propos un

Ora-

Orateur en cet endroit cy! Le vieux mary vit encore, il a usé la passion & la constance de F... qui s'est enfin marié. Un autre luy a succedé, qui aprés quelques années a aussi renoncé à une femme dont le mary s'est si fort opiniâtré à vivre ; vous voilà sur les rangs, sur ma parole le bon homme vous lassera comme les autres, vous ne tâterez ny de son bien ny des chagrins de sa Veuve. Je ne doute point que la petite femme ne tâche à mettre en usage tous les moyens d'homicide qu'a une jeune personne à l'égard d'un Vieillard, mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal, je juge qu'il n'est plus capable d'estre tué de cette façon-là, & qu'il ne fait que rire des caresses meurtrieres qu'il reçoit. Combien croyez-vous qu'il se rejoüisse de se voir plus de santé, que vous n'avez tous de perseverance! Il a déja veu changer deux ou trois fois la Cour de sa femme, & il est encore vivant. Il n'est nullement jaloux des soins que l'on rend à cette belle, il a sur cela une tranquillité qui me desespereroit, si j'avois le mesme dessein que vous, & que je prendrois pour une insulte tres-sensible. Il semble qu'il se tienne seur de vivre, de vous pousser à bout, & de voir vostre Successeur. L'automne approche, & vous allez avoir des esperances plus flateuses que jamais, vous ne soupirez qu'aprés les mauvaises saisons & vostre amour ne medite que catarres, fluxions sur la poitrine, & apoplexies. Cependant je mets en fait qu'il se tirera de l'automne, & que la cheute des feüil-

les ne vous apportera rien. Le Vieillard est malin, il ne mourra point que la beauté de sa femme ne soit passée ; il vous la laissera flêtrie & consumée par une si longue attente, & finira ses jours par ce trait de plaisanterie. Pour moy, si j'estois en vostre place je ne m'engagerois dans cette passion, & ne me remplirois la teste des desseins que vous avez, qu'aprés une bonne consultation de Medecins qui m'asseureroient de la prochaine mort du Mary, ou qui me promettroient de m'en défaire dans un certain temps. Et quoy? il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathusalem? Etoit-elle jolie, que vous sçachiez?

A MONSIEUR DE P...

LETTRE XXI.

LE comte D'... est enfin marié, mais malgré les quatre cens cinquante mille francs qu'il a déja touchez en attendant le reste, je vous garantis qu'il n'est guere content. Il voudroit bien faire oublier aux autres, & se faire oublier à luy-même qu'il a épousé la fille d'un Marchand, c'est à dire qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité, mais la nature & l'habitude sont incomparablement plus fortes en elle, que la nouvelle dignité de Comtesse. Elle n'est point accou-

tumée à tous ces differens Officiers qu'elle a presentement, & elle n'a pas encore bien pû apprendre à distinguer leurs fonctions. Elle fut bien étonnée la premiere fois qu'elle vit aporter les plats sur la table par un homme qui avoit son chapeau à la teste & l'épee au côté; & comme on luy avoit bien dit de prendre des manieres hautes & fieres, elle luy dit devant tout le monde, qu'il servist plus respectueusement & ostast son chapeau, à quoy elle ajoûta quelques plaisanteries sur l'inutilité de l'épée, dont le Maître d'Hostel eut bien de la peine à s'empescher de rire, & dont le mary devint rouge, depuis la teste jusqu'aux pieds. Il est tous les jours exposé à de pareilles choses, & dés qu'elle ouvre la bouche, vous le voyez qui pâlit, & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point que tous les jours en particulier il ne luy fasse repeter son rolle de Comtesse; apparemment c'est à cela que s'employe la plus grande partie du temps qu'ils passent seuls ensemble. Triste condition pour celle qui reçoit les leçons! Aussi n'en profite-t-elle pas beaucoup. Je desespere qu'il la puisse jamais dresser aux grands airs; elle est petite, trapuë, grasse, un visage large, le nez assez plat, vous voyez bien que cette figure-là n'est point propre à estre élevée aux manieres de Comtesse. On eust pû faire quelque chose d'une personne maigre, qui eust eu une taille fine, & un grand nez un peu aquilin. La race des Comtes D'... n'eust pas esté gâtée, comme

elle va l'estre infailliblement. Vous y allez voir entrer un air bourgeois, qui n'en sortira de dix generations. Ils auront des figures courtes, & de ces grosses jambes que vous sçavez que Madame... prend pour des dérogeances de Noblesse. Ce sera bien assez si les six ou sept cens mille francs qui entrent dans la maison D... y durent autant que feront ces tailles roturieres. Peut-être cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou six Demoiselles de suite, prises dans de bonnes maisons bien ruinées; autrement le mal est sans remede.

A E MESME.

LETTRE XXII.

CE matin sont partis de chez moy Monsieur & Madame la Comtesse D'... qui vont en pelerinage à quatre lieuës d'icy pour tâcher d'obtenir un Garçon. Ce pauvre Comte est bien malheureux. Sa vanité a toûjours souffert depuis son mariage, sa femme n'a jamais pû remplir les titres dont elle est ornée, il paroist qu'elle a succombé sous le poids, & qu'aprés quelques vains efforts suivis de recheutes continuelles, elle a enfin renoncé pour le reste de sa vie à faire la Comtesse. Ce Mary esperoit du moins être recompensé par sa fecondité, car la fecondité est, ce me semble, une qualité Bourgeoise, & il est vray qu'elle

qu'elle en a assez, mais ce n'est que pour produire filles sur filles. En voilà déja quatre, qui mettent leur pere au desespoir. J'ay veu le temps qu'il n'estoit pas trop devot, mais il commence à croire aux Saints qui font avoir des Garçons. Un certain Gentilhomme du petit nombre des Huguenots qui nous restent encore, se trouva hier chez moy, & voulut faire au Comte D'... quelque mauvaise plaisanterie sur son pelerinage, comme ces Messieurs en sçavent bien faire, mais il fut repoussé avec un zele dont le Comte a lieu d'esperer trois ou quatre Garçons de suite. Il est fort en colere contre la Comtesse de ce qu'il ne peut ennoblir ses sentimens jusqu'au point de luy faire souhaitter un fils avec autant de passion qu'il en souhaite un. Il la trouve sur cela dans une indifference tout à fait roturiere, & peut-estre soupçonne-t-il que c'est faute d'estre dans des dispositions d'esprit assez élevées, qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme auroit-elle bien l'adresse de n'avoir que des filles, pour ne le pas laisser en liberté de se relâcher sur ses devoirs; car assurément cet article souffriroit une diminution notable s'il avoit tiré d'elle un garçon ou deux; mais de fille en fille elle le menera loin. Quoy-qu'elle n'ait pas beaucoup d'esprit, je croirois volontiers qu'elle en auroit assez pour cela. Les femmes entendent si bien leurs vrais interests! Ce qui tourmente le plus Monsieur le Comte, c'est qu'il y a eu des Maréchaux de France dans sa famille. Laisser éteindre

dre une Maison qui a porté de tels personnages ! Laisser mourir un si grand nom ! C'est pour en mourir soy-mesme ; mais peut-estre aussi que les Successeurs de ces Grands-Hommes ne veulent pas estre petits Fils d'un Marchand. Que sçait-on, si ces Estres à venir ne sont point déja délicats sur l'honneur ? Quoy qu'il en soit, le pauvre Comte est bien à plaindre d'avoir pris une Femme qui ne sçait ny faire la Comtesse, ny faire de Comtes. Nous verrons si le Pelerinage remediera à ce dernier malheur, pour le premier, je ne croy pas qu'il y puisse rien.

A MONSIEUR DE F...

LETTRE XXIII.

JE ne puis jamais avoir plus de besoin d'un bon conseil, mon cher Amy, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Moy me marier ! Ne trouvez-vous point déja que cette affaire-là est trop serieuse pour moy, & que je n'en suis point digne ? Je n'ay point encore eu en ma vie une seule pensée solide, & ne m'en suis pas plus mal trouvé. faudroit il commencer à en avoir ? Mais à qui encore veut-on me marier ? A Madame d'A... la plus sage personne qui soit au monde. Il me semble que je la voy déja réduire ma vie à une forme reguliere : m'aimer par metho-

methode, & se prescrire la Loy d'avoir des Enfans tous les ans. J'ay sçû encore depuis peu un trait de sa vertu, qui me fait fremir. Elle avouë qu'il n'est pas possible qu'une Femme de bien n'ait quelque chose à souffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une Femme bien sure, & d'elle-mesme, & de sa réputation qui ose tenir de pareils discours. Mais songez-vous que ce seroit moy qui viendrois finir ce veuvage douloureux? Qu'en dites-vous? Ne trouvez-vous point de temerité à cette entreprise? Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le party, à parler raisonnablement, est tres-bon en toutes manieres, & que je suis reduit à la necessité d'entrer dans une vraye déliberation, & tres-menacé de faire une sottise, en n'écoutant pas les propositions qu'on me fait. De plus honnestes gens que moy les recevroient à genoux. On m'assure que la Dame voudra bien penser à moy; peut-estre se propose-t-elle comme un plaisir de m'apprendre à vivre sagement. S'il faut que cela luy réüssisse, je suis perdu; je ne sçay pas ce que je deviendray; s'il arrive qu'on me fasse auoir de la raison. J'ay songé s'il n'y auroit point lieu d'esperer que je la dereglerois plûtost qu'elle ne me morigeneroit; beau dessein à prendre en épousant une Femme! Mais je ne puis pas mesme me flater de cela, je sens qu'elle s'attirera de moy un certain respect qui luy donnera une grande superiorité sur moy. Je ne crains point d'estre gouverné, je ne crains que d'estre rendu sage; on me donnera des

char-

charges, des Enfans, des veuës & des desseins, je ne puis seulement soûtenir cette idée là. Que Madame d'A... n'a-t-elle à l'heure qu'il est quelque Procés qui la ruine ou quelque petite verole qui la gaste! Que je serois obligé à un évenement qui me mettroit hors d'estat de penser à cette affaire là, sans qu'il y eust de ma faute! car ny je ne la veux faire, ny je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne sçauriez croire combien je suis changé depuis quatre jours que j'ay cette agitation dans l'esprit. Je n'avois jamais tant pensé, je voy que cet exercice là m'est extrémement contraire.

AU MESME.

LETTRE XXV

MOn mariage est rompu, Dieu mercy, il est vray qu'il y a de ma faute, mais mon honneur est sauvé devant les hommes, & je ne pretens mettre que vous seul dans ma confidence. J'allois chez Madame d'A... entrainé malgré moy par la bonté de l'affaire qu'on me proposoit, tremblant, interdit, & déconcerté par la seule pensée qu'il s'agissoit d'un mariage. Jamais asseurément la pudeur d'aucune Fille n'a tant souffert de cette idée, Je m'apperçois que l'expression n'est guere forte, en voicy une qui vous fera mieux entrer dans

dans la chose; j'estois si changé, qu'à me voir & à m'entendre parler chez Madame d'A... on m'eust pris pour un homme sage & serieux. Peut-estre ce changement passoit-il auprés d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de luy plaire, au lieu qu'il ne marquoit que l'extreme apprehension que j'avois d'elle, & de tout son merite. Enfin la personne qui negocioit l'affaire vint aprés bien des ceremonies me demander quel estoit mon bien, sur, cela il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'est, fourberie qui se pratique rarement en fait de mariage; mais enfin j'y estois reduit La chose estoit concluë si je n'y donnois ordre, le party estoit si bon que je ne pouvois pas le refuser ouvertement, & je me crus fort heureux qu'il se presentast un moyen de me faire refuser sans qu'on s'en aperçust. Je fis donc le Heros; & j'avoüay que mon bien n'estoit pas ce qu'on croyoit. J'avois à la verité quelque peur que cet Heroïsme mesme ne touchast la Dame; cependant je me reposay sur la nature qui ne se porte pas volontiers à ces excés de generosité, & je m'attendis à estre refusé avec beaucoup de reconnoissance & de loüanges Cela ne manqua pas d'arriver, mais ce qu'il y a de plaisant & que j'appris hier, c'est que la Dame calcula si mon bien & le sien mis ensemble pourroient donner une telle Charge au Fils aisné qui naistroit de nous, telle autre au Cadet, tel mariage à une Fille; car comme elle est personne d'un grand ordre, elle a dé-

ja reglé dans sa teste quels seront les établissemens des Enfans de son second Lit à venir, & je ne sçay si elle n'a pas mesme arresté l'ordre de la naissance des Garçons & des Filles, Pour moy je pensay mourir de joye de me voir sorty d'une si bonne affaire, & je me flate de n'estre pas si malheureux qu'il s'en pust presenter encore à moy quelque autre aussi avantageuse en toutes façons. Quand j'ay reveu Madame d'A... ç'a esté avec toute ma gayeté ordinaire, & à l'heure qu'il est que je ne songe plus à l'épouser, je m'en accommode fort. Je deviendrois mesme amoureux d'elle si elle vouloit ; il est vray qu'elle est bien sage, mais il n'y a rien que je ne fisse pour la remercier de m'avoir refusé. Je suis fort trompé mesme si elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus, c'estoit la seule proposition du mariage qui empeschoit ces charmes-là de naistre. Admirez un peu la grande vertu qu'il a.

A MONSIEER DE B.

LETTRE XXV.

CRoirez-vous bien ce que je vais vous apprendre? Madame de... que vous trouviez si mauvais qui prist encore part à la Galanterie, y triomphe malgré ses cinquante ans; il luy est arrivé la plus glorieuse avanture qu'elle eust

eust jamais pû esperer. Elle a reçu des coups de canne de son Amant, pour quelques soupçons d'infidelité, & même il estoit si transporté qu'en descendant de sa Chambre il cassa la lanterne de l'escalier. Elle est devenuë insupportable de la fierté qu'elle a de se voir encore aimée d'une maniere si vive, elle soûtient sans cesse que c'est la faute des femmes qui ne sçavent pas se faire aimer comme il faut, & que si elles avoient l'esprit de se bien servir de leurs avantages, il n'y a point d'homme à qui elles ne fissent tourner la teste. Elle se louë fort de Monsieur... à ceux qu'elle admet dans sa confidence. Elle dit qu'il a des emportements charmans, & qu'il faut connoistre les ressources de passion & de tendresse qui sont en luy. Representez-vous ces discours prononcez avec une voix cassée & tremblante, & sortant d'une bouche où les dents commencent à estre rares. Elle se croit rajeunie par ces coups de canne qu'elle a heureusement attrapez, & elle insulte à toutes celles de son âge qui n'ont pas assez de merite pour se faire battre. Aussi j'en voy qui sont horriblement jalouses, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçûs. Une de ses Contemporaines, & de ses envieuses, m'a dit que quand... l'avoit battuë, il venoit de perdre son argent au jeu, & que la mauvaise humeur où il estoit avoit bien contribué à luy faire lever la canne sur cette charmante Personne, que pour la lanterne c'étoit un Laquais mal-adroit qui l'avoit

caſſée. Voyez un peu ce que c'eſt que l'envie, & avec quel art elle ſe plaiſt à rabaiſſer tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas juſqu'aux hommes qui n'ayent reproché au pauvre... ſa vivacité, comme s'il n'eſtoit pas permis d'en avoir avec qui l'on veut, & que l'on fuſt obligé de rendre compte au Public de l'âge qu'ont les perſonnes que l'on bat. Vous aurez battu une aimable Vieille dans un tranſport amoureux, & tout le monde ſera en droit de venir cenſurer ces coups de bâton, & de trouver à redire qu'il ne ſoient pas tombez ſur un aſſez jeune dos. En verité cela eſt eſtrange, & l'on eſt devenu de bien mauvaiſe humeur en ce ſiecle-cy. Adieu, profitez de cet exemple, uſez ſagement de voſtre canne, & ſouvenez-vous qu'on n'en eſt plus digne paſſé vingt-cinq ans.

A MADEMOISELLE DE V..

LETTRE XXVI.

Lors qu'elle avoit la petite Verolle, & qu'il luy avoit enſeigné un remede qui la devoit empeſcher d'eſtre marquée.

J'Apprens avec une joye incroyable que mon remede fait ſon effet, & je ne puis m'empeſcher, Mademoiſelle, de vous écrire pour m'en feliciter. Je voudrois ſeulement

ment qu'il me fust permis de suivre ma Lettre, & d'aller m'exposer à gagner du mauvais air auprés de vôtre lict. Il est vray que je ne risquerois pas beaucoup, je suis si accoûtumé à respirer auprés de vous un air empoisonné & tres-dangereux, que je croy que la peste ne me feroit pas de peur. Tout au plus je gagnerois la petite Verolle; assurément elle tiendroit bien, & laisseroit des marques tres-profondes, elle me causeroit des délires, & des transports au cerveau assez frequens, je n'en serois pas quitte pour des années entieres de souffrance; mais avec tout cela elle feroit le plus doux plaisir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produits en moy ce que j'ay pris de vous jusqu'à present; & je ne raisonne de la petite Verolle que par comparaison à une autre maladie que j'ay gagnée. Si vous avez peine à la deviner, demandés à vostre Medecin quelle elle peut estre, il vous le dira bien sur les simptômes que je vous mande, & ce Billet pourra servir de Memoire instructif pour une Consultation.

A LA MESME.

LETTRE XXVII.

ENfin, Mademoiselle, tous vos Miroirs vous assurent de ce que je vous avois déja predit, & vous avez le plaisir de voir que

vous n'estes aucunement marquée. Songez que vous me devez le plus beau teint du monde, & que les roses & les lis, dont il est composé, m'apartiennent. J'ay conservé ces fleurs, je les ay cultivées, seroit ce à un autre à les cueillir? Peut-estre mesme vous me devez vos yeux, & tous nos cœurs sçavent assez quels yeux ce sont que les vostres Pour vostre nez, il est certain que vous m'avez l'obligation de ce qu'il n'est pas grossi, & il vaudroit autant que vous me le dussiez entierement. Ne vous offensez point de ce que je vous presente un Memoire si exact de ce que vous me devez, vous n'êtes pas d'une generosité qui me puisse dispenser d'une pareille exactitude, & quoy que toute vostre Personne me soit presentement engagée, je ne sçay si je pourray faire valoir toutes mes pretentions legitimes, & si je ne trouveray pas bien des non-valeurs. N'allez pas dire qu'il n'y a tout au plus que le visage qui me soit obligé, & que tout le reste n'estoit point en peril d'estre endommagé par la petite Verolle. Le visage c'est tout, c'est par le visage qu'on est belle, c'est luy qui est caution pour tout ce qui ne se voit pas, & mesme sa beauté se répand sur tout ce qui se voit; il me semble qu'un beau bras n'est point beau s'il n'appartient à un beau visage. Ainsi qui a des droits sur le visage, en a sur tout, & quand mesme les miens se borneroient là, ou que l'on m'y reduiroit, je tâcherois à prendre patience; mais aussi comme un visage est propre à bien des choses, je vous avoüe que je

ne le dispenserois d'aucune des fonctions dont il est capable. Mes menaces ne vous font-elles point de peur, & n'eussiez-vous point mieux aimé avoir la petite Verolle tout du long? Vous en eussiez rapporté un Visage qui n'eût rien deû à personne. Cependant ne vous effrayez point, je tâcheray à vous traiter de sorte que vous n'ayez point de regret de n'avoir pas esté gastée par la petite Verolle.

Je suis si genereux que j'ay oublié à vous conter un des plus considerables articles que vous me deviez, & je suis réduit à ne le mettre icy que par apostille. Je me voy chargé de la haine de toutes les Belles Femmes qui sçavent que mon remede vous a preservée d'estre marquée. Elles avoient déja fondé de grandes esperances sur vostre petite Verolle, elles pretendoient bien qu'aprés cela il n'y auroit plus rien de divin à vostre Beauté, & que vostre visage aussi bien que le leur ne seroit plus que celuy d'une Belle Mortelle, car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en estre réduite-là. Il faudra que je me cache quand vous reparoistrez, toutes ces femmes me veulent autant de mal que si c'estoit moy qui les effaçasse, & ma condition ne seroit pas plus mauvaise quand je serois une fort jolie fille. Comment l'entendez-vous, Mademoiselle? Ne me payerez-vous pas de l'injustice de tout vôtre sexe?

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XXVIII.

JE croy, Monſieur, que je feray bien d'en uſer avec vous ſur la mort de Monſieur voſtre Beaufrere, comme j'en ay uſé avec Madame voſtre Sœur, Monſieur ſon Mary étoit homme de grand merite, fort eſtimé dans ſa profeſſion, elle vivoit fort bien avec luy; mais enfin elle eſt veuve, & tres-riche, & encore fort jeune. Je n'ay jamais pû déterminer ſi je luy ferois un compliment de condoleance ou de conjoüiſſance. Selon la bienſeance & la couſtume, il ne pouvoit pas y avoir de doute, mais ſelon la verité il pouvoit fort bien y en avoir Dans cette incertitude je luy ay envoyé pour toute choſe un blanc ſigné. Elle m'a bien entendu, & m'a répondu en ces quatre mots fort ſpirituellement, à ce qu'il me ſemble. *Je rempliray voſtre blanc ſigné dans un mois.* Ne voulez-vous pas bien, Monſieur, que je vous en envoye un pareil?

A MONSIEUR DES T...

LETTRE XXVIII.

LE mariage de ma Niece dont vous me demandez des nouvelles, nous jette tous dans un embarras tres ridicule, & pourtant tres-ſerieux. Je vous reveleray en confidence le ſecret de nôtre Famille. La petite creature a pris ſon Mary en averſion, & ne veut point abſolument s'acquitter des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas le lendemain des Nopces d'aller dire au mary tout ce que la coûtume ordonne qu'on diſe de ſottiſes, il nous reçût tres froidement; elle au contraire, je ne l'ay jamais veuë ſi gaye. Je ne comprenois rien à cela, ſinon que je croyois que le chagrin du nouveau Marié vinſt des reproches ſecrets d'une mauvaiſe conſcience, & que la jeune Femme luy inſultaſt, il eſt pourtant certain qu'elle euſt deû en ce cas-là prendre ſa part du chagrin. Mais j'eſtois bien éloigné de la verité, c'eſt qu'elle eſtoit ravie d'avoir fait enrager ſon Mary pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans ſa bizarrerie, que s'étant mariée contre ſon inclination, elle ſe fait un plaiſir extrême de s'en vanger, & le ſuccés de ſes vangeances luy donne une gayeté qui la rend encore plus aimable. Ma Sœur qui eſt fort devote, eſt au deſeſpoir de

voir sa Fille se damner, & se damner d'une façon si particuliere, que cela en est encore mille fois plus chagrinant; car assurément vous trouverez peu de femmes sujettes au peché que fait ma Niéce, Sa Mere luy a fait venir les meilleurs Theologiens de Paris, qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de sa conscience, & luy ont prouvé sçavamment & par de beaux Passages, qu'il faloit coucher avec son Mary; elle leur a toûjours répondu gayement & follement, que ce n'étoit pas là une affaire qui se dût décider par des Passages, & s'est jettée dans des raisonnemens si burlesques, que ces Messieurs avoient quelquefois de la peine à garder le serieux qu'ils estoient obligez d'avoir. A leurs doctes remonstrances succedent les tendres caresses du Mary, & elle resiste également à ces differentes sortes d'attaques. Il est vray qu'il y auroit plus de sujet d'esperer quelque chose des raisonnemens des Docteurs, que des agrémens du Mary; c'est une figure qui la raffermiroit dans sa resolution quand la Theologie l'auroit ébranlée. Il se rend le plus aimable qu'il peut; le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé sur sa personne, comme les Docteurs sur l'esprit de Madame, & rien n'a encore réüssi. Au moins a-t-il cela de bon qu'il ne se décourage point, mais je doute que l'on puisse autant esperer de la constance d'un Mary que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amaut, c'est à-dire, un certain droit à ce qu'il demande, est justement ce qui luy fait tort,

tort, il obtiendroit plus aiſément ce qui ne luy ſeroit nullement dû. A cela prés, ne ſeroit-il pas heureux de ſe trouver engagé dans une entrepriſe d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage?

AU MESME.

LETTRE XXX.

IL faut que je vous avouë le mauvais ſuccez d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma Niéce pour la réduire à ſon devoir. Nous ſçavions qu'elle devoit aller conſulter un certain Aſtrologue Italien, dont une femme de ſes amies luy avoit parlé, je crus qu'il ne ſeroit pas mauvais de prendre les devans auprés de luy, pour luy faire dire ce qui nous conviendroit. J'allay donc trouver le Charlatan, qui d'abord me proteſta fort qu'il ne diroit rien qu'il ne leuſt dans les Aſtres, mais une petite gratification que je luy offris le fit réſoudre à alterer un peu le texte à l'endroit où le grand Livre du Ciel traite de la deſtinée de ma Niéce. Comme elle a de l'eſprit, je m'imaginay qu'il faloit la tromper avec adreſſe, & je dis à l'Aſtrologue de luy prédire qu'aſſurément elle auroit beaucoup d'Enfans. Je prétendois que ſur cette fauſſe Prédiction elle deſeſperaſt de pouvoir toûjours reſiſter à ſon Mary, & ſe ſoûmiſt aux ordres du de-

destin, mais elle a pris la chose tout autrement que je n'avois préveu. Elle a dit, j'auray des enfans, ce ne sera pas assurément de cet homme-cy, j'en auray beaucoup, je seray donc bien-tost veuve, & delà elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore long temps à combatre & à se deffendre, & est devenuë d'une opiniâtreté plus invincible que jamais. Cela mesme luy fournit une réponse pour ceux qui la prennent du costé de la conscience, car elle les assûre qu'elle fera quelque jour penitence de son peché, & quand on luy represente que peut-estre elle y mourra, puisqu'elle peut mourir avant son mary, elle ne fait que soûrire avec un certain air de confiance fondé sur les Astres. Cette penitence qu'elle fera avec un second Mary luy plaist fort, & elle a l'ame assez bonne pour avoir beaucoup d'envie d'estre bien-tost en estat de faire son salut. Soyez sûr que selon son compte sa conversion sera tres-sincere, & qu'il n'y aura rien qu'elle ne fasse pour la rendre irreprochable. Elle m'a confié la prédiction, & je luy ay avoüé pour l'en desabuser, que j'en estois l'autheur, je le luy ay fait dire par l'Astrologue même, elle croit qu'on luy veut faire prendre le change, & s'en tient avec une grande foy au premier rapport des Astres. Le pauvre Mary ne sçait plus où il en est, & je croy qu'il ira bien-tost consulter aussi quelque Devin sur la rebellion de sa Femme. Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là, je ne sçay pas comment ils la prendront; il est certain que

sur

sur la terre on n'en feroit quasi que rire. Les Maris sont ridicules sans qu'il y ait de leur faute, dés qu'il plaist à leurs Femmes qu'ils le soient. En voicy une qui deshonore le sien par excés de chasteté, invention toute nouvelle. Ne croyez-vous pas que ce sont les femmes qui pour se vanger de certaines loix incommodes qui leur ont esté imposées par les hommes, en on fait d'autres par lesquelles elle transportent sur les hommes le ridicule de leurs propres actions?

AU MESME.

LETTRE XXXI.

C'Est une source d'évenemens plaisans que le mariage de ma Niéce. Elle a esté prise de vapeurs cruelles, qui luy font mesme avoir des visions tres-desagreables, comme des Testes de mort, & des Cercüeils, tous les Medecins qu'elle a consultez luy ont ordonné son Mary. Elle a d'abord rejetté l'Ordonnance bien loin, & a dit qu'absolument on luy trouvast quelque autre remede. Nous luy avons fait comprendre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une medecine fust agreable, & que le dégoust mesme qu'elle causoit estoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire, Pour moy, je luy offris les soins & les hommages d'un Amant

Amant aprés ceux de son Mary, comme on á coustume de prendre un petit moroeau de sucre aprés une medecine pour en perdre promptement le goust. Les vapeurs qui redoubloient ont fortifié nos raisonnemens: & enfin aprés deux ans de mariage est venuë la nüit des Nopces. Le Mary ne se sent pas de joye, trop heureux d'avoir esté pris en medecine, & par Ordonnance de la Faculté. Tout ce qui le fâche, c'est qu'il est uu trop bon remede, & que les vapeurs ont cessé trop tost; il craint de n'estre plus necessaire, & je soupçonne que l'autre jour il s'informa serieusement à un habile Medecin s'il n'y avoit point quelque secret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point; je m'en éclairciray. La petite Femme de son costé est honteuse d'estre guerie, elle a presque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne seroit pas fâchée d'avoir à reprocher à son Mary qu'il ne luy auroit servy de rien; c'est peut-estre une chose dont elle est incommodée que de le voir en estat de triompher de ses succés, & de faire l'important. De toutes les visions déplaisantes qu'elle avoit, il ne luy est resté que celle de ce Mary, qui malheureusement est plus fixe que celles qu'elle avoit dans ses vapeurs; & plus difficile à chasser. Cependant elle se croit déja grosse, & faisant reflexion sur son avanture, elle a conçû une plus haute estime que jamais pour son Astrologue. Luy avoir prédit qu'elle auroit beancoup d'enfans, sans luy prédire de veuvage! Cela est

mer-

merveilleux, car dans les dispositions où elle estoit, il n'y avoit nulle apparence, & sans toutes ces Testes de mort, & ces Enterremens qu'elle voyoit, jamais son Mary ne luy eust esté rien. Est-il possible que les Astres en sçachent tant? Elle voit bien que je la trompois en luy soûtenant que j'estois l'auteur de la prédiction, & j'en conviens presentement pour le bien de la chose. Assurément elle va se rendre aux étoiles & à son Mary, il faut bien avoir des enfans pour contenter les Astres qui le veulent. Elle disoit l'autre jour à une de ses Amies en luy vantant son Astrologue, qu'il n'y avoit point d'incredulité qui pust tenir contre les choses particulieres & hors de toute apparence, qu'il luy avoit predites. Que cela se répande, il n'en faut pas davantage pour renverser deux ou trois cens testes de Femmes, & faire la fortune d'un Charlatan, qui n'y aura contribué que par une fausseté qu'on luy a suggerée.

A MONSIEUR DE L...

LETTRE XXXI.

JE vous ay promis de vous apprendre des Nouvelles du Mariage de R... Je ne sçay si j'estois prévenu, & si je me suis figuré qu'il estoit effectivement, comme je croyois qu'il dust estre, mais je l'ay trouvé embarassé, & pres-

presque honteux d'estre marié. Il a raison, il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites sur le chapitre des Femmes & d'une infinité de plaisanteries qu'il avoit debitées contre le mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes, mais de bonne-foy il les a faites de si mauvaise grace, & d'un ton si humilié, que nous avons eu pitié de luy. Le voilà convaincu d'estre fragile, & plus fragile qu'un autre; il ruine sa fortune pour une petite figure, jolie à la verité, mais qui n'en aura peut-estre pas grande reconnoissance. Pourquoy aussi déclamer contre les Femmes avant soixante ans? encore seroit-il de bonne heure. Pourquoy faire profession de ne les estimer pas quand on sent qu'on les peut aimer! Ce n'est pas par l'estime qu'on y est pris ordinairement, il ne leur importe pas beaucoup si les reflexions qu'on fait leur sont contraires, pourveu que la temperament de ces Raisonneurs là leur soit favorable. Si j'estois en la place de R... & que je me fusse autant engagé d'honneur que luy à ne me point marier, je haïrois bien une jolie personne de l'avoir épousée. La condition du pauvre R... est d'autant plus fâcheuse qu'afin qu'il puisse se sauver à l'égard du public, il faut que la Dame soit une Heroïne en toutes façons. Elle a de la beauté, mais il luy faut encore bien de l'esprit; il n'en sera pas quitte comme les autres pour estre deshonoré si elle a des galanteries, il le sera mesme si elle n'a pas de l'esprit comme un Ange, & son honneur y est

est également interessé, Je serois bien fasché d'estre obligé à garantir tant de perfections dans une Femme. Aussi le mesme chagrin où seroit un autre qui apprendroit de la sienne quelque histoire peu agreable, il l'a quand il n'entend pas loüer Madame de R... autant qu'il voudroit. Connoissez-vous un homme plus marié que celuy là? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quelqu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le Mary, double, triple, centuple du ridicule commun! Quelle gréle de plaisanteries! Je fremis de la situation où il est. Mon cher Amy, ne perdons jamais le respect pour les Femmes en general, ny pour le Mariage, ny pour toutes les choses ausquelles elles peuvent s'interesser. Nous sommes trop exposez à leur vangeance.

A MONSIEUR DE B...

LETTRE XXXIII.

VOyons si vous ne prendrez point pour une Fable ce que je vais conter. Un Homme dont la Femme avoit quelques galanteries, devint cruellement gouteux, & un beau jour il luy parla à peu prés en ces termes. *Vous sçavez, Madame, que je suis assés aisé à vivre, jusqu'icy je ne vous l'ay pas fait remarquer, mais c'est en quoy je l'ay esté davantage.*

Vous

Vous jugez bien que j'ay dû voir ce qui se passoit entre vous, & tels & tels, qu'il luy nomma. *Ah! Monsieur*, s'écria la Dame en rougissant & d'un air fort embarassé, *on vous a fait de mauvais raports*, *Laissez-moy dire*, reprit-il, avec le flegme que vous voyez à Auguste dans cette belle Scene qu'il a avec Cinna au commencement du cinquiéme Acte, & en effet celle-cy y ressemble assez. *Je sçay donc toute vostre histoire, j'y joüe un personnage assez considerable pour la sçavoir, ce n'est pas là de quoy il est question. Jusqu'à present vous avez suivy le grand chemin des jeunes Femmes, je ne le trouve pas étrange, je m'y estois bien attendu. Mais vous faisiez grace à vos Amans lorsque vous aviez un Mary qui ne leur eust peut-estre cedé sur rien; je ne doute pas que vous ne leur ayez fait valoir cette préference que vous leur donniez, & que vous n'ayez eu l'Art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirâst toûjours de la consideration. Maintenant cela ne se peut plus, me voicy accablé de gouttes, vos Amans croiront vous estre devenus necessaires, vous n'avez plus de Mary dont vous leur puissiez faire un sacrifice, ils vous manqueront de respect, ils vous traiteront comme la femme d'un gouteux; je ne sçaurois vous en dire davantage. Songez-y, vous romprez ces sortes de commerces, si vous m'en croyez, ils ne vous conviennent plus. Le conseil que je vous donne ne peut jamais estre plus desinteressé; je suis gouteux, je ne prens plus de part aux affaires de ce monde.* Elle voulut répondre & nier encore, mais il n'en fit que

rire,

rire, & l'envoya penſer bien ſerieuſement à ce qu'il luy avoit dit. Sçavez-vous ce qui en eſt arrivé? On a honneſtement donné congé à tous ces beaux Meſſieurs qui avoient pris d'autres eſperances, & effectivement je croy que c'eſt icy pour la premiere fois que la goute d'un Mary a vuidé la Maiſon d'Amans; ſelon les apparences il en alloit pleuvoir dans celle là. Voilà de ces évenemens qu'il eſt impoſſible de deviner. Les intereſſez ne ſe fuſſent pas aviſez de faire des vœux pour la ſanté de ce Mary; elle leur eſtoit pourtant neceſſaire. Si vous me demandez comment j'ay ſçû cette avanture, il eſt certain que dans un Roman j'en ſerois quitte pour mettre quelqu'un derriere la tapiſſerie, mais quand je vous verray, je vous diray quelque choſe de meilleur que je ne veux pas vous écrire. Je ne ſçay quel effet cela fera ſur vous, pour moy, j'admire le bon ſens extraordinaire du Mary. Tant que ſa Femme n'a eu à ſon égard que les fonctions de Femme, il a ſouffert qu'elle ſe ſoit partagée, elle n'en valoit pas moins; mais il devient infirme, il a beſoin que ſa Femme devienne ſa Garde, une Garde ne fait pas bien ſon devoir ſi elle eſt partagée, il trouve moyen de joüir ſeul de ſa Femme lors qu'il la réduit à prendre cette qualité. Il s'en reſſaiſit, non par le caprice ordinaire de la jalouſie, mais par de tres-ſolides raiſons qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les Maris attendiſſent pour enlever leurs femmes au Monde galant. On ſeroit aſſez équitable pour les leur

ceder quand ils auroient ces raisons à dire, mais en verité on ne peut pas se rendre à celles qui les font agir ordinairement; aussi paroist-il assez par l'experience qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il est, la Dame dont je vous parle passe les journées au chevet du lit de son Mary, & j'ay conçû une telle estime pour luy, que je croy qu'il se fait conter par la Belle les particularitez de ses amours, & qu'il s'en réjoüit avec elle.

A MONSIEUR DE S...

LETTRE XXXIII.

JE m'estonne que vous soyez surpris de ma rupture avec Madame d'H... vous ne songez donc point à l'horrible infidelité qu'elle m'a faite, vous ne songez point qu'elle s'est mise dans le jeu. Cette maudite Bassette est venuë pour achever de dépeupler l'Empire de l'Amour qui estoit déja en assez mauvais estat, c'est le plus graud fleau que la colere celeste luy pust envoyer. Combien de gens qui avoient resisté à la maladie de l'Hombre, sont emportez par la Bassette? Madame d'H... est malheureusement de ce nombre. Dés que ce jeu parut, mon amour s'alarma, car les Amans, comme vous sçavez, sont bien delicats. J'eus des pressentimens funestes, je priay la Dame de me faire des sermens qui me ra-

rassurassent sur la Bassette, je luy fis prononcer contre elle des maledictions qui vous feroient dresser les cheveux à la teste, si j'osois vous les repeter, & huit jours aprés la voilà qui prend pour la Bassette une passion demesurée; on ne la trouve plus que dans un Cercle infernal, où une douzaine de Démons, & autant de Furies avec un visage enflâmé, & des yeux ardens, sont attentifs à une espece d'operation magique qui s'y passe devant eux; n'y eust-il que la laideur dont elle va estre, il auroit bien falu l'abandonner. Vous ne reconnoistriez pas son teint qu'elle avoit si beau. Quinze jours de Bassette l'ont plus broüillé, & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze enfans, ou quinze années; & ce jeu-là peut estre appellé l'Art de vieillir en peu de temps. J'ay esté la voir à des heures où je n'avois point à craindre de trouver la Bassette chez elle, elle estoit seule effectivement, mais elle avoit des jeux de Bassette devant elle; & méditoit profondement sur la suite des Cartes. Elle me regardoit d'une veuë égarée, & il ne sortoit de sa bouche que des *Alpiou*, & des *sept & le và*; quels mots en amour! Jugez s'il y auroit une constance qui pust estre à l'épreuve de tout cela; j'aurois mieux aimé que l'on m'eust donné un Rival que j'aurois fait enrager en cent manieres, mais comment me vanger de la Bassette? Il luy faut ceder ce que j'aime sans esperer de m'en pouvoir ressentir. Voilà ce qu'il y a de plus cruel au monde. Tout ce que je

puis faire, est de prendre pour mon Rival un certain homme d'assez mauvaise mine jusqu'à present inconnu, qui vient tailler chez Madame d'Her... & qui en reçoit tous les matins des Billets, par lesquels elle s'assure de luy pour l'apresdisnée. Il est bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour son Rival. Mais enfin c'est toûjours quelqu'un à qui on peut faire un tour, quand on sera de mauvaise humeur, & cela vaut mieux que rien.

AU MESME.

LETTRE XXXIV.

JE suis vangé de Madame d'H... Elle a fait de grosses pertes qui l'ont épuisée, & même elle s'est si bien échaufé la poitrine au Jeu, que son Medecin vient de la condamner au lait d'Asnesse. Malade & sans argent elle songe à me rappeller, sa maison est redevenuë fort tranquille, & si je veux, les deux personnes qui y seront les plus assiduës, seront l'Asnesse le matin, & moy le soir. Mais je délibere quelquefois si je dois renoüer; c'est une teste qui a tourné dés que la Bassette s'est presentée à elle, elle m'a planté là avec une legereté & une promptitude merveilleuse, & si je luy retrouve plus de calme dans l'esprit, elle le doit au lait d'Asnesse. En verité je suis fort blessé de cette idée-là; Elle fust donc de-

venuë tout-à fait folle s'il n'y eust point eu d'Anesses au monde. Pour sa beauté, il est certain que sans leur secours, c'en estoit fait. J'aurois assez d'inclination à attendre qu'elle se fust entierement rétablie, & que le lait de cette pauvre beste se fust changé aux lis & aux roses dont se compose le visage d'une Déesse, mais s'il faut qu'elle se chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'Asnesse ne luy profitera point; ainsi je croy aprés tout que ce sera bien fait de travailler à la remettre de concert avec ce charitable Animal, qui n'y a pas tant d'interest que moy. Si nos soins réüssissent, elle redeviendra fort aimable, sur tout quand les idées douces de l'amour auront repris leur place dans son esprit, & en auront chassé l'agitation ridicule que la Bassette y produisoit.

A MADEMOISELLE D'HER..

LETTRE XXXV.

J'Apprens que vous estes bien embarassée, ma chere Cousine, & que vous n'avez guere de sujet de l'estre. Où est, je vous prie, la difficulté? Mr le Marquis de la F... veut vous épouser secretement, & vostre vertu ne s'accommode pas de ce party-là. Vous voudriez qu'il y eust trois Bans prononcez haut & clair, ensuite des Fiançailles dans les formes; & puis

des Nôces où tous les Parens vinssent dire des sottises ; ma foy je croy que vous vous moquez. Il y a bien d'honnestes Personnes qui se marient sur une simple Promesse , quelquefois sur des Lettres assez sujetes à interpretation , quelquefois sur rien ; à la maniere de l'Age d'or, où l'on ne sçavoit ny lire ny écrire , & où il falloit bien que l'on se passast de Contract. Pour vous , vous aurez Contract & Prestre , que vous faut-il davantage ? Si l'affaire me regardoit, je trouverois que ç'en seroit trop. Voulez-vous que la ceremonie pour estre dans toute son étenduë , mette en peril dix mille livres de rente, qu'il en couteroit à Monsieur de la F... à qui sa vieille folle de Tante qui vous hait à la mort, pourra joüer un tour , si elle sçait qu'il vous ait épousée ? C'est un raffinement de vertu bien surprenant que d'avoir peur d'un Mariage secret ; & au contraire , avec cette vertu que vous avez , vous ne devriez jamais vous résoudre à estre timpanisée trois fois de suite à haute voix dans une Eglise, où l'on apprendroit à tout le monde, qu'en tel temps vous rendriez Monsieur tel Maistre de vostre personne. Comment pourriez-vous vous montrer aprés cela ; Comment soûtenir les regards des honnestes Gens , qui sçauroient à point nommé les actions libertines que vous auriez dessein de faire , ou que vous auriez faites ? Ayez plus de pudeur , ma chere Cousine , vous ne sçavez peut-estre pas de quoy il est question , & delà vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire mistere,

mais

mais si vous le sçaviez une fois, je ne croy pas que vous voulussiez que personne vous en crust capable; sur tout je ne croy pas que vous en pûssiez faire la confidence à un personnage aussi venerable qu'un Prestre, vous ne la feriez sans doute qu'à Monsieur le Marquis, parce qu'il seroit l'homme du monde le mieux disposé à vous pardonner vos foiblesses. Trouvez donc bon que l'on vous redresse un peu sur cela, & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vû & au sçeu de tout le monde. Vous serez Madame de la F... & on vous apellera Mademoiselle d'Her... Vous serez encore de l'aimable troupe des Filles, qui paroistront vos pareilles, & le seront peut estre. Vous pourez n'entendre point certaines choses que des indiscrets disent quelquefois, & il vous sera permis d'en rougir, au lieu que si vostre Mariage estoit déclaré, il faudroit que vous prissiez un air un peu moins innocent, & plus capable? enfin vous conserverez toutes les minauderies de Fille; cela sera delicieux pour vous, car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons, & comment ne les aimeroit-elle pas? On dit qu'assez souvent elle leur doit tout ce qu'elle est. Vous pourrez les mettre en usage à l'égard de Monsieur de la F... même, vous serez une demy-Fille pour luy; & tant que vous ne porterez pas son nom, il vous restera quelque sorte de droit d'estre un peu plus composée, & plus réservée à son égard. Voilà des ragousts de vertu que je vous

proposé, qui assurément doivent vous tenter; mais, ma chere Parente, ce qui décide l'affaire bien plus solidement, c'est la succession de la vieille Tante qu'il faut conserver; vous aurez dix mille livres de rente de plus, pour ne point porter pendant quelque temps le nom de Marquise de la F.., quoy que vous en fassiez les fonctions. Je croy, Dieu me pardonne, que d'autres accepteroient ce party, mesme à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquise de la F... sans en porter jamais le nom.

A LA MESME.

LETTRE XXXVI.

SAns mentir, ma chere Parente, je vous tiens trop heureuse dans vostre petit Mariage clandestin. De l'humeur dont vous estes, vous n'auriez jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où avec toute vostre vertu vous ne laissez pas de vous trouver embarquée. Vous sçavez de quel prix & de quel agrément est la difficulté de se voir, & la necessité d'y apporter beaucoup de précautions. Vous avez le plaisir de recevoir quelquefois dans vostre chambre un homme que vous avez attendu toute la journée, que vous avez quelquefois craint qui ne pust se débarasser des obstacles

qu'il rencontreroit, à qui vous avez laissé une porte entre-ouverte de vostre propre main, & ce qui me paroist charmant, un homme qui entre sans bruit, qui marche doucement, & ne fait point le Maistre de la maison. C'est estre née coiffée que de ne se point départir de cette severe sagesse dont vous faites profession, & d'éprouver ces sortes de delices, c'est à dire, de rassembler tous les agrémens de la vertu & du libertinage. Craignez seulement que la vieille Tante ne meure; il vous en reviendroit dix mille livres de rente, mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdriez Mr le Marquis & vous en cessant d'estre contraints. Le Mariage clandestin est le moins Mariage, & par consequent le meilleur; vous ne serez que trop tost en plein Mariage, où vous aurez le loisir de regréter vostre premier estat: alors vous connoistrez la langueur, l'ennuy, les baaillemens reciproques, & tous les autres fruits de l'entiere liberté, & vous voudriez de tout vostre cœur avoir ressuscité la vieille Tante. Pourroit elle jamais croire qu'elle fust si utile à une personne qu'elle aime aussi peu que vous? Elle se pendroit si elle le sçavoit. Je fais reflexion sur cela qu'il ne faut point vieillir; quand on est vieux, on est toûjours attrapé par les jeunes gens de quelque maniere que ce soit. Cette pauvre bonne Femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant sa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne meriteriez pas les plai-

 sirs,

sirs, & aprés sa mort pour continuer toûjours d'estre vostre dupe, elle vous laissera dix mille livres de rente. La voilà bien.

A M. LE MARQUIS de F..

LETTRE XXXVII.

VOstre avanture, Monsieur, ou plûtost celle de Madame la Marquise de la F... est toute des plus plaisantes à mon sens. On a pris tous les soins & toutes les précautions du monde pour cacher une grossesse, jamais Fille n'a plus souffert que ma pauvre Cousine; enfin la Nourrice est arrestée, le voyage se fait à la Campagne sous des pretextes qui avoient épuisé tout vostre esprit, & voilà deux Garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos mesures. Ils sont tous deux resolus à séjourner en ce monde-cy; une seule Nourrice ne leur peut suffire, & la necessité d'en trouver une seconde évente le secret dans tout le Village; voilà le plus burlesque malheur qui vous pust arriver. Ne deviez-vous pas songer aussi qu'un Mariage clandestin n'est pas comme un Mariage ordinaire, & que les Enfans s'y font deux à deux? Si le Roy vouloit beaucoup peupler son Royaume, il n'en permettroit pas d'autres, je croy mesme qu'on ne verroit quasi plus naistre de Filles; vous n'en aurez apparemment qu'a-

qu'aprés la mort de Madame vostre Tante, & alors aussi vous n'aurez qu'un Enfant à la fois, mais jusque-là il faut que la vertu du Mariage clandestin opere. Vostre secret estant en peril par la fecondité inesperée de Madame de la F... vous avez parfaitement bien fait de prendre les devants auprés de Madame vostre Tante, & de luy faire dire qu'il estoit arrivé une petite avanture à Mademoiselle d'Her... avec le Chevalier... Elle croit ce conte d'autant plus aisément qu'elle hait beaucoup la Demoiselle, & estant une fois prevenuë, elle ne luy fera de sa vie l'honneur de croire qu'elle puisse estre mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquise qui est à plaindre, il faut que sa pudeur se fasse bien à la fatigue, Mariage clandestin, deux Enfans à la fois, bruit d'une galanterie avec le Chevalier... bruit qui sera reçû peut-estre chez de certaines gens; voilà bien des affaires à soûtenir. Il y a quelque Demon malicieux qui en veut aux personnes qui se piquent de sagesse, c'est luy qui luy joüe de ces sortes de tours-là; il est vray aussi qu'il est fort redouté, & qu'on ne s'expose guere à sa colere. Que sert à ma Cousine toute sa pruderie? Ne la voilà t il pas deshonorée pour le Chevalier... qui n'y a pas grand'part, & qui pourtant vain comme il est, aidera de tout son pouvoir à l'Histoire quand il viendra à la sçavoir; Si j'estois en vôtre place, je craindrois que par l'experience, la Marquise de la F... ne vinst à se dégoûter de la vertu. Il est vray pourtant que comme c'est prin-

principalement à elle qu'elle doit vostre cœur, elle aura plus de peine à cesser de l'aimer.

A MADEMOISELLE D'HER..

LETTRE XXXVIII.

VOstre Mary se plaint de vous, & trés-serieusement, & il a raison. Il dit que vous ne joüez plus bien le personnage de Fille, & qu'il est aisé de s'apercevoir que vous avez eu deux enfans, qu'à d'autres qui en ont bien eu autant, il n'y paroist point du tout, & qu'il veut vous mettre à leur école pour vous apprendre à vivre. Je voy bien que depuis le bruit qui a couru de vostre avanture, vous estes bien-aise qu'on vous croye mariée; mais serieusement que vous importe? Vous n'avez plus d'honneur, c'est celuy de vostre Mary, & de là vient qu'il y a assez de Femmes qui ne se mettent en peine de rien, parce que ce qu'elles font est plus sur le compte de leurs Maris, que sur le leur. Mais on ne sçait si vous en avez un? On le sçaura quelque jour; & en attendant, si j'estois en vostre place, je prendrois plaisir à joüir des avantages d'une réputation douteuse, à entrer également parmy les Femmes de bien qui vous croiront mariée, & parmy les Coquettes qui ne le croiront pas. Vous serez de ces deux mondes differens si vous voulez, jusqu'à la décla-

déclaration de vostre Mariage; car quand vous en serez une fois venuë là, & que vous aurez repris tous les dehors de la vertu, les Coquettes ne voudront plus de vous, & assurément vous y perdrez; leur monde est le plus joly. Si vous estiez charitable, vous songeriez qu'à l'heure qu'il est, il y a quelque personnes tendres & fragiles qui se flatent que vous n'estes point mariée, & qui sur vostre exemple se consolent d'une fecondité qui n'a peut-estre pas esté si grande que la vostre; ne leur enviez point cette consolation, en donnant trop à entendre que vous estes la Marquise de la F.. on le croit déja assez, & on est assez disposé à vous rendre justice. Le Chevalier... luy-mesme, à qui Mr le Marquis s'estoit avisé de donner les deux enfans, quoy qu'il ait esté d'abord assez flaté de ce bruit, & qu'il l'ait receu avec toute la modestie capable de le confirmer, n'a pourtant osé s'y joüer long-temps, il a fait reflexion que la chose ne seroit pas toûjours douteuse, que vous ne vous gouverniez pas de sorte que sa vanité pust tirer quelque profit de ce bruit à la faveur de l'ambiguité de vostre conduite, & qu'il viendroit quelque éclaircissement fâcheux pour ceux qui ne se seroient pas assez défendus d'adopter les enfans d'autruy; il a donc pris le party de nier de la bonne sorte, & du vray ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui soit cru. Reposez vous sur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettez point en peine d'y aider. Vous estes bienheu-

heureuse que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille Tante une fois frapée, & frapée agréablement de vos pretendus amours avec le Chevalier... ne se soit pas avisée de craindre que vous fussiez sa Niéce; mais n'en faites pas trop, soyez encore quelque temps sans vous piquer trop de vertu, aprés quoy vous vous en donnerez tant qu'il vous plaira. Ce sera une belle chose à voir quand vous aurez lâché la bride à toute vostre sagesse.

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE XXXIX.

DEpuis trois jours, Mademoiselle, je ne fais que penser à la question sur quoy vous m'avez fait l'honneur de me consulter, & je ne trouve que des habillemens, ou qui vous orneront, ou que vous ornerez, mais beaucoup plus de cette derniere espéce. Je vous avoüeray cependant qu'il y en a qui vous siéront mieux les uns que les autres. Je ne suis point d'avis qu'on vous peigne en Amazone, vous avez l'air trop doux; je ne suis point d'avis non plus qu'on vous peigne en Bergere, vous avez l'air trop fier; j'ay imaginé un habillement qui n'a aucun des inconveniens qu'on pourroit trouver aux autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoise. Si vous ne sçavez pas quelle sorte d'habillement c'est, in-

informez-vous-en, on vous le dira. Il est vray que cet habillement là est difficile à soûtenir, & qu'il y auroit bien peu de Femmes qui y parussent avec avantage; mais ne vous mettez pas en peine, je vous répons qu'il vous siéra bien. Il est fort galant, & en mesme temps fort simple, deux choses qu'on a de la peine à faire rencontrer dans un mesme habit; ces Iroquoises entendent bien comment il faut se mettre. Il m'est venu une petite imagination qui pourra servir à orner le Tableau, c'est que comme les Iroquoises aussi bien que Messieurs leurs Maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne sera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs dont vous mangerez quelqu'un par maniere d'amusement, cela s'accordera avec la figure d'Iroquoise que vous aurez, & avec vostre caractere. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'ay pû imaginer de plus galant & de plus convenable; je vous avoüeray que je suis fort content de l'invention qui est particuliere, & je croy que vous le serez aussi quand vous y aurez bien pensé.

A LA MESME.

LETTRE XL.

JE ne disconviendray point, Mademoiselle, qu'aprés la figure d'Iroquoise que j'avois ima-

imaginée pour vous, la plus convenable ne soit celle de Flore que vostre Peintre vous donne. Vous estes bien digne de l'Empire des Fleurs, & nous autres nous serions bienheureux si vous vouliez vous en contenter, & ne regner que sur les Roses & les Violetes. Ne fera-t-on point paroistre dans le Tableau le Zephire vostre Amant? Vous devez-vous en accommoder assez, il n'est propre qu'à des fonctions legeres & qui ne vous alarmeront pas; le plus grand desordre qu'il vous causera, sera de mesler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger vostre Robe, & de se glisser adroitement entre elle & vous; mais comme cela se fera sans scandale, & qu'il n'y paroistra presque pas, je ne croy pas que vous le trouviez mauvais. Enfin puisque vous dites souvent que vous n'aimez pas les Amans si solides, le Zephire sera justement vostre fait, cependant quand vous aurez tasté quelque temps d'un Dieu si frivole, j'espere que vous en reviendrez aux simples Mortels, quoy qu'ils soient un peu plus grossiers. J'ay bien envie de sçavoir comment vostre Peintre reüssira à vostre Portrait, son entreprise est hardie; il y a tant de graces sur vostre visage qu'il faudroit faire un Portrait de chacune en particulier, en faire un pour la douceur, un autre pour la fierté, un pour la simplicité qui est dans vostre air, un autre pour la finesse qui y brille, mais de pretendre les peindre toutes ensemble, douceur, fierté, simplicité, finesse, & tout le reste, je ne

ne croy pas que cela se puisse ; je ne sçay seulement par quel hazard la nature a pû faire un mélange si heureux, ny comment dans vostre Personne elle a si bien proportionné la dose de chaque agrément. Elle seroit bien empeschée à en faire autant une seconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine ; quand il songera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avez, un autre luy échapera, son pinceau en laissera passer asseurément quelques-uns sans les representer, au lieu que mon cœur n'en laisse passer aucun qui ne soit vivement senty. Il n'y a que luy au monde qui tienne un compte exact de tous vous charmes, mais cet employ là est un peu dangereux.

A LA MESME.

LETTRE XLI.

NE l'avois-je pas bien dit qu'il y auroit une partie des beautez de vostre visage qui ne se laisseroient point peindre ? Je les connois, elles ne sont pas si aisées à gouverner, & il s'en faut bien que l'on ne fasse d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit que vostre Peintre vous fait extrémement valoir l'effet qu'a produit vostre Portrait qui a esté veu chez luy, & qu'il prétend qu'il est le plus beau du monde, parce qu'en le voyant, Mr l'Envoyé de...

est devenu amoureux de vous. Ce n'est pas une grande merveille, un Allemand auroit grand tort s'il ne se rendoit à la dixiéme partie de vos charmes, & s'il faloit que vous les employassiez tous contre luy. Le voila fort assidu auprés de vous, & fort épris, vous n'auriez qu'à faire porter vostre Portrait dans toutes les Cours de l'Europe, & vous verriez venir de toutes parts des Envoyez qui ne seroient que pour vous; au lieu que celuy-cy estoit venu d'abord pour des Negotiations qu'à la verité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entens parler de quelque dessein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée, je vous declare qu'en ce cas-là je feray voir vostre Portrait aux Ambassadeurs de Maroc, afin qu'ils vous demandent pour le Roy leur Maistre, & que cela fasse une diversion. Vostre beauté est si fort de tous les Païs, que je ne doute point qu'elle ne fist le mesme effet sur les Africains que sur les Allemands. Ne prendriez-vous point plaisir à aller faire enrager tout le Serrail du Roy de Maroc, & à luy rendre trois ou quatre cens Femmes inutiles? Vous aimez à faire des malices, celle-là seroit assez jolie; il vaudroit toûjours mieux prendre ce party-là, que d'aller se faire Allemande de gayeté de cœur.

A LA MESME.

LETTRE XLII.

A Quoy fert de feindre? Je ne fuis point fâché du petit accident qui vous eft arrivé à la Chaffe. Il vous fervira à vous faire voir que la chafte Diane ne veut point de vous. Il eft affez honteux qu'une fi fage Déeffe vous rebute; mais enfin depuis Califto, qui fut malheureufement découverte à un bain pour n'eftre pas d'une taille jrréprochable, Diane a pris réfolution de ne plus recevoir à fa fuite de jolies Nimphes, parce qu'elle les croit toutes fujettes à caution; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait fentir que vous ne luy conveniez pas. Venus d'un autre cofté, qui n'eft pas fi vertueufe & fi farouche, vous tend les bras d'une maniere riante & agreable. Vous n'aurez point à craindre avec elle des cheutes de cheval, ny des meurtriffures univerfelles: il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois auffi garder le lit; il y a de la peine par tout, mais du moins quand vous garderez le lit de par Venus, elle vous aura fourny d'avance de quoy vous confoler; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les Liévres de fon Empire, affurément vous ne feriez pas payée de l'incommodité que vous fouffrez prefente-

ment. Abandonnez donc ce mestier-là, si vous m'en croyez, vous y estes trop peu propre. Je voudrois que vous eussiez pû voir comment vous vous prepariez à la Chasse, ce malheureux jour que vous y allastes. Vous aviez rassemblé toutes vos graces naturelles & acquises, vous aviez pris un air vif, animé, & tout à fait aimable, vous aviez redoublé l'éclat de vos yeux, comme s'il eust esté question de tout cela pour prendre un Liévre. C'est que vous ne connoissez qu'une sorte de Chasse, & que vous vous imaginez que ce qui vous a réüssi avec les hommes, vous doit réüssir aussi avec les bestes. Contentez-vous de la premiere sorte de captures, n'entendez que celle-là. D'une Conversation où vous aurez pris tout ce qu'il y aura eu de gens de merite, on ne vous rapportera point dans un Carosse toute meurtrie & toute brisée, comme on fit l'autre jour de cette maudite Chasse, où vous ne pristes rien.

A LA MESME.

LETTRE XLII.

JE ne doute pas, Mademoiselle, que ce ne vous soit une grande consolation dans vostre mal d'avoir un Medecin aussi appliqué que... Il ne s'est pas contenté de voir tout le costé sur lequel vous estiez tombée, il

il a voulu absolument qu'on luy montrast l'autre aussi, pour voir s'il n'y avoit point de meurtrissures par contre-coup, & Dieu mercy il n'y a rien trouvé; mais enfin cela est toûjours d'une grande exactitude. Pour moy, je conseilleray à toutes les jeunes & jolies personnes de prendre ce Medecin-là. Je ne sçay quelle récompense il aura pour avoir guery vos blessures, mais je tiens que de les avoir veuës, c'est déja une récompense suffisante. Je m'informeray à luy de quelques particularitez touchant vostre personne, dont je croy qu'il n'y a point d'autre mortel qui puisse parler. Apparemment vous ne l'avez pas obligé fort étroitement au secret, vous estes trop belle pour cela; & l'y eussiez vous obligé le plus étroitement du monde, vous estes trop belle pour que le secret vous deust être gardé. Ce n'est pas pourtant que j'aye besoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ay qu'à voir la Venus de Medicis, & m'imaginer vos habits sur cette admirable Figure; vous voilà. J'ay appris une chose que je vous avoüe que je n'eusse jamais creuë; je ne m'attendois point, que dans les endroits écorchez, il y deust jamais revenir une aussi belle peau que celle qui y estoit, car la nature pouvoit-elle rencontrer si bien deux fois de suite à faire une peau? Cependant on m'asseure que la seconde est tout aussi belle qu'estoit la premiere, vous avez une beauté bien opiniâtre; & bien à l'épreuve de toutes sortes d'accidens. Je croy, Dieu me pardonne, que si vous aviez perdu un œil, il

vous en reviendroit à la place un autre aussi beau. Faites desormais tout ce qu'il vous plaira, Mademoiselle, retournez à la Chasse, montez à cheval, tombez en, il n'y a à craindre que pour vostre vie, vostre beauté est en seureté tant que vous vivrez. S'il vous estoit resté de cet accident-cy des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'eussent eu leur agrément ?

A MONSIEUR DE F...

LETTRE XLIV.

J'Ay passé dans mon petit Voyage par le Gouvernement de nostre Amy Saint... & il m'a prié de vous donner de ses nouvelles. Vous allez estre surpris d'apprendre que fait comme vous le connoissez, il est l'Adonis de toute la Ville, & ce qui m'en plaist, c'est qu'il est assez naturel pour en estre surpris luy-mesme. Toutes les Femmes éblouïes de l'éclat de sa dignité, luy font les yeux doux; & comme il n'avoit point du tout esté gâté par celles de Paris; il rit de tout son cœur de se voir devenu tout à coup les delices de toutes les Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau, & qui sans cela le seroit assez, il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de Mr le Gouverneur; mais depuis ce temps-là on ne fait plus que médire

&

& que plaisanter du bel homme, afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il jouë dans tout cela un fort bon personnage, l'amour ne luy a jamais esté rien, sa passion dominante est la raillerie, & il ressemble autant à un Singe par dedans que par dehors. Ces Femmes font des pas vers luy, & il recule fondé sur sa laideur, qui ne luy permet pas, dit il, de porter ses regards ny ses pensées sur de si belles personnes, & il leur avouë avec une ingenuité affectée qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui est encore plus laide que luy, dont il ait pû obtenir quelque chose. Sur cela on luy tient des discours generaux contre la beauté des hommes, & il prétend mesme qu'une fort jolie Creature ayant esté assez naïve pour luy dire en rougissant & en baissant les yeux qu'il n'estoit point si laid, il le luy soûtint, & le prouva par le dénombrement de toutes ses laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers sur luy, parce qu'elle a esté Maistresse du precedent Gouverneur; il dit qu'elle a conservé de son ancienne élevation des manieres hautes, & qu'elle luy fait entendre que les autres, qui ne sont pas stilées comme elle aux affaires du Gouvernement, ne sont pas dignes de luy. Mais les autres aussi se servent de cette raison-là-mesme pour l'exclure du rang où elle aspire, & on insinuë souvent à Mr le Gouverneur qu'elle n'a à luy donner que les restes de son prédecesseur. Beau combat

entre toutes ces Belles pour un si laid Personnage; & qui mesme ne fait que s'en moquer! Je voudrois que vous eussiez esté des conversations que nous avons eües sur ce sujet en beuvant ensemble. Je n'ay jamais veu son stile burlesque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompense de ses services, que d'estre envoyé parmy toutes ces testes folles qui luy fournissent une ample matiere de se réjoüir. Il n'y a en ce pays-là que les hommes qui soient sages, car je n'en ay pas veu un seul touché de l'honneur d'estre amoureux de Madame la Gouvernante; ils n'ont point cette noble ambition.

A MONSIEUR DE LA S...

LETTRE XLV.

N'Empescherez-vous point vostre Amy de faire la folie à laquelle il se prépare? J'en tremble par l'interest que vous me faites prendre en luy. Quoy! parce qu'il a surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à son Mariage, & qu'il est enfin possesseur de la Belle.. il va rompre avec le monde, & s'enfuir à la Campagne, résolu d'y passer sa vie avec elle seule, & jaloux de partager sa veuë avec d'autres! Quel transport est-ce-là? Le plus adorable objet qui soit

soit dans l'Univers ne se peut-il pas bien posseder au milieu de Paris? Que... attende encore quatre ou cinq ans; s'il trouve au bout de ce temps-là que la retraite & la solitude luy soit necessaire pour joüir pleinement de son bonheur, on souffrira qu'il se retire dans les Deserts avec sa Nimphe; s'il veut mesme, on luy donnera un terme beaucoup plus court; mais enfin il ne faut pas compter sur un commencement de Mariage, la suite y ressemble trop peu. Dites-moy, s'il vous plaist, ils seront deux à cette Campagne; s'ils ne sont tous deux également charmez, la Campagne ne vaudra rien. Est-il seur du goust de cette Belle qu'il vient d'épouser? Se contentera-t-elle de ne voir toûjours que des arbres & luy! Il faudroit pour ce qu'il fait pouvoir répondre & de soy & d'un autre, & la moitié de cela, qui est la plus aisée, est encore au dessus de la force humaine. Il ne songe pas qu'une solitude, où il sera éternellement avec ce qu'il aime sans aucune distraction, usera sa passion en moins de rien, elle sera plus épuisée d'un mois de Campagne qu'elle n'eust esté d'une année de sejour à la Ville. Ce n'est pas ainsi que les passions doivent estre conduites, il faut étendre leur durée avec adresse, & les faire filer, pour ainsi dire, autant qu'on peut, en se ménageant de petits repos, des intervalles, d'autres occupations mesme. Vostre Amy n'entend guére cet art-là. Pour moy, je m'en sers & m'en trouve bien.

AU MESME.

LETTRE XLVI.

VOus souvient-il de ce que je vous manday il y a deux mois? Je trouvay hier vostre Amy à la Comedie. Le voilà déja revenu à Paris, & il a fait encore bien pis, il a laissé sa femme à la Campagne. Il est vray qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrestera icy que quelques jours; mais voulez-vous gager que cette petite affaire ira lentement? J'ay déja connu son refroidissement à ses manieres de parler, elles sont pourtant les mesmes qu'elles estoient il y a deux mois, mais elles ne sont pas soûtenuës du même air. Il estoit aisé de remarquer qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer son contentement, maintenant il ne se sert que par habitude de ses anciennes expressions; il dit froidement des choses vives, & en verité il ne les dit que pour se sauver du deshonneur d'un changement si prompt. Il sent luy-mesme cette difference, & évite une matiere qui estoit il y a quelque temps la seule dont il pust parler. Il me paroist tout honteux de n'estre plus si amoureux qu'il l'estoit. Il employe mesme en parlant de l'amour quelques termes peu respectueux, il luy donne les noms de folie, d'entestement, corrigez à la verité, par quelques

qués Epithétes honorables, mais il n'importe, il ne parloit pas toûjours ainsi. Je le plains; il s'est engagé non seulement envers Madame... mais ce qu'il y a de pis, envers le public, à estre toûjours amoureux. Il faudroit bien que la Belle s'accoûtumast à la diminution de sa tendresse, & luy fist quartier; mais le public qui n'y a nul interest, ne luy en fera point, il exigera de ce pauvre Garçon qu'il demeure à sa Campagne, & s'il y manque, comme asseurément il y manquera, Dieu sçait les plaisanteries. Il auroit bien de l'obligation à qui luy feroit dans peu quelque Procés qui l'obligeroit à venir séjourner à Paris; je luy conseillerois de s'y rétablir insensiblement en prenant d'abord un Apartement dans une Auberge, & puis comme l'affaire traineroit, une Maison. Il faudra qu'il revienne d'un air humble, & presque demandant grace. Quelle folie aussi de s'aller confiner à la Campagne en publiant par tout, *je suis amoureux pour le reste de ma vie, je n'ay plus besoin du commerce des hommes!*

A MADEMOISELLE DE V.

LETTRE XLVII.

NE doutez point, Mademoiselle, que je n'aye esté charmé de la maniere dont vous vous tirâtes hier de la perilleuse conversa-

sation que vous eûtes avec cette Demoiselle qui venoit vous livrer un assaut de bel esprit. Je croy bien qu'elle sortit persuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviez beaucoup moins parlé qu'elle; mais je vous en estime davantage d'avoir sçû remporter sur elle une Victoire qui ne l'ait pas blessée. Il y eut de vostre part la plus ingenieuse malice du monde à luy laisser avoir de l'esprit tant qu'elle voulut, & à ne placer de tems en tems que des choses simples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeller de ses hautes idées, si elle vous eût bien entenduë, Sans mentir, je ne vous ay jamais trouvée plus spirituelle, ny même plus belle, parce qu'une crainte secrette de vous laisser surpasser anima vos yeux & vostre visage, & que l'application que vous aviez à jetter du ridicule sur de si beaux discours, rendit vôtre air plus fin. Jusqu'à present quand j'ay été touché de quelqu'un, je luy ay toûjours donné dans mon imagination ce qui lui manquoit; j'avois regret à laisser imparfaite une belle idée qui devoit regner dans mon esprit, & je l'achevois de ma pure liberalité, mais de bonne foy, je ne vous donne rien, vous étes la premiere personne que j'aye aimée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ses charmes. Aussi je ne pourray me vanger de vous comme j'ay fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lors que je n'étois pas content, Vôtre merite tiendra toûjours bon

bon contre mes ressentimens, & je ne m'attens point à avoir jamais la consolation de vous trouver moins aimable, quand même j'auray le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me semble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais; mais enfin je vous ay promis de ne vous dire jamais rien que de vray. Rien que de vray en amour! Cela n'est presque pas concevable; il faloit que je fusse déja bien fou quand je vous fis une semblable promesse. Si jamais vous permetiés à ma raison de revenir un peu, je vous declare que je pretendrois bien recommencer à mentir. selon la coûtume de la vraye galanterie: Jusque-là, je ne sçay combien de petits artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles, je sçavois assez bien jouer une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces manieres vives qui séduisent, & j'ay veu plus d'une aimable personne se passionner à mes representations; mais je renonce avec vous à tout mon acquis, & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut que cela ne soit vray, ne vaut pas la peine d'en parler. Il feroit beau voir mes autres passions se comparer à celle-cy?

A

A LA MESME.

LETTRE XLVIII.

JE n'ay point encore éprouvé d'empire si rude que le vôtre. Quoy, vous dites qu'il n'est pas possible que je ne vous trompe, parce que j'ay marqué jusqu'à present trop de plaisir à être avec vous, & qu'il n'a pas paru que je me sois ennuyé un seul moment? Vous pretendez que cela n'est pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes manieres. En verité je suis bien malheureux; il ne me sera point permis de ne me point ennuyer, lors qu'effectivement je suis le plus content du monde! Comment voudriez-vous que je fisse? Il n'y a que trois ans que j'ay l'honneur de vous voir, tous vos agrémens me sont encore nouveaux, & de la maniere dont vous les sçavez renouveller, & les faire succeder les uns aux autres, vous en avez encore pour plus de vingt ans, sans tomber dans aucune repetition de charmes. Attendez que ce tems-là soit passé, je tâcheray de faire alors ce que vous souhaitez de moy, je m'ennuyeray; il me semble que c'est là se mettre à la raison. Je sçay bien que ce qui rend l'amour de si peu de durée, c'est qu'on le pousse toûjours audelà du naturel. On veut être, par exemple, dans une extase perpetuelle auprés

prés de ce qu'on aime, toûjours également ravi, & enchanté. La nature ne comporte point cela, & apparemment vous voulez ménager ma tendresse, en luy accordant la permission de se relâcher quelquefois. Le motif est obligeant, & vous pouvez croire que j'en sens bien le prix; mais enfin, Mademoiselle, il n'est pas possible d'avoir la complaisance de s'ennuyer avec vous. Cherchez qui vous fasse sa Cour à ce prix-là. Je doute que Del... même, Personnage si ennuyé & si ennuyeux, pût vous contenter.

A M. LE CHEVALIER de L.

LETTRE XLIX.

VOus estes donc sur le point d'épouser l'aimable Devote, à qui vous faites la Cour depuis si long-tems, & vous renoncez pour elle à l'Ordre de Malte? Vous alliez vous faire un bon Religieux, & vous avez changé ces pensées pieuses en des desseins de Mariage. Voilà comme les belles Devotes sont dangereuses pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne qu'elle ne fasse pas conscience de vous ôter à la Chrestienté, dont vous eussiez soûtenu les interests toute vostre vie contre les Othomans; car vous ne vous souvenez plus qu'il y ait des Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous desormais qu'ils ne fassent bien des

des conquestes. Peut-estre n'a-t-elle pas songé à cela; mais si je vous voulois du mal, je luy representerois combien vous estes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par vostre Mariage. Peut-être aussi croit-elle en vous épousant, & en vous convertissant faire une Caravanne aussi glorieuse à la Chrestienté, que toutes celles que vous eussiez faites contre les Turcs. Mais dites-moy, ne seriez-vous pas bien embarassé, si au lieu qu'on vous demandoit à Make vos preuves de Noblesse, pour vous recevoir Chevalier, Mademoiselle de G... vous demandoit vos preuves de devotion, avant que de vous recevoir pour son Mary? Je ne croy pas que vous en ayez d'autre jusqu'à present que vostre tendresse pour elle, mais apparemment elle se contente de cette preuve-là, & en attendant qu'elle vous inspire un amour divin, elle s'accommode toûjours de l'amour profane qu'elle vous a inspiré. Les Devotes sçavent bien aller à leurs fins, je gage que celle-cy, sous pretexte de vouloir vous convertir, vous aime; & que dans tous les sermons qu'elle vous fera, la vertu de fidelité conjugale ne sera pas oubliée. Au fond comme elle aura esté l'instrument de vostre conversion, il sera juste qu'elle en ait le profit. Je vous asseure qu'aucune conversion n'eut jamais un instrument plus agreable, & qu'il y auroit dans le monde bien plus de Devots qu'il n'y en a, s'il y avoit beaucoup de Devotes comme elle. Adieu, mon cher Chevalier, hastez-vous d'em-

d'empêcher qu'on ne puisse plus vous donner ce nom.

A MONSIEUR D. I.

LETTRE XLIX.

LA nouvelle que vous m'apprenez est fort plaisante. Quoy? Mademoiselle de S. P. est mariée? Je ne la croyois point faite pour le Sacrement. L'amour, à ce que je voy, en use en grand Seigneur, il marie les Filles qui l'ont servy. Cela va donner courage autres, peut estre y en aura-t-il, qui sur l'exemple de Mademoiselle de S. P. negligeront un peu leur conduite, & croiront prendre le chemin de faire fortune. Un homme qui par sa seule valeur sera devenu Maréchal de France, en va faira tuer dix mille autres qui aspireront à la mesme élevation; & la Belle dont nous parlons va faire autant de Demoiselles de bonne volonté, qui se flateront d'attraper à la fin un Mary, Il faut qu'elle ait eu de l'esprit pour choisir juste entre tous ses Amans, celuy qui estoit capable de l'épouser. Elle ne s'est point amusée à avoir de la vertu inutilement, elle n'en a eu qu'une fois, mais à propos il y a bien des personnes dont elle n'est pas trop estimée, qui n'auroient pas l'adresse d'en faire autant. Ce pauvre Monsieur... est à plaindre d'avoir esté le

ſeul qu'elle ait jugé digne de ſa vertu ; il eſt vray pourtant qu'il ſe l'eſt attiré par ſa ſottiſe naturelle, & qu'il méritoit bien qu'elle le diſtinguaſt. Je ris quand je ſonge à ce que vous me dites, qu'avec un Billet de quatre lignes, elle le mettoit dans des raviſſemens de deux mois, & qu'un jour qu'il ſe hazarda à luy baiſer le bras, cette fiere Perſonne le menaça de le bannir pour jamais de ſa préſence. Je ſuis bien perſuadé préſentement qu'il ne faut que ſçavoir placer les choſes ; ces rigueurs-là eſtoient aſſez ridicules mais bien placées ; elles ont fait leur effet. Je ne doute pas qu'aprés le Sacrement meſme, elle n'ait eu bien de la peine à ſe ſoûmettre au rigoureux devoir d'une Femme, & qu'elle n'ait rendu ſon Mary le plus heureux de tous les Conquérans par la difficulté de la conqueſte. Elle aura bien fait ; & le bonheur qu'elle luy pouvoit donner, avoit beſoin d'aſſaiſonnement.

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE I.

JE vous vis hier ſi ſenſible à l'*Opera*, Mademoiſelle, & hors de là vous me le paroiſſiez ſi peu, que je ne puis m'empeſcher de vous le reprocher. Apparemment vous laiſſez agir voſtre cœur à l'*Opera*, parce qu'il n'y

a rien de vray, & vous vous contraignez avec moy, parce qu'il y a trop de verité dans tout ce que je vous dis; je ne sçay comment vous l'entendez, mais ce devroit estre tout le contraire. J'ay beau vous dire des choses touchantes, elles ne vous font point tirer vostre mouchoir de vostre poche; si du Mény les disoit, il y auroit bien des larmes versées. Est-ce qu'on ne pourra vous toucher sans vous tromper? Ce seroit une destinée assez fâcheuse pour vous & pour moy, & peut-estre encore plus pour moy, qui perdrois toute esperance à vostre égard. La plus jolie chose du monde est une jolie personne comme vous, qui est vivante, c'est-à-dire qui a des sentimens, car les sentimens & la vie c'est une mesme chose, & qu'est-ce à vostre avis, de n'estre vivante qu'à l'*Opera*? Songez que vous ne vivrez que trois fois la semaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à Monsieur de Lully. Cela s'appelleroit ne vivre que par machines, & comme ces personnes infirmes qui ne subsistent qu'à force de remedes. Il faudroit assembler un grand nombre de gens, préparer de la Musique avec beaucoup d'art & de peine, faire retentir à vos oreilles je ne sçay combien d'instrumens, & tout cela, pour vous faire avoir quelque petit sentiment pour moy; si j'estois en vostre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme seul suffiroit pour cela, & pourveu que vous apportassiez de vostre part

de certaines dispositions, vous seriez plus vivante en voyant & en écoutant cet homme-là, que vous ne l'estes à l'*Opera* mesme. Enfin la vie ne consiste pas à prendre de l'air dans ses poumons, & à le rendre, elle consiste à prendre dans son cœur, & à rendre des sentimens. C'est par là que la vie de l'*Opera* est tres-imparfaite; vous prenez quelque chose, il est vray, mais vous ne le redonnez point, du Mény vous a touchée, mais je vous déclare qu'il ne se soucioit point de vous. Il faut vivre d'une meilleure maniere, puisqu'enfin cela se peut.

A LA MESME.

LETTRE LI.

JE vis hier, Mademoiselle, un homme qui avoit assisté à un des plus agréables spectacles du monde. Vous estiez à vostre Toilette, & il dit que dés que vous eûtes osté un petit bonnet, & lâché quelques cordons, il vit tout d'un coup le plancher couvert d'une forest de cheveux noirs. Il ne sçavoit d'abord d'où tant de cheveux pouvoient venir, il voulut remonter jusqu'à leur origine, & aprés qu'il eut fait des yeux un assez long chemin, il remarqua qu'ils tenoient tous à vostre teste. Il n'eust pas crû que de vostre teste il eust pû rien partir qui

fust

fust arrivé jusqu'au plancher. Mais ce qui le surprit encore davantage, c'est que parmy tous ces cheveux il en apperçut un d'une blancheur tres-éclatante. Peut-estre dans cette effroyable quantité que vous en avez, il faut qu'il s'en trouve de toutes les façons ; que sçait-on si en cherchant bien on n'en découvriroit pas de rouges & de verds ; Dans un si grand nombre rien n'est impossible. Cependant, je croirois plus volontiers que ce cheveu blanc auroit quelque cause particuliere, & qu'il faudroit l'attribuer à quelques soucis qu'on vous auroit donnez. Et quels soucis ? Je vous demande pardon, mais franchement je n'en connois que d'une espece qui puisse faire blanchir les cheveux d'une si belle Brune. Il y a quelqu'un caché dans la foule de vos adorateurs, à qui vous voulez plus de bien que vous ne dites. O trois & quatre fois heureux l'Auteur de ce cheveu blanc ! Je mourrois satisfait si j'en avois fait autant en toute ma vie. Cependant je doute fort que j'y puisse réüssir, quand mesme vous prendriez en moy tout l'interest possible. Je serois si soûmis, si assidu, si fidéle, que mon procedé ne vous pourroit jamais donner assez d'inquiétude pour blanchir un seul de vos cheveux, & s'il ne tenoit qu'à cela, vous les auriez encore avec moy à l'âge de quatre-vingts ans aussi bruns que vous les avez. Aimez-moy, Mademoiselle, si vous m'en croyez, pour la conservation de leur belle couleur, ou si ce party ne vous plaist pas, du moins aimez

avec un peu plus de moderation celuy que vous aimez. Ne sçauriez vous avoir un peu de passion sans blanchir aussi-tost? Tachez de vous y prendre un peu moins violemment. L'amour est fait pour mettre un nouveau brillant dans vos yeux, pour peindre vos jouës d'un nouvel incarnat, mais non pas pour répandre des neiges sur vostre teste. Son devoir est de vous embellir, ce seroit grand pitié qu'il vous vieillist, luy qui rajeunit tout le monde. Arrachez de vostre teste ce cheveu blanc, & en mesme temps arrachez-en la racine qui est dans vostre cœur, & prenez des affections plus gayes.

A LA MESME.

LETTRE LII.

NE vous plaignez point, Mademoiselle, que ce cheveu blanc qui devoit naturellement, dites-vous, passer pour une marque de sagesse, n'ait passé chez moy que pour une marque d'amour, c'est-à-dire de folie, selon vostre interprétation. Telle est la condition des jeunes & jolies personnes, elle peuvent par quelque grand hazard estre sages; mais on n'est pas obligé de le croire. Qu'elles en donnent tant de preuves qu'il leur plaira, il y a toûjours des incrédules. Vous vous estes peut-estre blanchy ce cheveu à médi-

diter profondément ſur la vanité des choſes de ce monde, ſur la briéveté de la vie, ſur l'inutilité de tout ce qui nous occupe; mais ne prétendez pas, s'il vous plaît, vous faire honneur d'avoir élevé vos penſées ſi haut, vos cheveux en fuſſent-ils devenus plus blancs que ceux de Madame...... qui n'a pourtant jamais eu de ces ſortes de penſées, cela ne ſerviroit de rien à voſtre réputation. Renoncez à la Morale, Mademoiſelle, ou renoncez à l'aimable figure que vous avez, ce ſont deux choſes incompatibles, on ne vous les permettra point toutes deux enſemble, & quand il s'agira de deviner la cauſe de voſtre cheveu blanc, on l'attribuëra plûtoſt à une infidelité qu'on vous aura faite, qu'à la ſageſſe de vos reflexions. Ce ſeroit pourtant une choſe incroyable qu'on vous fiſt une infidelité, mais il le ſeroit encore davantage que vous fiſſiez des reflexions.

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE LIII.

JE rentre au Logis, Mademoiſelle, aprés avoir couru toute la matinée pour trouver....... Il a eu de la peine à me promettre trois viſites la ſemaine pour vous, & je ne ſçay, quoy que je les aye obtenuës, ſi je l'ay preſſé avec toute la chaleur poſſible de

me les accorder. Je ne contribuë pas trop volontiers à vous faire avoir de nouveaux charmes, vous n'en avez déja que trop, & s'il ne tenoit qu'à moy, je retrancherois plûtost que d'ajoûter. Je tremble quand je songe que vous sçaurez chanter, & qu'assurément vous chanterez bien, car vous le voudrez. Vostre bouche, qui n'est encore que je ne sçay quoy d'incarnat & de façonné, sçait déja me troubler quand je la regarde, & que sera-ce quand il sortira de là des sons tendres & doux? Je vous avouëray pourtant que ce seroit toute autre chose, si ces sons tendres & doux n'estoient point notez, si vous les preniez dans vôtre cœur, & non sur un papier, & si c'estoit un Maistre à aimer plûtost qu'un Maistre à chanter qui vous les eust appris.

A MONSIEUR de B...

LETTRE LIV.

CRoiriez-vous bien que j'ay une querelle sur les bras, moy qui n'en ay point encore eu depuis que je suis dans le service? J'avois dîné l'autre jour bien tranquillement dans mon Auberge, & au sortir de table je me promenois dans la Cour avec quatre ou cinq Cavaliers. Les Nouvelles avoient esté épuisées pendant le dîné. Dequoy s'entretenir aprés les Nouvelles? Il ne restoit que les Da-

Dames. Une conversation d'Auberge ne pouvoit pas rouler sur des matieres de galanteries aussi fines & aussi délicates que les Conversations de Clélie; on ne parla point des differences de l'amour & de l'amitié, ny de l'art de démêler le procedé de l'esprit d'avec celuy du cœur; il fut seulement question de sçavoir, lesquelles sont les plus belles des grosses personnes, ou des maigres. Puisqu'il falloit choisir une extrémité, je me declaray pour les maigres. Il y avoit là un Capitaine Reformé, qui commença à soûtenir le party contraire avec chaleur. Il falut que j'élevasse mon ton naturel, pour répondre au sien. Je tournay en ridicule la majesté qu'il attribuoit aux grosses personnes, & le fis si heureusement, que les Rieurs se mirent de mon costé. Quand il voulut se moquer des maigres, on ne rit point; voilà mon homme au desespoir. J'avouë que le triomphe des maigres m'enfla le cœur, & que je pris un air victorieux. Il voulut s'en vanger par quelques paroles, qui s'adressoient personnellement à moy, mais ces autres Messieurs creurent qu'il estoit de leur prudence de faire finir la conversation. Ils m'ont dit que ce qui l'avoit mis dans les intérests de l'embonpoint, est une tres-grosse personne qu'il adore, mais ils eussent dû me faire quelque signe pour m'en avertir; & comme je ne suis amoureux d'aucune femme qui soit maigre, j'eusse cedé aussi-tost. Il y a peut estre quinze jours que cela s'est passé. J'ay fait des avances à Mr

le Capitaine pour luy faire oublier nostre dispute, mais il ne me paroît pas disposé à entendre parler d'accommodement. Je croy qu'il veut avoir ce mérite-là auprés de sa Maistresse, & que dans les tendres protestations qu'il luy fait, il y mêle des sermens de ne pardonner jamais aux Ennemis de l'embonpoint. Hier je voulois aller à une certaine heure précise chez une assez jolie femme; le temps me pressoit, on n'avoit pas trouvé mes porteurs, j'y allois à pied, & fort viste. Je poussay un peu quelqu'un en passant dans une ruë, justement c'estoit le Capitaine, qui me dit fiérement; *Morbleu, Monsieur, prenez garde à ce que vous faites*. Comme je n'avois pas un moment à perdre, je luy répondis d'un air chagrin, & sans regarder, *Je n'ay pas le loisir de me battre contre vous, j'ay autre chose à faire*, & je passay outre. Il eust esté ravy d'avoir une occasion de ferrailler, mais franchement je n'eus pas assez d'honneur dans ce temps-là pour luy tenir teste. Je ne sçay ce qui arrivera de tout cecy, il seroit plaisant que la question de la grosseur ou de la maigreur des Dames, nous envoyast devant Messieurs les Maréchaux de France. Je remarque que mon Ennemy va par les Maisons, animant & soûlevant toutes les grosses personnes contre moy; & depuis quelques jours je trouve qu'elles me regardent de fort mauvais œil. Que feray-je, mon pauvre Amy, dans un péril si pressant? Je croy n'avoir pas d'autre ressource,
que

que d'armer toutes les Maigres pour ma défense.

A MADEMOISELLE de L....

LETTRE LV.

JE demande pardon au Roy, & à ma Patrie, du regret que j'ay de partir pour les Païs-Bas, & d'aller trouver mon Regiment; mais en verité, Mademoiselle, vous estes bien aimable, & je vous laisse avec un Rival. Dés que vous ne me verrez plus, vous oublirez combien je vous ay aimée, & vous croirez que mon Rival vous aime assez; mais prenez, je vous prie, un état de mon amour, pour le pouvoir toûjours comparer au sien. Helas! il va representer sur vostre cœur, tout ce que nous allons faire dans les Païs-Bas, assauts, embuscades, surprises, &c. Que sera-ce, s'il réüssit, comme nous réüssirons sans-doute? Quand nous aurons bien pris des Villes, j'y suis peut-estre pour la vingt milliéme partie de la gloire; mais quand à mon retour je retrouveray vostre cœur pris, j'y suis pour tout. Je tâcheray à mériter que la Gazette parle de moy, pour vous faire souvenir de mon nom, mais le malheur est que je ne pourray pas faire mettre mes soûpirs dans la Gazette, & mon nom sans mes soûpirs, c'est bien peu de chose. Il me semble qu'il y a un fort mauvais ordre pour

pour les Amans qui vont à la guerre. Le Roy donne à ceux qui ont des affaires & des dettes, de certaines Lettres d'Etat, par lesquelles les poursuites que leurs Creanciers feroient contr'eux, sont arrestées, tandis qu'ils sont en Campagne pour le service de Sa Majesté; autrement il seroit bien cruel qu'ils trouvassent à leur retour, qu'on se seroit servy de leur absence pour renverser tout chez eux. Et ne devroit-il pas y avoir aussi pour les Amans des Letres d'Etat, qui empêcheroient pendant qu'ils sont à l'Armée, qu'on profitast de leur éloignement, pour leur enlever le cœur de leurs Maistresses? On revient chez soy, aprés avoir exposé sa vie pour son Prince, & on trouve une Infidelle de la façon d'un Homme de Robe, ou d'un Citadin. C'est-là un grand desagrément dans le service, & quand Messieurs les Ministres y auront pensé, je croy qu'ils y remedieront. Il n'y aura que les Belles qui voudront peut-estre s'y opposer, à cause de la trop grande fidelité qu'on exigeroit d'elles; ou de l'inutilité de vie où elles seroient réduites pendant toutes les Campagnes; mais il n'importe, le bien public le doit emporter sur tout; le Roy seroit asseurément mieux servy. Je vais tâcher d'inspirer cette pensée à ceux qui approchent les Puissances, & si je puis, je vous obligeray bien à m'estre fidelle en vertu d'une Déclaration du Roy, puisque vous ne voulez pas l'estre naturellement.

A MADAME...

En luy envoyant du Vermillon pour une de ses Amies.

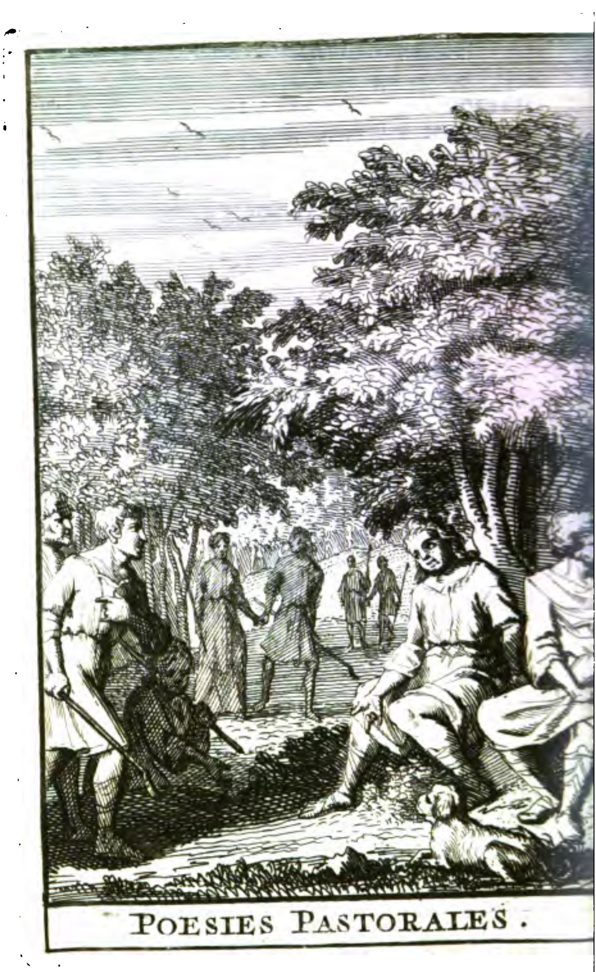
LETTRE LVI.

VOus m'honorez beaucoup, Madame de m'avoir choisi pour me confier les besoins du teint d'une de vos Amies. Je vous envoye le meilleur Vermillon de Paris ; je souhaite que la Dame pour qui vous me l'avez demandé, & que je croy deviner, en soit contente, & que Mr. le Comte de... y soit trompé; mais je crains que son Vermillon ne luy soit assez inutile, si l'on vous voit toûjours toutes deux ensemble ; comme à l'ordinaire, vostre teint enlaidit plus le sien que mon rouge ne pourra l'embellir. Si vous vouliez estre Amie genereuse, vous prendriez un peu de ce que je vous envoye, pour avoir le teint moins beau, & n'effacer pas celuy de Madame de.... avec tout le secours qu'il pourra avoir. Peut-estre mesme le devriez vous faire par vostre propre interest; car parce que vous aurez un incarnat plus vif que Madame de... on croira qu'il sera em-

emprunté, & que le ſien ſera naturel. Au reſte, Madame, ſoyez ſûre du ſecret que vous me demandez, j'ay une égale diſcrétion pour les cœurs, & pour les teints qui ont de la confiance en moy, & vous verrez que quand je rencontreray vôtre Amie, je ſeray le premier à admirer ce que j'ay acheté.

FIN.





POESIES PASTORALES.

POESIES PASTORALES.

Avec un Traité ſur la Nature de l'Eglogue, & une Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes.

Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Françoiſe.

Nouvelle Edition augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
ſur le Vygen-Dam.

M. D. C C I.

A MADAME
LA DAUPHINE.

EGLOGUE.



Ans un Bois qu'arrose la Seine,
Je marchois sans tenir une route certaine,
Et révois presque sans objet;
Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos Prairies,
Suffisent pour causer nos douces réveries,
Quelquefois nous révons avec plus de sujet.
J'entendis quelques voix que je crus connoitre;
C'estoient Lise & Cloris, qui toutes deux font naistre

De nos hameaux les plus tendres amours,
J'écoutay sans vouloir paroistre,
Trahison qui se fait toujours
Aux Belles dont on peut surprendre les discours.

Non, disoit Cloris, j'en suis sure,
C'estoit une Déesse, & tu luy fais injure
D'estre d'un avis different.
D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui surprend;
Lise as-tu donc veu des Mortelles
Avoir l'air si noble & si grand?

Tu ne peux à sa veuë avoir esté frapée
D'un respect plus profond que moy,
Répondoit Lise, & cependant je croy,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toy.
Les Déesses toûjours fieres & méprisantes

Ne

Ne raßureroient point les Bergeres tremblantes
Par d'obligeans discours, des soûris gracieux ;
Mais tu l'as veu, cette auguste Personne
Qui vient de paroistre en ces lieux
Prend soin de rassurer au moment qu'elle étonne,
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
Sembloit par ses regards nous faire des caresses.
Cloris, as-tu veu des Déeßes
Avoir un air si facile & si doux ?

Alors je me presente aux yeux des deux Bergeres,
Qui ne traitoient point ces mysteres
Que des témoins cachez sont ravis d'écouter ;
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire,

En devinant icy qui vous fait disputer,
Ce ne peut estre que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croy,
Je suis, je l'avoueray, du sentiment de Lise,
Mais Cloris, car il faut parler de bonne foy,
Cloris ne s'est guere méprise.

Comment en sçais-tu tant, toy qui n'es qu'un Berger,
Dit Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger?
Bergere, je consens, repris-je, à vous l'apprendre.
Quoy que simple Berger, j'ay voulu voir la Cour,
Cette Cour, d'où LOUIS prend plaisir à répandre
Les biens dont est comblé ce rustique séjour.
N'attendez pas de moy que je vous represente
Combien de ces beaux lieux la pompe est éclatante,

Je fus à leur aspect interdit, ébloüi,
Cent prodiges divers ont troublé ma memoire,
Et de plus, tout doit bien s'en estre évanoüi,
Mes yeux furent long-temps attachez sur VICTOIRE,

Car le croiriez-vous bien? on me vit là chantant
Ces Airs d'une Muse champestre,
Ces mêmes Airs que vous connoissez tant,
VICTOIRE le voulut, se délassant peut-estre
De ces Airs plus polis que sans cesse elle entend;
Je tremblois devant elle, & je chantay pourtant;
O Ciel! qu'elle fit bien connoistre
Jusqu'où va son esprit, jusqu'où son goût s'étend!

Les endroits dont je croy qu'on peut estre content,
Un souris fin qui venoit à paroistre,
Les marquoit dans le même instant.
Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous.
Vous devez bien sçavoir s'ils sont touchans & doux,
VICTOIRE le sçait mieux encore.

Puisqu'elle daigne m'écouter,
Toûjours mes chants seront jugez par elle
Et pourquoy ne la pas chanter,
Me direz-vous? la matiere est si belle.
Je le sçay bien, mais un simple Hautbois,
A vostre avis, y pourroit-il suffire?
Phœbus luy-même avec sa Lire
Y penseroit plus d'une fois.

CATALOGUE.

CATALOGUE DES LIVRES de bel Esprit, qui se vendent Chez PIERRE MORTIER.

Oeuvres de Saint-Evremond 8. 8 voll.
Saint-Evremoniana. 8.
Oeuvres du Pere Rapin 12. 3 voll.
Oeuvres de Scarron 12. 10 voll.
Don Quichot de la Manche 12. 5 voll.
Recueuil de pieces de Prose & Poësie, de Mad: la Suse & Pelisson.
Pensées Ingénieuses des Anciens 12.
Oeuvres de Mr. Le Chevalier de Meré 12. 2. voll.
Du grand & du sublime dans les mœurs, 12.
Furetieriana 12.
Sorberiana 12.
Menagiana 12.
Perroniana & Thuana 12.
Caracteres de Theophraste par Mr, de la Bruiere 12. 3 voll.
Entretiens curieux de Tartuffe & de Rabelais, sur les femmes 12.
Theatre Italien 12. 3 voll.
Receuil de Chansons de l'Opera 12. 2 voll.
Maniere de bien Penser dans les ouvrages d'Esprit 12.
Receuil des plus belles Pieces des Poëtes François. 12. 5 voll.
Dialogues Satiriques 12.
Les Memoires de M. de Saint-Evremont, contenant diverses avantures qui peuvent servir d'instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand monde, in 12. voll.
On trouve Chez Ledit Mortier un Catalogue de tous les Livres Imprimez en Hollande & dans les Pays Estrangers.

LES

LES OEUVRES DE Mr. DE FONTENELLE,

Contiennent

TROIS VOLLUMES.

Dont le

Premier contient

Les Nouveaux Dialogues des Morts. Et le Jugement de Pluton, sur les deux Parties des Nouveaux Dialogues des Morts.

Tome Second.

Entretiens sur la Pluralité des Mondes.
Histoire des Oracles.

Tome Troisieme.

Lettres Galantes de Monsieur le Chevalier D'Her. ***.
Poësies Pastorales. Avec un Traité sur la Nature de l'Eglogue., & une Digression sur les Anciens & les Modernes.

FIN.

POESIES PASTORALES.

ALCANDRE.

I. EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

QUAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de Chasteaux forcez, de Geans pourfendus,
De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
Je n'ay point de regret que ce soient-là des Fables.
Mais quand je lis l'Astrée où dans un doux repos.
L'Amour occupe seul de plus charmans Heros,
Où l'Amour seul de leurs destins décide,
Où la sagesse mesme a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan.
Jusque dans Adamas le Souverain Druide,
Dieux, que je suis fâché que ce soit un Roman !

J'irois vous habiter, agréable Contrée,
Où je croirois que les Esprits
Et de Celadon & d'Astrée
Iroient encore errans, des mesmes feux épris;
Où le charme secret produit par leur presence,

 Feroit

Feroit sentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et lés plaisirs de l'innocence.

O rives de Lignon, ô plaines de Forez,
Lieux consacrez aux amours les plus tendres,
Montbrison, Marcilli, noms toûjours pleins d'attraits,
Que n'estes-vous peuplez d'Hilas & de Silvandres!
Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres, & ces Hilas,
Remplissons nostre esprit de ces douces chimeres,
Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer,
Et puis que dans ces champs nous voudrions aimer,
Faisons-nous aussi des Bergeres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains
Nostre raison seduite avec plaisir s'égare,
Elle-mesme joüit des objets qu'elle a feints,
Et cette illusion pour quelque têms repare
Le defaut des vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordez aux Humains.

Ami dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage,
Nous avons eu du Ciel l'un & l'autre en partage
Le mesme goust pour les Bergers.
Nous n'imiterons pas du Heros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les proüesses extravagantes;
Sans doute nos esprits ne seront point blessez
Du fol entestement de la Chevalerie,
Jamais par nous des torts ne seront redressez;
Mais pour cette puissante & douce rêverie,

Qui

Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
Avec quelques moutons à peine ramassez,
Rétablissant la Bergerie
Dans l'éclat des siecles passez,
Cher ami, sans plaisanterie,
N'en sommes-nous point menacez?

LEs Bergers d'un Hameau celebroient une Feste
Chacun d'eux plus paré meditoit sa conqueste,
Ne respiroit qu'amour, & n'estoit appliqué
Qu'au soin de voir, de plaire, & d'estre remarqué.
Ce soin, mais plus secret, occupoit les Bergeres,
On avoit pris conseil des Ondes les plus claires,
On avoit dérobé des fleurs aux Prez naissans,
Rien n'estoit oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la nature & si simple & si belle
Peut recevoir d'un Art presqu'aussi simple qu'elle.
Icy, sous des Rameaux exprés entrelassez,
Où joüoient les rayons dont ils estoient percez,
On formoit tour à tour des danses differentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs amantes!
Là, dans une campagne on disputoit un prix;
L'amour plus que la gloire anime les esprits,
Les Belles aux Bergers inspirent de l'adresse,
Heureux qui met le prix aux pieds de sa maîtresse!
Tout l'air retentissoit du bruit confus & doux
Des Flûtes, des Hautbois, & des Oiseaux jalou
Il naissoit mille amours, ce temps les favorise,
Ils estoient moins craintifs, ce temps les autorise,
De toutes parts enfin par mille jeux divers,
A la joye, au plaisir, les cœurs estoient ouverts;

Alcandre, Alcandre seul n'en estoit point capable,
A peine il reconnut un jour si remarquable,
En voyant ce spectacle, il s'en trouva surpris,
Triste, mais tendre effet de l'absence d'Iris.
Il se dérobe, il fuit une importune foule,
Par des chemins couverts en secret il se coule;
Aussi-tost qu'il arrive au milieu d'un costeau,
D'où les yeux aisément découvrent le Hameau,
Il y voit l'allegresse en tous lieux répanduë,
Pour un amant qui souffre insuportable vûë.
Il s'arreste, & pressé de ses vives douleurs;
Tout rit, tout est en joye, & moy, dit-il, je meurs.
Dix fois du sein des eaux la lumiere est sortie,
De puis que du Hameau ma Bergere est partie;
Je faisois de la voir le plus doux de mes soins,
Si je ne la voyois, je la cherchois du moins,
L'amour me conduisoit, & je ne manquois guere
A découvrir les lieux qui cachoient la Bergere;
Mais maintenant, helas! j'erre en ces mesmes lieux,
Plein d'elle, & sans espoir qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel! que le Soleil marche à pas lents sur nos testes.
Quels jours! quelle tristesse! & l'on songe à des Festes!
On danse en ce Hameau! que je me tiens heureux,
D'estre icy solitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferois je? quoy? je pourrois voir Doride
De loüanges toûjours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loüé ses appas,
Y briller en sa place, y triompher de joye?
Goûtez bien le bonheur que le sort vous envoye,
Bergeres, joüissez de mille vœux offerts,

Dans

Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers.
Qu'elle eust orné les jeux! que d'yeux tournez sur
elle!
Et qu'on m'eust rendu fier en la trouvant si belle!
Elle eust mis cet habit qu'elle-mesme a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé;
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
Il sembloit de mon chant qu'elle fust moins tou-
chée,
Il est vray cependant que pour mieux m'écouter
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds sa longue chevelure,
La Jonquille à ces nœuds eust servi de parure,
Elle est jaune, Iris brune, & sans doute l'employ
De cueïllir cette fleur ne regardoit que moy.
Peut-estre dans les jeux elle eust bien voulu prendre
Le moment d'un regard mysterieux & tendre
Qu'avec un air timide elle m'eust adressé,
Et de tous mes tourmens j'estois recompensé.
Peut-estre qu'à l'écart si je l'eusse trouvée
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle m'eust en fuïant dit quelques mots tout bas,
Avec sa douce voix & son doux embarras;
Elle l'a déja fait aux Noces de Silvie,
Ce plaisir impréveu pensa m'oster la vie,
Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir;
Quel moment! ah! grands Dieux, s'il pouvoit re-
venir!
Alcandre, que dis-tu? La Bergere est absente,
Peut-estre pour long-temps, peut-estre peu con-
stante,
Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir?
Tu serois trop heureux seulement de la voir.

SILVANIRE ET DELPHIRE.

II. EGLOGUE

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

OU vas-tu, *Licidas*?

LICIDAS.

Je traverſe la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.

La courſe eſt aſſez longue.

LICIDAS.

Ah! s'il eſtoit beſoin,
Pour le ſujet qui me mene,
J'irois encor bien plus loin.

ATIS.

Il eſt aiſé de t'entendre;
Toûjours de l'amour.

LICIDAS.

Toûjours.
Que faire ſans les Amours?
Qui viendroit me les défendre,
Je finirois là mes jours.
Au Hameau d'où je ſuis tout le monde s'engage,
En aucun autre lieu l'Amour n'eſt mieux ſervi,
Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage,

Il

Il n'eſt point parmi nous d'uſage,
Plus ancien ni mieux ſuivi.

ATIS.

Et n'eſt-ce pas chez nous la même choſe?
Un Berger rougiroit de n'eſtre pas Amant,
Au doux peril d'aimer de ſoi-même on s'expoſe;
Qu'il arrive un évenement,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cauſe,
C'eſt l'amour, c'eſt luy ſûrement.
Par nos Iris & nos Silvies
Tous nos deſtins ſont décidez,
Les Troupeaux, il eſt vray, ſont aſſez mal gardez,
Mais les Belles ſont bien ſervies.

LICIDAS.

Dans tout noſtre Hameau nous ne pouvions compter
Qu'une jeune Beauté qui fuſt indifferente;
Maintenant c'en eſt fait, Silvaniere eſt amante,
L'amour n'a point voulu qu'on la puſt excepter.

ATIS.

Dis-moy, Berger, par quelle voye
Il l'a ſoûmiſe à ſon pouvoir;
Je ſuis curieux de ſçavoir
Les divers moyens qu'il employe.
Auſſi bien je ſuivray la route que tu tiens,
Pendant un aſſez long eſpace;
Dans de ſemblables entretiens
Tu ſçais comme le temps ſe paſſe.

LICIDAS.

Mais, Berger, tu me conteras
De ton Hameau quelque Hiſtoire pareille!

ATIS.

J'y conſens, ce ſeroit une grande merveille
S'il ne nous en fourniſſoit pas.

LICIDAS

Silvanire vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le temps d'une aimable jeunesse,
Et ce qui meritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour, même contre sa Mere,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithére,
Elle tint des discours offensans & hardis;
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle,
Non sur de nouveaux soins qu'un Amant eust pour elle,
L'Amour n'en fit pas tant, & la réduisit bien,
Toute cette fierté cessa presque sur rien.
Un jour elle épia Miréne avec Zelide;
Tandis que le Soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirez
Du reste des Mortels se croyoient délivrez.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire,
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire,
Plaisir, qui luy devoit sans doute estre interdit.
Cieux! quels discours charmans Silvanire entendit!
Devine-les, Atis, toy qui sçais comme on aime,
C'étoient de ces discours dictez par l'Amour même,
Que les indifferens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne sçauroit repeter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs, quoique languissans,
Et craintifs & flateurs, doux ensemble & perçans.
Zelide en rougissoit, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour veritable,
Et Miréne charmé lisoit dans sa rougeur

Des secrets, qu'à demi cachoit encor son cœur.
Tantost de leurs amours l'histoire est retracée,
La rencontre où d'abord leur ame fut blessée,
Le lieu, même l'habit que Zelide avoit pris,
Rien n'est indifferent à des cœurs bien épris,
Les premieres rigueurs qu'eut à souffrir Miréne,
Dont la Bergére alors ne convenoit qu'à peine,
Mille riens amoureux pour eux seuls importans,
Quels sujets d'entretien à des Amans contens!
Ils s'occupent tantost d'un simple badinage
Qui des tendres amours est le charmant partage,
Que le respect pourtant accompagne toûjours,
Doux respect qui lui-même aide aux tendres
amours.
Mais pour les amuser ce qui pouvoit suffire,
Par quel art, cher Atis se pourroit-il décrire?
Quelque débat entre eux survenu pour un chant
Que chacun croyoit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Miréne arrachoit à la Belle,
Et dans le mouvement que causoit la querelle
Une main de Zelide, ou bien un bras baisé,
Un vain couroux d'Amante aussi-tost appaisé,
Que sçay-je? mille jeux que l'Amour autorise,
Une innocente offense, une feinte surprise,
D'une liberté douce effets pleins d'agrémens,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens,
Silvanire conçut qu'elle estoit moins heureuse,
De ce lieu solitaire elle sortit réveuse;
Les plus beaux de ses jours, quoy qu'exempts de
souci,
Tranquilles, fortunez, ne couloient point ainsi.
Elle croyoit toûjours voit Zelide & Miréne,
Toûjours de leurs discours sa memoire estoit
pleine,

Préſage d'une ardeur qui s'alloit allumer;
Elle ſentit enfin qu'il luy manquoit d'aimer.
Bien-toſt de ſes Amans Liſis le plus aimable
A ſes vœux empreſſez la trouva favorable,
Bien-toſt.... mais qu'ay-je encore, Atis, à te conter?
Silvanire en chemin ne doit pas s'arreſter;
Bien-toſt ſur tous les ſoins que la tendreſſe inſpire
On ne diſtingua plus Zelide & Silvanire.
De l'Amour cependant admire les attraits,
Le mal ſe prend à voir deux Amans de trop prés.

ATIS.

LIcidas, tu ne ſçaurois croire
Quel plaiſir m'a fait ton hiſtoire.
Je ſuis ravi lorſque j'entens
Que noſtre commun Maiſtre obtient une victoire;
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,
Et tu verras ſi j'ay bonne memoire.
Je pourrois bien les ſoirs oublier quelquefois
Combien on a mené de mes Moutons au bois,
J'oubliray bien des ſecrets qu'on m'enſeigne
Pour guerir un Troupeau qui perit chaque jour,
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une hiſtoire d'amour.

LICIDAS.

Puiſque ta memoire eſt ſi bonne,
Acquite-toy, Berger, de ce que tu me dois.

ATIS.

Tu ne perdras rien de tes droits,
Voy ſi je ſçay payer les plaiſirs qu'on me donne.

Trois

TRois jours s'estoient passez, trois jours qu'avoient perdus
Et Delphire & Damon qui ne s'estoient point veus;
Leurs Troupeaux jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement separez ne paissoient qu'avec peine;
Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on réve à loisir,
La Bergere affectoit de paroistre suivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fust servie;
Mais elle estoit distraite, & des soûpirs secrets
Alloient aprés Damon jusqu'au fond des Forests.
Voy de quelle rigueur estoit cette Bergere.
Damon luy déroba quelque faveur legere,
Delphire le bannit dans un premier couroux,
Peut estre un peu plus tard l'ordre eust esté plus doux.
Un soir que les Troupeaux sortant du pâturage
D'un pas tardif & lent marchoient vers le Village,
Et que tous les Bergers chantoient à leur retour
Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
Delphire qui malgré l'ombre déja naissante
Vit Damon d'aussi loin que peut voir une Amante,
S'arresta sur sa route, & prit soin d'y chercher
L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.
Réveur, plein d'une triste & sombre nonchalance,
Tel qu'on peut souhaiter un Amant dans l'absence,
Il laissoit ses Brebis errer en liberté,
Et son Hautbois oisif pendoit à son costé.
Delphire en fut touchée, & pour estre apperçûë.
Elle fit quelque bruit, il détourna la veuë,
Et quand vers la Bergere il adressa ses pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.

Que

Que ne luy dit-il point ? les Nimphes du Bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage,
L'Echo qui des Bergers connoist tous les Amours,
Ne repeta jamais de plus tendres discours.
Tantost il condamnoit luy-même son audace,
D'un ton de suppliant il demandoit sa grace,
Et tantost moins soûmis il trouvoit trop cruel
Qu'un leger attentat l'eust rendu criminel.
Par quels soins assidus, & par quelle constance
Avoit-il prévenu cette amoureuse offense,
Et combien voyoit-on d'Amans moins empressez,
Moins ardens qu'il n'estoit, & mieux recompensez?
A la fin cependant il revenoit à dire
Qu'il estoit trop content, puis qu'il aimoit Delphire,
Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
Il conserveroit bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion alors Damon luy jure
Que la simple amitié ne seroit pas plus pure,
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour,
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'A-
mour;
Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse
Il tâche à reparer son trop de hardiesse,
Au milieu des sermens de ne prétendre rien,
Poussé par un transport qu'il ne connoist pas bien,
Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il avance, il embrasse Delphire,
On dit que le Berger, lors qu'on l'avoit banny,
Pour un moindre sujet avoit esté puny,
Et sans sçavoir pourquoy, Delphire moins severe
Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

Li-

LICIDAS.

Je te l'avouë, Atis, tu t'es bien acquité,
J'aime Delphire, & sa fierté.

ATIS.

Ton goust est assez raisonnable,
Berger, & je ne doute pas
Que l'on ne te prépare une fierté semblable
Aux lieux où tu tournes tes pas.
Mais je t'y laisse aller, il faut que je te quitte,
Adieu.

LICIDAS.

Je voy d'ici ce que ton cœur medite,
Ton voyage, Berger, ressemble assez au mien.

ATIS.

A dire vray, cela se pourroit bien.
Va, puisses-tu jamais ne trouver de Cruelles.

LICIDAS.

Les Cruelles ne me sont rien,
Je ne crains que les Infidelles.

DE-

DE LIE.

III. EGLOGUE.

A MAD...

QUittons, mes chers Moutons, le cours de la Riviere,
L'Herbe sera meilleure aux lieux que j'apperçoy,
Vous m'allez desormais occuper toute entiere,
Mirtille qui m'aimoit ne songe plus à moy.

Helas! j'allois l'aimer, je n'en suis que trop seure;
Déja je prononçois son Nom avec plaisir,
Déja je pensois moins à vous qu'à ma parure?
Déja pour vous garder je manquois de loisir.

Moy, qui fus toûjours rigoureuse
Je ne l'estois presque plus que par art,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse;
Puisqu'il m'a deu quitter, Ciel! que je suis heureuse,
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard!

Encore quelques soins, il n'estoit plus possible
Que mon cœur ne se rendist pas,
J'en eusse esté touchée; & maintenant, helas!
Ce cœur regretteroit d'avoir este sensible,
J'éprouverois mille chagrins jaloux;
Quel peril j'ay couru! cependant abusée
Par des commencemens trop doux,
Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.

Je

Je tremble encore en songeant aujourd'huy
Que j'ay pensé dire à Mirtille
La chanson que je fis pour luy,
Quoy qu'à faire des vers je ne sois pas habile.
La crainte que j'avois qu'elle ne fust pas bien
Peut-être encore une autre honte,
Empescha que ma langue alors ne fust trop prompte,
Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois si je l'avois dite;
Quoy, donc, il la sçauroit, & pour mieux m'insulter.
Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
Corinne, oseroit la chanter?

Je connois maintenant ce que l'Amour prépare,
Aux foibles cœurs dont il s'empare,
Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement;
Mais lors que mon Printemps à peine encor commence,
Faut-il avoir acquis par mon premier Amant,
Une si triste experience?

Profitons-en pourtant, évitons les Pasteurs,
Leurs Danses, leurs Chansons, leurs Fêtes dangereuses,
Mais sur tout leurs discours flateurs;
Fuyons aussi les Bergeres heureuses;
Si d'un pareil bonheur je formois le souhait,
Mon cœur en deviendroit plus facile à surprendre.
Et ne dois-je pas bien comprendre.
Que ce n'est pas pour moy qu'un sort si doux est fait?
In-

Inutile & vaine Jeunesse,
Toy qui devois m'amener de beaux jours,
Qu'ay-je affaire de toy pour sentir la tristesse
De vivre loin des jeux, des plasirs; des amours?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne sçaurois voler avec trop de vitesse.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amusemens utiles,
Vous n'estes pas touchans, mais vous estes tranquilles;
Ah! ne me laissez pas le loisir de songer
Que l'on puisse avoir un Berger.
Fontaines, Fleurs, Oiseaux, charmes pleins d'innocence,
Aidez à m'occuper, j'auray recours à vous,
Sauvez-moy de l'Amour; helas! pour ma défense
Sera-ce assez que vous conspiriez tous?

D'où vient que je suis effrayée
Des efforts qu'il me va coûter?
N'en seray-je pas bien payée,
Et le repos peut-il trop s'acheter?
Les plus tendres Bergers, & Mirtille luy-même
N'ébranleroient pas mon dessein;
Non, Mirtille à mes pieds l'entreprendroit en vain,
Quand on a le cœur tendre il ne faut point qu'on aime.

Ainsi

AInsi parla Delie, alors du Dieu du jour
Le Char panchoit un peu vers la fin de son tour;
Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris sa place,
Que Delie à Mirtille avoit déja fait grace.
Il n'estoit point volage, il avoit seulement
Eprouvé sa Bergere, & feint un changement,
Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable,
Aprés que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Mirtille en peu de tems se vit assez aimé
Pour sçavoir le dessein que l'on avoit formé.
Il ne demeura pas tout à fait inutile,
Quelquefois il fit rire & Delie, & Mirtille.

CE present Pastoral doit-il estre pour vous?
Helas! je ne vous trouve aucun trait de Bergere,
Vous n'avez point ce tendre caractere,
Des Belles de nos Bois l'agrément le plus doux;
Mais vous avez en recompense
Dans l'air, dans le visage assez de majesté,
Dans l'humeur assez de fierté,
Et peut-estre un peu d'inconstance;
Enfin vous estes Nymphe, à ce que font juger
Vos appas, vos defauts, trop bisare mélange,
Et trop capable encor de plaire & d'engager;
Vous estes Nimphe, & moy qui sous vos loix me range,
Je ne suis qu'un simple Berger.
Tendresse qui jamais n'étale ses services,
Délicatesses sans caprices,
Soins plus amoureux que brillans,

Timidité flateuse, ardeurs toûjours égales,
Transports qui sont ensemble & doux & violens,
Respect, constance, enfin les vertus pastorales;
Voila quels sont tous mes talens.
Mais toute Nimphe que vous estes,
Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites?
Un Berger fidele a dequoy
Payer le cœur des Nymphes même;
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voit rien au dessus de soy.
Je ne croy pas qu'on vous irrite,
En vous tenant ce superbe discours,
Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son merite,
Les Bergers ne sçauroient vanter que leurs amours.

DAPH-

DAPHNE.

IV. EGLOGUE

ARCAS, PALEMON, TIMANTE,

ARCAS & Palémon, tous deux d'un age égal,
L'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables,
Se répondant tous deux par des chansons semblables,
Formoient un combat Pastoral.
Ce n'estoit point ta méprisable gloire
Ou du chant ou des Vers qui piquoit leurs esprits,
Ils disputoient un plus illustre prix,
Chacun prétendoit la victoire
Pour la Beauté dont il estoit épris.

Timante les jugeoit, Timante
Qui dans ses jeunes ans enflâma tant de cœurs,
Qu'une experience sçavante
Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Pasteurs,
Et dont la vieillesse galante
Souvent par ses avis se plaisoit à former
Quelque Beauté simple & naissante,
Qui n'eust sçeu qu'estre aimable, & non se faire aimer.

Le Berger qui devoit trouver le sort contraire
Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur Mere
A son Rival victorieux,
Dans des temps plus grossiers peine assez ordinaire;
Il falloit, ô Loi plus severe!
Et que n'eust-il pas aimé mieux?
Que du Berger vainqueur il chantast la Bergere.

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins?
Quels efforts des deux parts! O toi! Muse Rustique,
Qui laissant à tes Sœurs la Trompette heroïque
N'enfles que des Pipeaux assemblez de tes mains,
Toy, qui du superbe Parnasse
Negligeant les Lauriers sacrez,
Te couronnes le front avec autant de grace,
Des simples fleurs qui naissent dans les Prez,
Redis moy le combat ardent, quoique paisible,
Que se livrerent les Bergers,
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

AR-

ARCAS.

AU parti de Phillis tu dois la préference,
Amour, elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu sçais en recompense,
Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

ARCAS.

De Venus quelquefois avez-vous veu l'image?
Elle à les cheveux blonds, & ma Bergere aussi.

PALEMON.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaist davantage,
Pardonne-moy, Venus, mon cœur en juge ainsi.

ARCAS.

Quand Philis a meslé des fleurs dans sa coiffure,
Quel charme pour les yeux! quel peril pour les cœurs!

PALEMON.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure,
Elle sçait mieux charmer, qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjouëment de Philis la rend encor plus belle,
Et de Jeux & de Ris une Troupe la suit.

PALEMON.

Daphné dans sa langueur a les Graces pour elle,
Et les Graces toûjours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis est entourée,
Et je voy que mon choix s'est trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné fuit ses Amans, elle vit retirée;
Heureux qui luy pourroit fournir dequoy réver!

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit ma Bergere,
Sa beauté, sa douceur, tout plaist au même instant.

PALEMON.

Lors que l'on voit Daphné douce ensemble & severe,
On n'oseroit l'aimer, mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
S'il vient en ce hameau des Pasteurs étrangers?

PALEMON.

Oüy, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent,
Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers.

ARCAS.

Dans le Cristal des eaux souvent Philis se mire,
Et là contre mon cœur elle apreste des traits;
Ruisseaux, peignez-luy bien la beauté qui m'attire,
Philis en croira mieux les sermens que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines,
Le soin de sa beauté ne l'inquiete pas.
Soupirs que j'ay poussez, doux tourmens, tendres peines,
Vous seuls vous instruisez Daphné de ses appas.

ARCAS.

Souviens-toy de quel air Philis entre en la danse,
D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumez,
Il brille sur son front une aimable assurance,
Elle sçait que les cœurs vont tous estre charmez.

PALEMON.

Daphné danse encor mieux, & n'en est pas si sûre,
Soudain elle rougit, sa rougeur luy sied bien,
De loüanges en vain elle entend un murmure,

Tous

Tous les cœurs sont charmez, seule elle n'en sçait rien.

ARCAS.

Aux soupirs d'Alcidon Philis estoit sensible,
Mais quel est mon bonheur, de voir que chaque jour
Je détruis auprés d'elle un rival si terrible !
J'y perdrois, si Philis n'avoit point eu d'amour.

PALEMON.

Je n'ay point le plaisir de rendre méprisable
Un Rival pour qui seul on avoit eu des yeux,
Daphné n'aima jamais, elle en est plus aimable,
Je puis mesme esperer qu'elle en aimera mieux.

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule.
Prit la main de Philis qu'il serroit tendrement;
Soudain sans qu'il me vist, prés d'elle je me coule,
Elle me donna l'autre; & soûrit finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'est point declarée,
J'espere cependant avoir un jour sa foy,
Non pas que j'en jurasse encor par Cithérée,
Mon cœur me le promet, c'est mon cœur que j'en croy.

ARCAS.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractere,
Elle en fera pour moy, je l'ay trop merité;
C'est toûjours le Berger qui chante la Bergere,
Quel plaisir que luy-mesme en soit aussi chanté !

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux son me touche !
Je ne puis plus souffrir les hostes de ces bois,
On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche,
O Dieux ! & j'entendrois, *j'aime*, de cette voix !

ARCAS.

Tu dois bien t'offenser, Philis, on te compare ;
Philis, c'est à Daphné, quel étrange rapport !
Se peut-il jusque là que Palemon s'égare ?
Moy qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait tort ?

PALEMON.

Daphné, quoy qu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendroit pas plûtost à sçavoir nos débats,
Qu'elle voudroit ceder le prix à sa rivale,
Mais Timante ; je croy, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'insupportable audace,
A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné,
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné,

PALEMON.

Daphné, n'entreprens pas une telle vangeance,
Laisse Arcas comme il est, & mes vœux sont remplis ;
Sa Philis luy fera sentir son inconstance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en est assez, je voy que vostre zele
Pousseroit trop loin la querelle ;
Vous ne parleriez bien-tost plus
Du merite de l'une & de l'autre Bergere ;
Vous perdriez le temps en discours superflus ;
Conclusion trop ordinaire.

Ecoutez-moy, Bergers, voicy mon jugement,
Philis est la plus agreable.

PA-

PALEMON.

Ah, Timante!

TIMANTE.

Ecoutez, Berger, tranquillement.
Mais je croy Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'est ainsi.....

TIMANTE.

Bergers, je me sers de mes droits,
Et mon autorité doit estre icy suivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute sa vie.
Vous, Arcas, preparez quelque chant pour Daphné;
Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,
A Philis sa Rivale un Bouquet soit donné.
L'Air sera tendre & doux, les Fleurs seront nouvelles;
Les Fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un Air qui veut du temps, de la peine, & des soins,
Ce partage convient assez juste aux deux Belles.

ERASTE.

V. EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

*LE Berger * qui jadis herita le Hautbois*
Du grand † Pasteur de Siracuse,
Et dont mesme aujourd'huy la Muse
De l'aimable Mantouë enorgueillit les bois,
Vouloit que des Forests la demeure sauvage
Fust digne qu'un Consul y fist quelque séjour.
J'entreprens un plus grand ouvrage,
Moy qui voudrois rendre digne d'un Sage
Des Forests où regne l'Amour.

Pourquoy non cependant? ces Sages de la Grece,
Ces Thalés, ces Bias, grands & superbes noms,
L'emportent-ils pour la sagesse
Sur nos Tirsis & nos Damons?
J'en doute; dans nos champs la Vertu toute pure
Agit sans dessein d'éclater,
Tout l'art de la raison ne sçauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture;
Ils ne se laissent point flater
Aux plaisirs remplis d'imposture
Que sans l'aveu de la Nature
L'Opinion ose inventer.
Ce n'est point chez eux qu'on achete
Un bien imaginaire aux dépens d'un vray bien:
Mais

* Virgile. † Théocrite.

Mais pour la sagesse parfaite
Il leur manque des mots, un severe maintien,
Et par malheur ils ont une Houlette.

Encore un grand défaut, ils sont toûjours amans;
De je ne sçay quels feux qui leur semblent charmans
Leur ame est sans cesse remplie;
Mais quoy tous les Humains sont fous par quelque endroit,
Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie
Dont on puisse payer le tribut que l'on doit?

Vous donc que la Sagesse admet dans ses Misteres,
Qui simple spectateur des passions vulgaires
De leurs ressorts en nous considerez le jeu,
Prenez des yeux qui ne soient pas austeres
Pour un Berger qui vous ressemble peu.
Ne riez pas de voir sa raison égarée
Par tant d'états divers passer en un seul jour,
Un Amant est chose sacrée,
Et qui par un vray Sage est toûjours reverée,
Le Sage tant qu'il vit est en prise à l'Amour.

LES

LES Oiseaux qui du jour annoncent la naissance,
Laissoient encor les champs dans un profond silence,
Lors qu'Eraste s'éveille, & croit qu'à son réveil
Déja Thetis s'appreste à rendre le Soleil.
Il court de sa Cabane ouvrir une fenestre,
Il regarde le Ciel, mais il ne voit paroistre
Ny les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ny ce douteux éclat qui se joint à la nuit:
La Mere des Amours à peine renaissante
Commençoit à jetter sa lumiere perçante,
Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant;
Eraste entre en couroux contre le jour trop lent;
Iris luy vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le soir renvoyeroit les Troupeaux au Village,
Et pour ce rendez-vous Eraste est éveillé
Avant que sur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens aprés il appelle Titire;
Depuis que le Berger pour son Iris soupire,
Titire a pris le soin des Troupeaux du Berger,
Ils alloient tous perir sans ce Maistre étranger.
Eraste ose luy faire un injuste reproche,
Vous dormez, luy dit-il, lors que le jour approche,
Les Troupeaux devroient estre aux plaines d'alentour,
Partez. En le hastant, il croit haster le jour.
Le jour est loin encore, aux yeux d'Eraste mesme,
Il ne découvre rien; quelle lenteur extrême,
Quel siecle jusqu'au soir! il mesure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux,

Il

Il faut que sur ces Monts ce grand Astre renaisse,
S'éleve lentement, & lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derriere ces grands bois,
Il mesure ce tour, & fremit mille fois.
Le jour si souhaité, le jour enfin arrive;
Mais son inquietude en est encor plus vive,
Ses desirs, ses transports, ses divers mouvemens,
Luy font de tout ce jour sentir tous les momens,
Souvent pour moderer cette ardeur empressée
Il voudroit éloigner Iris de sa pensée,
Tantost de ses Troupeaux tâchant à s'occuper,
Tantost dans ses vergers s'amusant à couper
D'un Arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantost de joncs tissus commençant quelque ouvrage;
En vain; toûjours Iris, toûjours cet heureux soir
L'agitent malgré luy par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne,
Il prend ce doux Hautbois qui sans cesse resonne
De l'excés de sa flâme, & des beautez d'Iris;
Il chante où le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris,
Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle;
Imprudence d'Amant! il se remplit trop d'elle,
Le jour en est plus long, il en souffre, mais quoy?
Peut-il en l'attendant se faire un autre employ?
A peine le Soleil commençoit à descendre,
Au Bocage déja le Berger va se rendre,
Il se flate qu'Iris conduite par l'amour
Y pourra bien venir avant la fin du jour,
Et quelquefois il craint que trop indifferente
Iris, la mesme Iris, ne trompe son attente.
Elle vient à la fin, il n'estoit point trop tard,

Son

Son air marque à demy qu'elle vient par hazard ;
Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle
D'un desir curieux avoient esté touchez ;
Les uns prés des Amans sous un Buisson cachez,
Prestent à leurs discours une oreille attentive ;
D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des Arbres toufus montez de toutes parts,
Pour sçavoir ce qu'on dit observent les regards.
Dans le Bocage alors Eraste & la Bergere
Respirerent cet air qu'on respire à Cythere,
Et par les doux transports dont ils furent atteints,
Sentirent les Amours dont ces lieux estoient pleins.
Combien en se voyant, Dieux ! combien ils s'aimerent !
Ils ne s'aimoient pas moins quand ils se separerent,
Mais Iris appliquée à déguiser son feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

LIG-

LIGDAMIS.

VI. EGLOGUE.

ADRASTE, HILAS.

ADRASTE.

Tu connois Ligdamis?

HILAS.

Qui ne le connoist pas?
C'est luy qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

Luy-mesme.

HILAS.

Quel Berger! il est du caractere,
Dont un Amant m'eust plu si j'eusse esté Bergere;
Il ne connoist nul art en aimant, que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflamer,
Il aime, mais forcé par les yeux d'une Belle,
Et son amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'estre aimé n'est pour luy qu'un bonheur,
Il en sent le plaisir, & renonce à l'honneur,
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace,
Les faveurs qu'on luy fait sont toûjours une grace.

ADRASTE.

As tu veu de ses Vers?

HILAS.

Je les sçay presque tous.
O Ciel! qu'il en chantoit de tendres & de doux,
Quand Climene à la Ville alloit faire un Voyage!
Je n'en sçais point de luy que j'aime davantage.

AD-

ADRASTE.

Moy, je ne les ſçais point, j'eſtois alors abſent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoiſſant,
Si tu prenois la peine, Hilas, de me les dire!

HILAS.

Je t'obeis, écoute un Amant qui ſoupire.

Vous allez donc quitter pour la premiere fois
De nos Hameaux la demeure tranquille!
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partez, vous allez à la Ville,
Climene, il vous ſera peut-eſtre difficile
De retrouver du plaiſir dans nos Bois.

Là, d'illuſtres Amans vous rendront leurs hommages,
Leur rang ou leur adreſſe à vous faire la cour,
Tout vous éblouïra dans ce nouveau ſéjour.
Que deviendray-je, helas! au fond de nos bocages,
Moy qui n'ay pour tous avantages
Qu'une Muſette & mon amour;

Ils vous mettront ſans doute au deſſus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux;
Leurs éloges ſont doux, mais ſouvent infidelles;
Cependant vous viendrez à mépriſer pour eux
Ces loüanges ſi naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ay dit, Climene,
Mais ils vous le diront d'un air plus aſſuré,

Avec

Avec un art flateur des Bergers ignoré,
Moy, je ne vous l'ay dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ay dit, & j'ay soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,
Les manieres qu'on prend dans nos petits hameaux;
Rapportez-moy cette rougeur sincere,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts,
D'une jeune & simple Bergere;
Rapportez-moy jusqu'à cet air severe
Que vous avez pour moy comme pour mes rivaux,
Vous verrez à la Ville un exemple contraire;
Mais de vostre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.

J'ay veu la mesme Ville où vous allez paroistre,
Pour la belle Climene elle a veu mes langueurs;
Parmy tous les plaisirs qui flatoient tant de cœurs,
J'y regrétois nostre séjour champestre,
Et vostre veuë, & mesme vos rigueurs.

Non, je n'ay garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuieux;
Mais de quelque costé que vous tourniez les yeux,
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre,
Et dites, s'il se peut, d'une maniere tendre,
C'est icy que l'on aima mieux
S'occuper de moy, que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

ADRASTE.

O Pan, ou si c'est toy qu'il faut que l'on implore,
Phœbus, ou toy plûtost que l'un & l'autre adore,
Amour, donne à mes vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il peut t'en coûter moins, & Ligdamis luy-mesme
N'offre rien aux Autels de l'amour, mais il aime;
Il aime, & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les Vers des Amans.
Ligdamis mesme en fit au retour de Climene,
Qui cedent à ceux-cy, quoy qu'ils cedent à peine.
Peut-estre on chante mieux un départ qu'un retour;
Peut-estre un air content ne sied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces Vers là, Berger, tu les sçais?

ADRASTE.

Oüy, sans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ay dits.

ADRASTE.

Ecoûte.

MA

MA Bergere revient, c'est demain que ces lieux
S'embellissent par sa presence;
J'iray m'offrir le premier à ses yeux.
Ah, Ciel! si de quelque distance
Elle me reconnoist à mon impatience,
Que mon sort sera glorieux!

Oüy, je seray le seul dont la joye éclatante
Par d'assez vifs transports marquera ce beau jour,
J'aura seul une ardeur digne de son retour;
Elle ne pourra plus paroistre indifferente,
Je luy prepare trop d'amour.

Que dis-je? cette ardeur est-elle donc nouvelle?
N'ay-je encor rien senty d'aussi vif en aimant?
Quand j'estois une heure, un moment,
Un moment seul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprés d'elle
N'avois-je pas le mesme empressement?

Vous n'aurez que mes soins, mes transports ordinaires,
Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer,
Vos yeux depuis long-temps n'ont veu d'Amans sinceres,
Et pourroient-ils jamais s'en desaccoûtumer?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflammer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours legeres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

La Ville est pleine de contrainte,
De faux sermens, & de vœux indiscrets;

Que ne l'avez-vous veuë exprés
Pour sçavoir de quel prix est cet amour sans feinte
Qui se trouve dans nos Forests,
De quel prix sont nos Bois pour s'y parler sans
crainte,
Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte,
Et mon cœur pour sentir vos traits?

Revenez plus Bergere encore
Que vous n'estiez en nous quittant;
Songez qu'il est au monde un cœur, qui vous adore
Une Belle au milieu des soûpirs qu'elle entend,
Au milieu d'une Cour dont sa fierté s'honore,
N'en peut pas toûjours dire autant.

HILAS.

ADraste, j'avoüeray que ma surprise est grande,
Que contre de tels Chants Climene se deffende.

ADRASTE.

Et pourquoy le crois-tu? les Vers par leurs attraits
Ont soûmis les Lyons, entraisné les Forests,
Aprés cela, je croy, le moins qu'ils puissent faire
C'est d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
L'Amour les a fait naistre, & les Vers à leur tour
Ne manquérent jamais à bien servir l'Amour.

HILAS.

Mais Climene, dit-on, est fiere, inexorable.

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis est amoureux, aimable.

HILAS.

N'a-t-on jamais poussé de soûpirs superflus?

ADRASTE.

Et bien, je te diray quelque chose de plus.
Nous estions l'autre jour sous l'Orme de Silene
Une assez grosse Troupe où se trouva Climene,
On loüa Ligdamis, chacun en dit du bien,
Prens bien garde, Berger, seule elle n'en dit rien?
Dés que d'un tel discours on eut fait l'ouverture,
Elle se détourna rajustant sa coëffure,
Où je ne voyois rien qui fust à rajuster,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire!
Une Belle est sensible, & tu veux bien le croire.

THAMIRE.

VII. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

LES Bergers tous les jours font entre
eux des Combats.
Et de Chanſons, & de Muſettes,
Lors que vous vous trouvez ſeules
comme vous eſtes,
Pourquoy ne les imiter pas?
Quoy? les graces du chant ſont-elles neceſſaires
A des Bergers plûtoſt qu'à vous?

FLORISE.

Et quel ſujet chanterions-nous?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un ſeul pour de jeunes Bergeres.

SILVIE.

Nos Amours?

AMARILLIS.

Et quoy donc?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux,
Que quelques Bergers curieux,
N'écoutent des recits peut-eſtre trop ſinceres.

SIL-

SILVIE.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

FLORISE.

Je crains par tout les Bergers.

AMARILLIS.

Chantez sans tarder davantage ;
Voyons qui de vous deux sçait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage,
Mon experience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que sans feinte avec moy vostre cœur se declare,
Entre Belles, je sçay que la franchise est rare,
Mais elle doit icy regner dans vos discours.
Par un combat tel que le vostre
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos Amours.
Quand on y destine sa vie,
On ne s'y peut trop exercer ;
Allons agreable Silvie,
Je le voy bien, vous voulez commencer.

SILVIE.

Licas brûle pour moy de l'amour le plus tendre ;
Que faire, Amarillis ? quel party puis-je prendre ?
Je n'y sçais que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'est fidelle Amant que mon Amant n'efface,
J'aime, mais j'en voudrois voir quelque autre en ma place,
Elle ne s'en sauveroit pas.

SILVIE.

Aimer est un plaisir, mais il ne peut suffire,
Il y faut joindre encor le plaisir de le dire,
J'aime Licas, Licas le sçait.

FLORISE.

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse,
Je sçay trop qu'il n'est point de Berger qui n'abuse
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je suis simple, & naïve, & de feindre incapable,
Et je croy ma franchise encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois comme vous estre simple, & naïve,
Mais ce n'est pas ainsi qu'un Amant se captive,
Et mon Amant m'est precieux.

SILVIE.

Si l'on cache le feu dont on se sent éprise,
Ce n'est pas à l'Amant du moins qu'on le déguise,
Qui le cause, s'en aperçoit.

FLORISE.

Je consens qu'avec soin un Amant m'examine,
Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'est de celuy qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour ose se peindre,
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLO-

FLORISE.

Quand mon Berger paroiſt trop vif & trop ſenſible,
Détournez-vous de luy, mes yeux, s'il eſt poſſible,
Détournez-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque temps moins par art que par honte,
Mais je trouvay Licas ſi tendre un certain jour,
Un jour qu'on celebroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je diſſimulois moins hier qu'à l'ordinaire;
Si l'on ne fuſt venu troubler noſtre entretien,
Je ne ſçay plus comment Thamire avoit ſçû faire,
Mon ſecret ne tenoit à rien.

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendreſſe,
La Feſte de Venus eſtoit un temps heureux,
Je m'en ſuis apperçûë, & grace à la Déeſſe,
Il n'en eſt que plus amoureux.

FLORISE.

Je ſçay bien dans mon cœur que je ſuis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit,
Du peril où j'eſtois je me vis dégagée;
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous diſputons ſur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moy, l'Amour juge entre nous,

Et je dis en moy-mesme, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lors qu'avec des regards attentifs, pleins de flâme,
Thamire cherche en moy ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SILVIE.

J'imagine toûjours quelques faveurs nouvelles,
Des presens que l'Amour a soin d'assaisonner;
Licas aura bien-tost jusqu'à mes Tourterelles,
Je ne sçay plus que luy donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une mesme conduite,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal,
Je le prens à danser deux ou trois fois de suite,
Mais aprés je prens son Rival.

SILVIE.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur extréme,
Un jour Licas & moy nous caressions mon Chien,
Nous le baisions ensemble, il me baisa moy-mesme,
Je feignis de n'en sentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire,
Il tomba l'autre jour un Oeillet de mon sein,
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoy qu'il conduisist mal sa main.

SIL-

SILVIE alloit encor reprendre aprés Florise,
Quand l'une & l'autre fut surprise
D'entendre un Buisson qui trembla.
Que tu sçais bien, Amour, estre un guide fidelle
Pour conduire un Amant sur les pas d'une Belle!
Licas & Thamire estoient là.

L'agreable combat que celuy des Bergeres,
Pour les témoins cachez qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire sur tout, que par de longs misteres,
On avoit voulu tourmenter!
Florise fut confuse, & d'une prompte course
Hors de ce lieu précipita ses pas,
Derniere, mais foible ressource,
Dans de semblables embarras.

Thamire la suivit, que pouvoit-elle faire?
Refuser de le voir, marquer de la colere
Qu'il surprist un secret si long temps renfermé;
Encor quelle colere, & quelle foible cause
D'accuser un Amant aimé!
Elle le fit, & ce fut peu de chose.
Bien-tost son cœur se fut rendu;
Thamire qu'animoit sa fortune presente
Payoit par les transports d'une flâme contente,
Tout ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle?
Personne ne prit garde à ce qu'elle devint,
Sans doute, Amarillis se tint
Peu necessaire à vuider la querelle.

IS-

ISMENE.

VIII. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

VOUS qui par vos treize ans à peine encor fournis,
Par un éclat naissant de charmes infinis,
Par la simplicité compagne de vôtre âge,
D'un rustique Hautbois vous attirez l'hommage.
Vous dont les yeux déja causeroient dans nos champs,
Mille innocens combats & de vers & de chants,
Pour des Muses sans Art convenable Heroine,
Ecoutez ce qu'icy la mienne vous destine.
Voyez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
Comment il est mené par un Amant adroit,
Quels piéges tend l'amour à ce qui vous ressemble;
Ce n'est pas mon dessein que vostre cœur en tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces piéges presentez
Avec un triste soin soient toûjours évitez.
Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre
Si charmans, que jamais vous ne les puissiez craindre,
Ils ont quelque peril, je ne déguise rien.
Et que prétens-je donc? je ne le sçay pas bien;
En termes generaux, sous des Histoires feintes,
Vous parler de desirs; de tendresse, de plaintes.
Ces mots plairoient toûjours, n'eussent-ils que le son.
Du reste, point d'avis, moins encor de leçon:
Aimer, ou n'aimer pas est une grande affaire,
Que sur ces deux partis vostre cœur delibere,
On les peut l'un & l'autre & loüer & blâmer,
Quand tout est dit pourtant, on prend celuy d'aimer.

Sur

SUr la fin d'un beau jour, aux bords d'une Fontaine,
Corilas sans témoins entretenoit Ismene,
Elle aimoit en secret, & souvent Corilas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne luy marquoit pas.
Soyez content de moy, luy disoit la Bergere,
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'aime avec passion les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me presentez,
Si vous avez écrit mon nom sur quelque Hestre,
Aux traits de vostre main j'aime à vous reconnoistre,
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux?
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Je, veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne seroit l'Amour que vous pourriez prétendre;
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos Troupeaux me seront aussi chers que les miens,
Si de vos fruits pour moy vous cueillez les premices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices;
Nostre amitié peut-estre aura l'air amoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Dieux! disoit le Berger, quelle est ma récompense!
Vous ne me marquerez aucune préference,
Avec cette amitié dont vous flatez mes maux.
Vous vous plairez encore aux chants de mes Rivaux.
Je ne connois que trop vostre humeur complaisante,

fante,
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, & ces soûris flateurs
Que devroient ignorer tous les autres Pasteurs.
Ah plûtost mille fois... Non, non, répondit-elle,
Ismene à vos yeux seuls voudra paroistre belle,
Ces legers agrémens que vous m'avez trouvez,
Ces obligeans soûris, vous seront reservez;
Je n'écouteray point sans contrainte & sans peine
Les chants de vos Rivaux, fussent-ils pleins d'Ismene,
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux,
Mais n'ayons point d'Amour, il est trop dangereux.

Et bien, reprenoit-il, ce sera mon partage.
D'avoir sur mes Rivaux quelque foible avantage,
Vous sçavez que leurs cœurs vous sont moins assurez,
Moins acquis que le mien, & vous me preferez,
Toute autre l'auroit fait; mais enfin dans l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience,
Tout vous pourra fournir un assez doux employ,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moy.
Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-estre,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoistre.
Croyez-moy, Corilas, je n'ay pas le bonheur
De regreter si peu ce qui flatoit mon cœur;
Vous partistes d'icy quand la moisson fut faite,
Et qui ne s'apperçut que j'estois inquiete?
La jalouse Doris pour me le reprocher
Parmy trente Pasteurs vint exprés me chercher
Que j'en sentis contre elle une vive colere!

On

On vous l'a raconté, n'en faites point mistere;
Je sçay combien l'absence est un temps rigoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux

Qu'auroit dit davantage une Bergere Amante?
Le mot d'amour manquoit, Ismene estoit contente.
A peine le Berger en esperoit-il tant,
Mais sans le mot d'amour, Il n'estoit point content.
Enfin pour obtenir ce mot qu'on luy refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse;
Il faut vous obéir, Ismene, & dés ce jour,
Dit-il en soûpirant, ne parler plus d'amour,
Puis qu'à vostre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se reduire,
Mais la jeune Doris, vous n'en sçauriez douter,
Si j'estois son Amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois Corilas quitte Ismene,
Viens icy, Corilas, qu'un doux espoir t'amene,
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
J'aimois Ismene alors comme un fidelle Amant.
Maintenant cet Amour que vostre cœur rejette,
Ces soins trop empressez, cette ardeur inquiete,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismene à ce langage
Demeuroit interdite, & changeoit de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main,
Elle n'empescha point son trouble de paroistre,
Et quels charmes alors le Berger vit-il naître!
Corilas, luy dit-elle, en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'Amour, & ç'eust esté le mieux,
Mais

Mais puis que l'amitié vous paroist trop paisible,
Qu'à moins que d'estre Amant vous estes insensi-
ble,
Que la fidelité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'Amour, & n'aimez point Doris.

TIRSIS, ET IRIS.

IX. EGLOGUE.

DANS le fond d'un Valon est un lieu solitaire,
Proche cependant d'un Hameau,
Rarement un Berger y mena son Troupeau,
Mais un Berger souvent y suivit sa Bergere.
D'arbres épais il est environné,
Il s'y conserve un ombre, il y regne un silence,
Qui font que ce séjour semble estre destiné
A recevoir la confidence
D'un cœur tendre & passionné.

Un clair ruisseau tombant d'une colline.
Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver,
Et quoy qu'il soit encor prés de son origine,
Déja ses petits flots peuvent faire réver.
La beauté de ces lieux toute inculte & champestre
Ne permet point que l'Art ose y paroistre,
L'Art mesme leur nuiroit s'il les vouloit parer;
Telle en est l'aimable imposture,

Que

Que quand on s'y vient retirer,
On se croit seul dans toute la nature.

Là, sortant du Hameau prochain,
Par differens chemins deux Amans se rendirent,
Sans en estre d'accord l'un & l'autre ils comprirent
Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils se virent seuls, une joye amoureuse
Mieux que dans leurs discours éclata dans leurs yeux;
Seulement la Bergere en fut un peu honteuse,
Mais sans songer à sortir de ces lieux.
Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
Que revestoit l'herbe tendre & naissante,
Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas,
L'amour aux pieds d'Iris marquoit toûjours sa place,
Et voicy leurs discours, dont le charme & la grace
Aux cœurs indifferens ne se montrera pas.

TIRSIS, IRIS.

TIRSIS.

ON aime en ces Hameaux, on songe assez à plaire,
Cependant cherchez-y quelque Berger sincere,
Et je veux bien, Iris, vous rendre vostre foy,
Si vous en trouvez un sincere comme moy.

IRIS.

Il est quelques Beautez que l'on trompe, ou qu'on quitte,
Mais il en est plus d'une aussi, qui le merite.
Et quoy, voulez-vous donc qu'avec fidelité
On aime Cleonice, & son air affecté?
Voulez-vous que l'on soit fidelle pour Madonte,
Qui toûjours sur ses ans nous impose sans honte?
Mais Climene, mais Lise ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, Berger, de leurs Amans.

TIRSIS.

Ne vous y trompez pas; pour estre jeune, & Belle,
On n'en a pas toûjours un Amant plus fidelle.
Vous parlez de Climene, il n'est pas d'air plus doux,
Et mesme elle a, dit-on, quelque chose de vous;
Mais si je vous disois que Climene est trahie?
Menalque qui devroit l'aimer plus que sa vie,
Qui souvent la voit seul prés d'un certain Buisson,
Menalque pour une autre a fait une chanson.
Et Lise, à vostre avis, est-elle plus heureuse,
Elle que ses beaux yeux rendent si dedaigneuse?
Elle osa l'autre jour devant d'autres Pasteurs

Choi-

Choisir son Licidas pour luy donner des fleurs,
A l'amour du Berger elle les crût bien deuës ;
Helas ! le lendemain il les avoit perduës.

IRIS.

Tirsis, je vous entens, vous n'aimez pas ainsi,
Mais ne me puis-je pas faire valoir aussi ?
Croyez-vous que pour estre & fidelle & sincere,
On en trouve toûjours autant dans sa Bergere?
Damon y gagneroit ; nous sommes tous témoins
Combien à Timarete il a plû par ses soins,
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire oster sa panneriére,
Damon estoit present, elle ne luy dit rien ;
Pour moy, de leurs amours je n'auguray pas bien,
Ces tours-là ne se font qu' au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriez bien si j'en usois de mesme.
On croit que Lisidor a lieu d'estre content,
J'ay veu pourtant Alphise, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tresse ;
La Belle avoit un air de langueur, de paresse ;
Au contraire Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquitoit d'un employ dont il estoit charmé,
Alphise en ce moment rougit d'estre surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

TIRSIS.

Iris, qu'avez-vous dit? on se fust figuré
Que le fidelle amour, des Villes ignoré,
S'estoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles,
Mais on l'ignore icy comme on fait dans les Villes !
Ah ! qui pourroit souffrir Menalque & Licidas?
Charmé de leurs Chansons, je suivois tous leurs pas,

Maintenant que je sçay qu'ils ne sont pas fidelles,
Je les fuis, & leurs voix ne me semblent plus belles.

IRIS.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant.
Je les cherchois toûjours avec empressement,
Mais depuis que je sçay qu'Alphise & Timarete
N'ont point pour leurs Amans la foy la plus parfaite,
J'évite de les voir, & les jours les plus longs
J'aime mieux les passer seule avec mes Moutons.

TIRSIS.

Puis que dans ce Hameau les Amours dégenerent.
Car tous nos vieux Bergers, on sçait comme ils aimerent,
Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du Ciel éclater le couroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je seray charmée
Parmy tant de Beautez d'estre la plus aimée,
Où par mes tendres soins Tirsis sera nommé
Parmy tant de Pasteurs l'Amant le plus aimé.
Qu'il ne soit point icy de feux tels que les nostres,
Joüissons du plaisir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui souffrent le partage, & changent tous les jours.

TIRSIS.

Si je change jamais, si mon cœur se partage,
Puissay-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage,
Puisse déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

IRIS.

IRIS.

Ruisseau qui murmurez, Bois chargez de verdure,
Ecoutez mon Berger, écoutez ce qu'il jure.
S'il trouve en son Iris un amour moins constant,
Je veux que tous mes traits changent au mesme instant,
Et que sans ressentir une secrete peine
Je ne puisse jamais rencontrer de fontaine.

TIRSIS.

O vous, Dieu des Pasteurs, Déesse des Amans,
Ecoutez ma Bergere, écoutez ses sermens.

IRIS.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,
Vous tâcheriez en vain de me paroistre aimables,
Ne songez pas qu'Iris voye encore le jour;
Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

TIRSIS.

Bergeres, qui causez tant de soupirs, de larmes,
Ne comptez plus sur moy pour admirer vos charmes,
Ne comptez plus sur moy pour ressentir vos traits,
Mes yeux à vos appas sont fermez pour jamais.

ALors de mille voix ensemble confonduës,
Et dans ce lieu tout à coup répanduës,
Des deux Amans l'entretien fut suivy;
Les Nimphes, les Silvains, dans leurs Grottes obscures,
Témoins de ces ardeurs si fidelles, si pures,
Leur applaudissoient à l'envi.

L'Ouvrage qui suit a esté fait pour estre mis en Musique.

ACTEURS.

DIANE.

PAN.

ENDIMION, *Berger.*

ISMENE, *Bergere.*

LICORIS, *Confidente de Diane.*

CHOEUR *de Satires & de Faunes.*

CHOEUR *des Nimphes de Diane.*

CHOEUR *de Bergers.*

CHOEUR *des Heures.*

CHOEUR *de Ceux qui ont esté métamorphosez en Etoiles.*

EN-

ENDIMION.

PASTORALE.

ACTE PREMIER

Le Theatre represente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

CEssez, cessez d'estre Amant d'une ingratte.

LE SATIRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans vostre amour il n'est rien qui vous flatte.

LE SATIRE.

Ne perdez point de precieux soûpirs.

LICORIS.

Diane est belle & charmante,
Mais elle est indifferente,
Sa froideur ne doit-elle pas
Vous la faire voir sans appas?

LE SATIRE.

Elle a contre l'Amour armé tout son courage,
Un soupir amoureux, un seul regard l'outrage,
Avec si peu d'espoir pourquoy vous embarquer?

Laissez-luy sa fierté, c'est un triste avantage,
On ne peut mieux punir un vertu sauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATIRE & LICORIS.

Cessez, cessez d'estre Amant d'une ingratte,
Choisissez mieux l'objet de vos desirs,
Dans vostre amour il n'est rien qui vous flatte,
Ne perdez point de precieux soupirs.

PAN.

La froideur & l'indifference
Ne sont qu'une fausse apparence
Qui ne doit pas décourager.
Prés d'un Amant fidelle,
Est-il une cruelle
Qui ne soit en danger ?

LICORIS.

Quittez une vaine esperance.

LE SATIRE,

Du moins vous courez le hazard
De soupirer sans recompense.

LICORIS.

Quittez une vaine esperance.

LE SATIRE.

Dussiez-vous estre heureux, vous le seriez trop tard,

PAN.

Je ne sens point mon cœur effrayé des obstacles,
Pour les surmonter tous il est d'heureux momens;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'est pas en faveur des timides Amans.

Pan sort avec le Satire, & Licoris demeure seule pendant quelques momens.

SCE-

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS *à Diane qu'elle voit arriver.*

QUel bonheur vous conduit dans ce Bois solitaire,
Sans y trouver un Amant odieux?
Pan vient de sortir de ces lieux:

Malgré vostre humeur severe,
Le moins aimable des Dieux
A fait dessein de vous plaire;
Rien ne marque mieux
Que la raison ne tient guere
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laissons à cet Amant une audace si vaine,
Elle aura le succés qu'elle peut meriter.
Mais que me veut Ismene?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

DEesse, à vos genoux qu'avec respect j'embrasse,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur s'est dégagé d'un malheureux amour,
Souffrez que désormais je vous suive à la chasse,
Recevez-moy dans vostre Cour.

L'Amour n'ose sur vous étendre sa puissance,
Je connois ses rigueurs, je crains encor ses coups,
Je ne puis estre en assurance
Si je ne suis auprés de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels destins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds?
Endimion toûjours neglige-t'il vos vœux?

ISMENE.

Il redouble pour moy ses mépris ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos Peres
De nous unir tous deux.

Trop funeste projet, où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu cousté de larmes!
Helas! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains sujets de me flater,
Et le triste droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour est en couroux,
Son couroux n'est pas durable.
Endimion est aimable;
S'il revient jamais vers vous
Serez-vous inébranlable?

Vous ne répondez point, je voy vostre embarras.

ISMENE.

Daignez me presser moins, il n'y reviendra pas.

DIA-

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore,
Vos liens ne sont pas rompus.

ISMENE.

Non, non, mes liens sont rompus.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore.

ISMENE.

Si j'aime encor, j'implore
Vostre secours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous dont je suis la Souveraine,
Nimphes, qui sur mes pas vous plaisez à chasser,
Receyez parmy vous Ismene,
A l'Amour comme vous elle veut renoncer.

SCENE IV.

DIANE, NIMPHES DE DIANE. ISMENE.

CHOEUR DES NIMPHES.

Nous goutons une paix profonde,
Venez, venez parmy nous.
Que l'Amour au reste du monde
Fasse ressentir ses coups,
Ils n'iront point jusqu'à vous.
Venez, venez parmy nous,
Nous goutons une paix profonde;
Venez, venez parmy nous.

Danses des Nimphes.

UNE NIMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous sans nous couter de larmes.

L'a-

L'amour le plus heureux a toûjours ses allarmes,
Aux innocens plaisirs il oste leurs douceurs,
Les chansons des Oiseaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux Zephirs, ont pour nous tous leurs charmes.

SCENE V.

DIANE, NIMPHES, ISMENE, BERGERS AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne?
Pourquoy voulez-vous nous quitter?
N'estoit-ce pas le nom d'Ismene
Que sans cesse aux Echos nous faisions repeter?
N'estions-nous pas toûjours occupez à chanter
Et vos appas, & nostre peine?
Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraine?
Pourquoy voulez-vous nous quitter?

Danses des Bergers qui tâchent à fléchir Ismene.

CHOEUR DES BERGERS.

Voyez nostre douleur sincere,
Rendez-vous à nos soupirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Dans les Amans rien n'est sincere,
N'écoutez point leurs soupirs.

CHOEUR DES BERGERS.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Suivez du moins ses plaisirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Fuyez mesme ses plaisirs.

ISMENE.

Je sçay ce que je dois, Bergers, à vostre zele;
Mais mon dessein est pris; allez, oubliez moy.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah! quelle injuste loy!
Pour vous-mesme, & pour nous que vous estes cruelle!

Ils sortent.

DIANE à ISMENE.

Puisque rien desormais n'ébranle vostre choix,
Recevez de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NIMPHES.

Joüissez de l'heureux partage
Qui vous est presenté.
L'amour de toutes parts fait un affreux ravage,
Goutez-en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gémit dans l'esclavage,
Qu'il est doux d'estre en liberté!

Elles sortent avec Ismene.

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

QUe tu prens un soin inutile,
Ismene! quelle erreur conduit icy tes pas!

Tu

Tu veux auprés de moy rendre ton cœur tranquille,
Et le mien ne l'est pas.
Tu fuis Endimion. Helas!
Que tu choisis mal ton azile !

LICORIS.

Sans sçavoir de quel trait vostre cœur est atteint,
Elle se plaint à vous d'une flâme fatale ;
Avec plaisir on voit une Rivale
Qui souffre, & qui se plaint.

DIANE.

En écoutant ses maux ma honte estoit extrême,
D'imposer à ses yeux par un calme apparent ;
J'ay bravé de l'Amour la puissance suprême,
Et l'on me croit toûjours la même ;
Mais je ne joüis plus des honneurs qu'on me rend,
Et l'on me reproche que j'aime,
Quand on vient me vanter mon cœur indifferent.

LICORIS.

Bannissez l'Amour de vostre ame,
Son Empire pour vous auroit trop de rigueur,
Toûjours vostre fierté combattroit vostre flâme ;
L'Amour ne répand point ses douceurs dans un cœur,
S'il n'en est paisible vainqueur.

Dégagez-vous, songez que vous estes Déesse,
Et daignez voir quel choix vous avez fait.

DIA-

DIANE.

Je rougis de ma tendresse,
Et non pas de son objet.
L'aimable Berger que j'adore
N'a pas besoin d'un rang qui s'attire les yeux,
Il a mille vertus que luy-mesme il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux.

L'Amour luy paroist méprisable;
Et mesme en n'aimant rien il en est plus aimable.
Que sa fierté dure toûjours,
Que toûjours à l'Amour elle soit plus rebelle:
Helas! pour soutenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triste secours.

LICORIS.

Mais s'il ne sort jamais de son indifference...

DIANE.

Je sçay trop à quels maux je dois me preparer.

Un éternel silence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offense,
En secret seulement j'oseray soupirer,
Je languiray sans esperance,
Et craindray mesme d'esperer.

DIANE & LICORIS.

Ah! faut-il que les cœurs sensibles à la gloire,
Soient capables de s'attendrir?
On ne peut de l'Amour empescher la victoire,
Il faut luy ceder, & souffrir.

ACTE II.

Temple Rustique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'est pas encore consacré.

SCENE I.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUel jour, quel heureux jour je vais voir celebrer!
Nos Bergers pour Diane ont sécondé mon zéle,
Ce Temple par mes soins est élevé pour elle,
Et nous allons le consacrer.

Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des Autels je le marque sans crime;
Ce détour, ce déguisement,
Convient à mon respect extréme,
Et mon cœur pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore seulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidelle;
Vous n'estes qu'un Berger,
Diane est immortelle;
Mais des appas d'une Belle
Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cœurs on droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'estois immortel, & Diane Bergere,
Je craindrois encor sa colere.

Mes

Mes feux n'osent paroistre au jour,
Je gemis sous les Loix que le respect m'impose,
Mais sa Divinité n'en est pas tant la cause
Que ses appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais se découvrir ?
Que n'avez-vous pris soin de vous guerir
Par l'Himen de l'aimable Ismene ?

Prés d'un objet dont on est adoré,
On oublie à la fin une Beauté cruelle,
D'une funeste flâme un cœur n'est délivré
Que par une flâme nouvelle ;
Et contre les Amours
Les Amours seuls sont un secours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre,
Je ne puis espérer, & je n'ose me plaindre ;
Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer ;
Adoucit en secret des peines si cruelles,
Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer
La plus fiere des Immortelles.

EURILAS.

La fierté plaist lors que l'on est flaté
Du doux espoir de la victoire ;
Mais vous ne pouvez croire
Que Diane jamais perde sa liberté,
Quel charme a pour vous sa fierté ?

ENDIMION.

Elle redouble sa gloire,

Et le prix de sa beauté.
Je voy de nos Bergers la Troupe qui s'avance,
Eurilas, il est temps que la Feste commence.

SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

ECoutez ces Bergers qui parlent par ma voix,
Déesse, daignez quelquefois
Visiter ce Temple rustique;
On vous éleve ailleurs, des Temples éclatans;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ny plus constans.

Danses des Bergers.

I. BERGER.

Brillant Astre des nuits, vous reparez l'absence
Du Dieu qui nous donne le jour;
Vostre Char, lors qu'il fait son tour,
Impose à l'Univers un auguste silence,
Et tous les feux du Ciel composent vostre Cour.

II. BERGER.

En descendant des Cieux vous venez sur la Terre
Regner dans les vastes Forests,
Vostre noble loisir sçait imiter la guerre,
Les Monstres dans vos Jeux succombent sous vos traits.

III. BERGER.

Jusque dans les Enfers vostre pouvoir éclate,
Les Manes en tremblant écoutent vostre voix,
Au redoutable nom d'Hecate
Le severe Pluton rompt luy-mesme ses Loix.

CHO-

CHOEUR.

Que le Ciel, que la Terre, & le sombre rivage,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux differens elle doit recevoir!
Chantons sa puissance suprême,
Le Maistre des Dieux même
N'étend pas si loin son pouvoir.

ENDIMION.

Vos Eloges, Bergers, touchent peu la Déesse.
Songeons plustost à vanter
Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flatter.
Faites-vous un effort pour elle,
Malgré l'Amour dont vous suivez la Loy,
Celebrez la gloire immortelle
D'un cœur toûjours maistre de soy.

CHOEUR.

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!
Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,
Les plus grands Dieux ont ressenti ses coups,
La gloire de l'Amour ne sert qu'à vostre gloire,
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!

SCENE III.

Diane descend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

DIANE.

BErgers, jusqu'en ce lieu vostre hommage m'attire,
De sinceres respects sçavent charmer les Dieux,

Mais je veux arrester des chants audacieux
Que trop de zele vous inspire.

Il suffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur esclavage;
Mais par de superbes discours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il suffit de fuir de Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en est assez,
Vos encens & vos vœux seront recompensez.

Tous les Bergers sortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

CIel! quel étonnement de mon ame s'empare!
Quoy? vostre noble orgueil se dément en ce jour?
Diane hautement declare
Qu'elle est moins contraire à l'Amour?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette Feste,
Luy dont mon cœur est la conqueste,
En outrageant l'Amour, il croyoit me flater.
Excuse ma foiblesse,
Son erreur blessoit ma tendresse.
Et je n'ay pû la supporter.

LI-

LICORIS.

Ne me déguisez rien, vous luy voulez apprendre.
Que jusqu'à vous il peut lever les yeux,
Vous prenez pour parler un tour misterieux,
Mais vous voulez qu'il ose vous entendre

DIANE.

Pourrois-je le vouloir? Ciel! quelle honte! helas!
Du moins, si je le veux, ne le penetre pas.

ACTE III.

SCENE I.

PAN, UN SATIRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

BErgers, croiray-je un bruit qui vient de se répandre?
Diane a-t-elle protegé
L'Amour dans vos chants outragé?

ENDIMION, & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir deffendre.

PAN.

Ah! j'obtiendray le prix que merite ma foy.
A l'Amour desormais Diane est moins rebelle,
J'ose seul soupirer pour elle,
Ce changement ne regarde que moy.
Avec bien de l'amour on est toûjours aimable.
La beauté que je sers estoit impitoyable,
Je sçay que je dois peu compter sur mes appas;
Mais mon cœur m'assuroit d'un succez favorable,
Je l'ay crû sur sa foy, je ne m'en repens pas.
Avec bien de l'amour on est toûjours aimable.

LE SATIRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux,
Puisqu'ils vont estre heureux

Quand on porte sans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,
Avec le cœur on a l'esprit blessé;
Mais il n'est rien de plus sensé
Que d'estre Amant, & même Amant fidelle,
Quand on est bien recompensé.

PAN.

Je veux, je veux marquer ma joye à la Déesse,
Que les Faunes s'assemblent tous,
Qu'ils viennent remplis d'allegresse
L'applaudir dés ce jour d'un changement si doux.

ENDIMION.

Quoy? déja vostre amour s'appreste
A faire éclater sa conqueste?

EURILAS.

L'Amant d'une fiere beauté
Doit ménager sa vanité;
S'il fait des progrés, il doit feindre
De ne pas s'en appercevoir,
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

PAN.

Et bien sans montrer que j'espere
Rendons hommage à ses attraits,
Et par des soins qui ne peuvent déplaire
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCE-

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUel coup affreux, quel coup terrible,
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur?
Je me flattois d'aimer une insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane estoit Belle!
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle!
Si ses appas me faisoient soupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même,
Et je pers le plaisir extrême
Que je sentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivez moins un transport que la raison condamne,
Ce n'est point un indigne choix
Que le puissant Dieu de nos bois.

ENDIMION.

Non, ce n'est point à luy d'oser aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne luy sont pas connus.
Elle n'en reçoit point les vœux qui luy sont dûs.

EURILAS.

Toûjours remply de confiance;
Peut-estre il en croit trop une foible apparence,

ENDIMION.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annóncer;
Quand un autre que Pan auroit pû la forcer
A quitter son indifference,

Ce n'est pas moy du moins, on ne le peut penser

Vangeons-nous, vangeons-nous d'une injure mortelle,
Il ne me reste plus que ce funeste bien,
Ostons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidelité Diane vous doit-elle?
Vos cœurs n'ont pas esté dans un même lien.

ENDIMION.

Elle devoit m'estre fidelle
Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismene,
Et son amour, & mon devoir
Se fussent opposez au panchant qui m'entraîne,
Je veux essayer leur pouvoir
Je veux redemander Ismene à la Déesse,
Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
Ce qui doit vanger ma tendresse.

EURILAS.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux?
Vous parlez toûjours de vangeance.

ENDIMION.

Helas! de mes transports quelle est la violence!
Que me dis-tu? que je suis malheureux!

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte
Aux

Aux yeux qui m'avoient enflâmé?
Peut-estre que Diane eust ressenti ma perte
Bien qu'elle ne m'eust pas aimé.

EURILAS.

La vangeance est inutile,
C'est assez de se guerir.
Pourveu que vous soyez tranquille,
Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le souffrir?
La vangeance est inutile,
C'est assez de se guerir.

ENDIMION.

Si je ne suivois pas ce conseil salutaire,
Tous les Dieux devroient m'en punir.
La Déesse paroist, je vais te satisfaire,
A mon repos Ismene est necessaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

DEesse, mon audace est peut-estre trop grande,
De croire avoir le droit d'implorer vos bontez;
Si je merite peu ce que je vous demande,
Les bien-faits des Divinitez
Ne peuvent estre meritez.

DIANE.

Parlez, vous me verrez répondre à vostre attente.

ENDIMION.

Iſmene a le bonheur d'eſtre de voſtre Cour,
Je ne ſçay cependant ſi ſon ame eſt contente;
Daignez ſouffrir ſon retour
Si j'obtiens qu'elle y conſente,
Daignez la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoy? vous l'aimez? vous dont l'indifference,
Rejettoit ſes vœux & ſes ſoins?

ENDIMION.

Quand on y penſe le moins,
Souvent l'Amour prend naiſſance.

La pitié, le repentir,
Tout, vers Iſmene me rappelle,
Sa retraite m'a fait ſentir
Combien je perdois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous ſouhaitez
N'eſt pas une legere grace.

ENDIMION.

Si jamais des mortels les vœux ſont écoutez...

DIANE.

Allez, je reſoudray ce qu'il faut que je faſſe,
Et vous ſçaurez mes volontez.

SCENE IV.

DIANE.

OU suis-je? Endimion pour Ismene soupire;
Et moy, je me livrois au charme qui m'attire,
Déja je trahissois le secret de mon feu.
Aprés une foiblesse inutile & honteuse,
Aprés avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vangeance rigoureuse......
Mais quoy? ne dois-je pas me croire trop heureuse
Que l'ingrat m'entende si peu?

En me causant une douleur extrême,
Il met du moins ma gloire en seureté,
S'il ne m'eust soûtenuë, helas! contre luy-même,
J'oubliois toute ma fierté.

Mais qu'il ne pense pas que je luy rende Ismene,
Qu'il n'attende pas mon secours
Pour former une indigne chaîne;
Je redeviens Diane, & veux l'estre toûjours,
Je reprens ma premiere haine
Pour tous les coeurs esclaves des Amours.

Je voi le Dieu des Bois, faut-il que je l'entende?
Ma peine, ô Ciel! n'est donc pas assez grande?

SCE-

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES, & SILVAINS.

PAN.

DEesse, souffrez qu'en ce jour
Tous les Demy-Dieux de ma Cour
Se soûmettent à vostre Empire,
Mes soins ne peuvent seuls suffire
A vous marquer tout mon amour.

Que les Forests, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forests,
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits,
Que tous les autres Chants finissent:
On ne doit celebrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.

CHOEUR.

Que les Forests, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forests.
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits,
Que tous les autres Chants finissent.
On ne doit celebrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.

Danses des Faunes.

DI-

DIANE à PAN.

A recevoir vos soins j'ay voulu me contraindre,
Peut-estre en les fuyant j'aurois paru les craindre,
Quand on est trop severe, on se croit en danger,
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que vostre amour est inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle sort.

SCENE VI.

PAN, FAUNES & SILVAINS.

PAN.

AY-je bien entendu? c'est ainsi qu'on m'outrage?
O Ciel! où me vois-je réduit?
J'avois pris de l'espoir, il est soudain détruit,
Ah quelle honte? quelle rage?

CHOEUR DES FAUNES.

Guerissez-vous d'un feu si mal recompensé,
Des Faunes vos Sujets l'honneur en est blessé.
On ne voit point entre eux paroistre
Des malheureux Amants.
Ah! verra-t-on leur Maistre
Soupirer dans de longs tourments?

PAN.

Soins qu'on a méprisez, vains efforts de mon zele,
Ne cessez point de vous offrir à moy;
Vous n'avez pû toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inspirer contre elle
Tout le courroux que je luy doy.

ACTE IV.

SCENE I.

ISMENE.

SOmbres Forests qui charmez la Déesse ;
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoy ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiete?
J'aimois un insensible, & ce que j'ay quitté
Ne doit pas estre regreté.
Cependant sans sçavoir ce que mon cœur regrette,
Je le sens toûjours agité.
Sombres Forests qui charmez la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoy ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

ISmene, parlez moy sans feinte.
Endimion vous redemande à moy,
D'une tendre douleur j'ay veu son ame atteinte;
Ismene, parlez-moy sans feinte,
Voulez-vous renoncer à vivre sous ma loy?

Is-

ISMENE.

O Ciel! que ma surprise est grande!
Quoy? cet ingrat...... non, non je ne le puis penser.

DIANE.

A son amour naissant il veut que je vous rende,
Répondez, je vous le commande,
A vivre sous ma loy voulez-vous renoncer?

ISMENE.

Vous sçavez qu'à jamais je m'y suis asservie,
Rien ne peut ébranler ma foy.
A suivre d'autres loix si l'Amour me convie,
L'Amour sans vostre aveu ne peut plus rien sur moi.

DIANE.

J'entens ce que vous n'osez dire,
J'useray bien de mon empire,
Je verray vostre Amant, allez, attendez-vous
A recevoir les ordres les plus doux.

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

AInsi vous permettez qu'Ismene soit contente,
Vostre cœur à jamais reprend sa liberté;
J'ay veu par son amour ce grand cœur agité,
Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante.

DIANE.

Cesse de presenter ce triomphe à mes yeux,
Il me coûte trop cher pour estre glorieux.

Di-

DIANE & LICORIS.

Qu'on eſt foible quand on aime !
Qu'il eſt difficile, helas !
De vaincre un Amour extrême !
Aprés la victoire même
On rend encor des combats.

DIANE.

Je ſçay qu'Endimion ne me fait point d'outrage,
Cependant ſon Amour m'irrite malgré moy,
Je ne prétends point à ſa foy,
Et ne puis ſouffrir qu'il l'engage
Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice,
J'ay honte de mon injuſtice,
Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui font tout mon tourment.

LICORIS.

C'eſt une peine affreuſe
De rendre une rivale heureuſe,
C'eſt un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lors que la gloire eſt contente,
Songez quelle douceur charmante
Doit gouter un cœur genereux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
Mon deſſein va s'exécuter,
Je vais... mais quoy ? je ſens mon feu ſe revolter,
Je ſens ma foibleſſe renaiſtre,
Par des nouveaux combats faut-il la ſurmonter !
Dans quel deſordre je retombe !
Que je crains qu'à la fin ma raiſon ne ſuccombe !

Cruel

Cruel Amour, es tu content?
Seule je te bravois dans la Troupe Celeste,
Mais sur mon cœur enfin ton Empire s'étend.
Tu vois ce cœur si fier interdit & flotant,
Le peu de force qui me reste
Peut me quitter en un instant.
Suis-je pour toy dans cet état funeste
Un triomphe assez éclatant?
Cruel Amour es-tu content?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroissez plus tranquille,
Prononcez un aveu qui vous fait soupirer;
Plus cet effort est difficile,
Moins vous devez le differer.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

VEnez, Endimion, tout vous est favorable,
J'accorde Ismene à vos desirs.

ENDIMION.

Ah! que mon sort est déplorable!

DIANE.

Que dites-vous, d'où naissent ces soupirs?

ENDIMION.

Jusque dans vos bontez le destin m'est contraire.
Que ne rejettiez-vous des vœux trop mal conçûs?

DIANE.

Quelle plainte osez-vous me faire?
Quoy? c'est ainsi que mes dons sont reçûs?

Que devient dés ce jour cette flâme nouvelle,
Qu'Ismene en vous fuyant a sçû vous inspirer?

ENDIMION.

Helas! pouvez-vous ignorer
Que je suis sans Amour pour elle?

Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces soupirs échapez, mes bizarres desseins,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'enflâme,
Que j'ay voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts sont vains?

DIANE.

Vous voulez sortir d'esclavage,
Suivez vostre projet avec plus de courage.

On ne surmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne,
Ce n'est pas un premier effort
Qui brise une amoureuse chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conserver un malheureux Amour.
Que vous importe-t-il que j'en perde le jour?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'est
possible,
Etablir la tranquillité.
Il n'est rien de plus doux pour une âme insensible,
Que de voir en tous lieux regner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoy, Déesse impitoyable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager?
Je sçay que je ne suis qu'un mortel, qu'un Berger,
Mais lors que j'ose aimer un sujet adorable,
Du moins je ne suis pas coupable
D'un temeraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime secret la peine est assez grande,
J'étouffe mes soupirs & mes gemissemens:
Déesse, par pitié laissez-moy mes tourmens,
C'est tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entens-je? quoy, Berger...

ENDIMION.

Qu'ay-je dit? quel transport?
Ciel! ay-je rompu le silence?
L'Amour à mon respect a-t-il fait violence?
Ah! vos yeux irritez m'instruisent de mon sort,
J'y vois tout mon forfait, & toute mon offense,
Mon feu s'est découvert, j'ay merité la mort.

SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES *à Diane*,

DU grand Astre des jours la mourante lumiere
Va dans quelques momens s'éteindre au fond des Mers,
Commencez vostre carriere,
Et consolez l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux descende.
Vents, c'est moy qui vous le commande.

Danses des Heures tandis que le Char descend, Diane y monte.

CHOEUR DES HEURES.

Répandez, répandez vostre douce clarté.
Dissipez de la nuit l'obscurité profonde.
Vous devez la lumiere au monde,
Lors que le Soleil l'a quitté.

Diane part.

SCENE VI.

ENDIMION,

ELle part, & me laisse en ce lieu solitaire.
Elle n'a pas daigné m'exprimer sa colere,

Il luy ſufit de me livrer
Au deſeſpoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement, transport que je deteſte,
Tout eſt perdu pour moy, vous m'avez fait parler.
J'ay rendu criminel par un aveu funeſte
Le plus beau feu dont on puiſſe brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent,
Je faiſois de les voir mon bonheur le plus doux,
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juſte couroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes;
Deſerts, qui deſormais aurez pour moy des charmes,
Ouvrez vos Antres tenebreux
Pour recevoir un malheureux.

ACTE V.

Le Theatre represente une Caverne du Mont Latmos, où Endimion s'est retiré.

SCENE I.

ENDIMION *endormi*, CHOEUR D'AMOURS.

CHOEUR.

Prestez vostre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-luy le repos.
Il cede au tourment qui l'accable,
Dieu du Sommeil rendez-luy le repos.
Un Amant miserable
A besoin de tous vos pavots.
Prestez vostre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-luy le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle est cette clarté naissante
Au milieu de l'obscurité?
Peut-estre une Déesse Amante
Descend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'est Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,
Cachons-nous à ses yeux.
Taisons-nous, il faut qu'elle ignore
Que les Amours sont en ces lieux.

SCE-

SCENE II.

DIANE.

PUis-je encore me reconnoistre ?
L'Amour du haut des Cieux me force à disparoî-
tre,
Je refuse aux mortels saisis d'un juste effroy
La lumiere que je leur doy.

Le Berger que renferme un Antre si sauvage,
Par sa vive douleur a trop sçû m'allarmer.
Nobles soins, que le sort m'a donnez en partage,
N'attendez rien de moy, je ne sçay plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir icy ce que j'aime,
Le sommeil suspend son ennuy,
Ce temps m'est precieux puisqu'il ne peut luy-même
Sçavoir ce que je fais pour luy.

Mais quoy, faut-il toûjours soupirer & me taire ?
Ses vertus, son respect sincere,
Ses tourmens, & tous mes combats,
Pour me justifier ne suffiroient-ils pas ?

Je sens en sa faveur que tout me solicite,
L'Amour m'apprend ce qu'il merite,
Et ma raison même à son tour
Ne m'en dit pas moins que l'Amour.

Qu'il forte d'un sommeil, où sa douleur mortelle
Peut-estre encore agite ses esprits,
Qu'il sçache.. ô Ciel! quel dessein ay-je pris?
Non, reprenons mon cours, l'Univers me rappelle.
Quel charme me retient? fuyons. Quoy? je ne puis?
Ah! fuyons, je sens trop le peril où je suis.

Mais helas! qu'ay-je fait?

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui se réveille.*

QUe vois-je? quoy, Déesse,
Vous venez pour punir un Amour qui vous blesse,
Ah! mon trépas estoit certain,
Il alloit vous vanger de ma coupable audace,
Mais je tiendray pour une grace
Que de si justes coups partent de vostre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voyez-vous de la haine?

ENDIMION.

Contentez le couroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas vanger du haut des Cieux;

En-

ENDIMION.

Par ce discours obscur vous redoublez ma peine?
Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'estre incertaine.

Apprenez vostre sort, je ne puis plus cacher
Que mon superbe cœur soupire;
Vos vertus m'avoient sçu toucher,
Vostre respect me contraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ay-je entendu? non, non, mes sens sont abusez,
Et ce songe va disparoistre.

DIANE.

Quoy? mon Amour me fait-il méconnoistre
Par vous-même qui le causez?

ENDIMION.

Déesse, est-il donc vray? quelle ardeur..... quel hommage....
Tout mon cœur.... de mon trouble entendez le langage,
Je ne suis pas digne d'un sort si doux
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnez aux soupirs qu'un Berger vous adresse,
Du moins je ne sens point mon cœur se partager,
Ce sont vos charmes seuls qui sçavent m'engager,
Je ne voy point que vous estes Déesse.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ay donné ma tendresse,

Je ne voy point que vous estes Berger.

ENDIMION.

Ce sont vos charmes seuls qui sçavent m'engager

DIANE.

A toutes vos vertus j'ay donné ma tendresse.

ENDIMION.

Je ne voy point que vous estes Déesse.

DIANE.

Je ne voy point que vous estes Berger.

Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez desarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'estois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE & ENDIMION.

Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez desarmé.
Sans vous j'estois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformez en Etoiles,
Dérobez-vous des Cieux,
Des Nuages obscurs vous presteront leurs voiles,
Descendez en ces lieux.

SCE-

SCENE VI.

DIANE, ENDIMION, Tous ceux qui ont esté changez en Etoiles, CASTOR & POLLUX, PERSE'E, ANDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

O Vous, qui composez ma Cour,
Vous qui des secrets de l'Amour
Eustes toûjours la confidence,
Ecoûtez, & gardez un éternel silence.

Diane a de l'Amour ressenti les attraits.

CHOEUR.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins severe!
Diane a de l'Amour ressenti les attraits!

DIANE.

Endimion a sçû me plaire
Cachez au Monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachez sous vos voiles épais
Un important mistere.

CHOEUR.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins severe!
Diane a de l'Amour ressenti les attraits!

DIANE.

Pour venir desormais
Dans ce lieu solitaire,
L'ombre me sera necessaire.

Seuls vous serez témoins de mes vœux satisfaits.
Dans tout l'Empire de Cithere
On ne vous revela jamais
Une secrete ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez sous vos voiles épais.
Un important mistere.

CHOEUR.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mistere.
De ces tendres Amours favorisons la paix.
Non, non, il ne faut point que le jour les éclaire.
Cachons sous nos voiles épais
Un important mistere.

Danses, &c.

DIS-

DISCOURS

SUR

LA NATURE

DE L'EGLOGUE.

DISCOURS SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE.

LOrs que je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de Poësie, & pour aprofondir encore plus la matiere, je m'engageay à faire une reveuë de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, composent tout le Discours que je donne icy.

Je le mets à la suite des Eglogues, & cela represente l'ordre dans lequel il a esté fait. Les Eglogues ont précédé les Reflexions, j'ay composé, & puis j'ay pensé; & à la honte de la raison, c'est ce qui arrive le plus communément; ainsi je ne seray pas surpris si l'on trouve que je n'ay pas suivy mes propres regles, je ne les sçavois pas bien encore quand j'ay écrit; de plus, il est bien plus aisé de faire des regles que de les suivre, & il est étably par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espere que quand on verra la critique que je fais assez librement d'un grand nombre d'Auteurs,

teurs, on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé supprimer ce Discours, que de faire naistre cette pensée dans les Esprits avec quelque fondement; mais je declare que pour avoir quelquefois apperceu en quoy les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, méme sur les choses où j'auray apperçu leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autruy, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amere, chagrine, & orgueilleuse, comme celle des Satiriques de profession. Mais la Critique, qui est un Examen, & non pas une Satire, qui a de la liberté, mais sans fiel & sans aigreur, & sur tout que l'on accompagne d'une reconnoissance sincere de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si on veut, que tout ce qu'on s'est mélé de reprendre. C'est cette derniere espece de critique que j'ay choisie, & je l'ay prise avec ses privileges, que je me flate qui ne me seront pas contestez.

La Poësie Pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les Poësies, parce que la condition de Berger, est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assez vray-semblable que ces premiers Pasteurs s'aviserent, dans la tranquillité & l'oisiveté dont ils joüissoient, de chanter leurs plaisirs & leurs amours, & il estoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs Chansons, leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur estoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence,

ils

ils n'avoient personne au dessus de leur teste, ils estoient, pour ainsi dire, les Rois de leurs Troupeaux, & ne je doute pas qu'une certaine joye qui suit l'abondance & la liberté, ne les portast encore au Chant, & à la Poësie.

La societé se perfectionna, ou peut-estre, se corrompit ; mais enfin les hommes passerent à des occupations qui leur parurent plus importantes ; de plus grands interests les agiterent, on bâtit des Villes de tous costez, & avec le temps il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des Villes, & la vie Pastorale estant devenuë le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agreable.

Les agrémens demandent des Esprits qui soient en état de s'élever au dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la societé ; il a toûjours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans un assez grande abondance, mais de leur temps le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siecles suivans, mais les Pasteurs de ces siecles là estoient trop miserables. Ainsi & la vie de la campagne, & la Poësie des Pasteurs, ont toûjours dû estre fort grossieres.

Aussi est-il bien seur que de vrais Bergers ne sont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dire ; *Dieux ! comme elle perdit toute*

sa raison au moment qu'elle le vit! comme elle se precipita dans les abismes de l'amour!

Qu'on examine encore les traits qui suivent.

Plust au Ciel, Amarillis, que je fusse une petite Abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en passant au travers des Lierres qui t'environnent! Je sçay maintenant ce que c'est que l'Amour. C'est un Dieu bien cruel, il faut qu'il ait sucé le lait d'une Lionne, & que sa Mere l'ait nourry dans les Forests.

Clearifte me jette des Pommes, lors que mon troupeau passe auprés d'elle, & elle murmure en même temps je ne sçay quoy de tres-doux.

Par tout on voit le Printemps, par tout les pâturages sont plus fertiles, par tout les Troupeaux sont en meilleur état, aussi-tost que ma Bergere paroist; mais du moment qu'elle se retire, les herbes sechent & les Bergers aussi.

Je ne souhaite point de posseder les richesses de Pelops, ny de courir plus viste que les Vents, mais je chanteray sous cette Roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même temps la Mer de Sicile. Je croy que l'on trouvera dans tout cela & plus de beauté & plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne sçay pourquoy Theocrite ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une maniere si agreable, au dessus de leur genie naturel, les y a laissé retomber tres-souvent; je ne sçay comment il n'a pas senty qu'il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toûjours mal. Lors que Daphnis, dans la premiere Idille, est prest à expi-

pices d'amour, & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter, on luy reproche au milieu de cette belle compagnie, qu'il est comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs, & en sechent de jalousie, & l'on peut assurer que les termes dont Theocrite s'est servy, répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idille, Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon, Lacon a dérobé à Comatas la peau qui luy servoit d'habit, & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grécs, mais qui ne sont assurément pas trop honnestes, & enfin aprés que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de sentir mauvais, ils commencent un combat de Chant, qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vû ce qui avoit precedé: & ce qui est assez plaisant, c'est qu'aprés avoir débuté par de tres-vilaines injures, lors qu'ils en sont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront, chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fust bien assorti, Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où entre des choses qui regardent leurs amours, & qui sont jolies, Comatas fait souvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour, & Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas, mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras, Maistre de Comatas, luy donna bien les étrivieres. Quand on dit que Venus, & les Graces, & les Amours ont com-

posé les Idilles de Theocrite, je ne croy pas qu'on prétende qu'ils ayent mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Theocrite des choses qui n'ont pas tant de bassesse, mais qui n'ont guere d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatriéme de ses Idilles est toute de ce caractere. Il ne s'agit que d'un Egon, qui estant allé aux Jeux Olympiques, a laissé son Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau est bien maigry depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pasturages qu'il connoisse. Battus dit que la flûte d'Egon se gâtera pendant son absence; Coridon répond que non, qu'elle luy a esté laissée, & qu'il sçaura bien en faire usage, Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui luy conseille de n'aller point à la montagne qu'il ne soit chaussé, &, ce que ne croiroient peut-estre pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens, voilà toute l'Idille.

Lors que dans un combat de Bergers, l'un dit, *Hay, mes Chevres, allez sur la pente de cette colline*; l'autre répond, *Mes Brebis, allez paître du costé du Levant.*

Ou, *Je hay les Renards qui mangent les figues*, & l'autre, *Je hay les Escarbots qui mangent les raisins.*

Ou, *Je me suis fait un lit de peaux de Vaches auprés d'un Ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non plus de l'Esté, que les Enfans des remontrances*

ces de leur Pere & de leur Mere; & l'autre, *J'habite un antre agreable, j'y fais bon feu, & ne me soucie non plus de l'Hyver, qu'un homme qui n'a point de dents, se soucie de noix, quand il voit de la boüillie.*

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Païsans, plûtost qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'est trouvé en état d'encherir sur luy, a fait ses Bergers plus polis & plus agreables. Si l'on veut comparer sa troisiéme Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Theocrite, lors qu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers.

Mes Brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la Riviere, le Belier qui y est tombé, n'est pas encore bien seché.

Et, *Titire empesche les Chevres d'approcher de la Riviere, je les laveray dans la Fontaine, quand il en sera temps.*

Et, *Petits Bergers, faites rentrer les Brebis dans le Bercail, si la chaleur dessechoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.*

Tout cela est d'autant moins agreable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goust des choses purement rustiques.

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vécu

prés de trois cens ans aprés Virgile, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté, paroist avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot, *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Theocrite, encore ce trait auroit-il esté meilleur à supprimer tout à fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étenduë, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prests à chanter l'un contre l'autre, de quoy celuy qui les devoit juger est si effrayé, qu'il les laisse là, & s'enfuit. Belle conclusion ?

Il n'y a point d'Autcur qui ait fait des Bergers si rustiques, que Baptiste Mantoüan, Poete Latin du siecle passé, que l'on a comparé à Virgile quoy qu'assurément il n'ait rien de commun avec luy que d'estre de Mantoüe. Le Berger Faustus en faisant le portrait de sa Maistresse, dit qu'elle avoit un gros visage bourssouflé & rouge, & que quoy qu'elle fust à peu prés borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un assez long discours; & qui sçait si le Mantoüan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement ?

Je conçoy donc que la Poësie Pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossiere que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chevres, des soins qu'il faut prendre de ces Animaux, cela n'a rien par soy-même

qui

qui puisse plaire ; ce qui plait, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger dise, *Mes Moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pasturages, ils ne mangent que de bonne herbe*, & qu'il le dise dans les plus beaux vers du Monde, je suis seur que vostre imagination n'en sera pas beaucoup flatée. Mais qu'il dise, *Que ma vie est exempte d'inquiétude! dans quel repos je passe mes jours! tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien; que les pasturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse estre jaloux, &c.* Vous voyez que cela commence à devenir plus agreable; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y joüit, & ce qui est le principal, sur le peu qu'il en couste pour y estre heureux.

Car les hommes veulent estre heureux, & ils voudroient l'estre à peu de frais. Le plaisir, & le plaisir tranquille est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominez par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuans, ne le sont pas precisément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'ambition, parce qu'elle est trop contraire à cette paresse naturelle, n'est ny une passion generale, ny une passion fort délicieuse. Assez de gens ne sont point ambitieux, il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'étre que par des engagemens qui ont precedé leurs reflexions, & qui les ont

mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles, & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, se plaignent assez souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la paresse n'est pas étouffée, pour luy avoir esté sacrifiée; elle s'est trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance; mais elle ne laisse pas de subsister encore, & de s'opposer toûjours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'est point heureux tant que l'on est partagé par deux inclinations qui se combattent.

Ce n'est pas que les hommes pussent s'accommoder d'une paresse, & d'une oisiveté entiere, il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possede, & c'est ce qui se trouve le plus heureusement du monde dans l'amour, pourvû qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas estre ombrageux, jaloux, furieux, desesperé, mais tendre, simple, délicat, fidelle, & pour se conserver dans cet état, accompagné d'esperance. Alors on a le cœur rempli, & non pas troublé; on a des soins, & non pas des inquietudes; on est remüé, mais non pas déchiré, & ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos, & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions la plus generale, & la plus agreable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en mes-

me

me temps, & pour estre heureux autant qu'on le peut estre par les passions, il faut que toutes celles que l'on a, s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la Vie Pastorale. Elle n'admet point l'ambition, ny tout ce qui agite le cœur trop violemment; la paresse a donc lieu d'estre contente, Mais cette sorte de vie-là par son oisiveté & par sa tranquillité fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favorise davantage; & quel amour! Un amour plus simple, parce qu'on n'a pas l'esprit si dangereusement raffiné; plus appliqué, parce qu'on n'est occupé d'aucune autre passion, plus discret, parce qu'on ne connoist presque pas la vanité; plus fidelle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a aussi moins d'inquietude, moins de dégousts, moins de caprices; c'est à dire en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excés des fantaisies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'est pas surprenant aprés cela, que les peintures de la Vie Pastorale ayent toûjours je ne sai quoy de riant, & qu'elles nous flatent plus que de pompeuses Descriptions d'une Cour superbe, & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaisirs penibles & contraints. Car encore une fois, c'est cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Scene d'une vie tranquille, & occupée seulement par l'amour, de sorte qu'il n'y entrast ny Chevres ny Brebis, je ne

croy pas que cela en fust plus mal, les Chevres & les Brebis ne servent de rien ; mais comme il faut choisir, entre la Campagne & les Villes, il est plus vray-semblable que cette Scene soit à la Campagne.

Parce que la vie Pastorale est la plus paresseuse de toutes, elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces representations agreables dont nous parlons icy. Il s'en faut bien que des Laboureurs, des Moissonneurs, des Vignerons, des Chasseurs soient des personnages aussi convenables à des Eglogues, que des Bergers ; nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'est pas attaché aux choses rustiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idille de deux Moissonneurs, qui a de la beauté. Un Moissonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toûjours ; il répond qu'il est amoureux, & puis chante quelque chose d'assez joly pour la personne qu'il aime. Mais le premier Moissonneur se mocque de luy, & luy dit qu'il est fou de s'amuser à estre amoureux, que ce n'est point là le métier d'un homme de journée, qu'il faut que pour se divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines chansons qu'il luy marque, qui ne regardent que la Moisson. J'avouë que je ne suis pas si content de cette fin-là, je ne goûte point trop que d'une idée galante, on me rappelle à une autre qui est basse, & sans agrément.

San-

Sannazar n'a introduit que des Pescheurs dans ses Eglogues, j'y sens toûjours que l'idée de leur travail dur, me blesse. Je ne sçay quelle finesse il a entenduë à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui estoient en possession de l'Eglogue, mais si les Pêcheurs eussent esté en la même possession, il eust fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & sur tout l'oisiveté. Et puis, il est plus agreable d'envoyer à sa Maistresse des fleurs ou des fruits, que des huitres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vray que Theocrite a fait une Idille de deux Pêcheurs; mais elle ne me paroist pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espece. Deux Pêcheurs qui ont mal soupé, sont couchez ensemble dans une méchante petite chaumiere, qui est au bord de la Mer. L'un réveille l'autre, pour luy dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson d'or, & son Compagnon luy répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Estoit-ce la peine de faire une Idille?

Cependant, quoy que l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il est impossible que la vie des Bergers, qui est encore tres grossiere, ne leur abaisse l'esprit, & ne les empesche d'estre aussi spirituels, aussi délicats, & aussi galans qu'on nous les represente ordinairement. L'Astrée de M. d'Urfé ne paroist pas un Roman si fabuleux qu'Amadis, je croy pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond par la poli-

liteſſe, & les agrémens de ſes Bergers, qu'Amadis le peut eſtre par tous ſes Enchanteurs, par toutes ſes Fées, & par l'extravagance de toutes ſes avantures. D'où vient donc que les Bergeries plaiſent malgré la fauſſeté des caracteres qui doit toûjours bleſſer? Aimerions-nous que l'on nous repreſentaſt des gens de Cour avec une groſſiereté, qui reſſemblaſt autant à celle des vrais Bergers, que la délicateſſe & la galanterie que l'on donne aux Bergers, reſſemble à celle des gens de Cour?

Non, ſans doute; mais auſſi le caractere des Bergers n'eſt pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la baſſeſſe des ſoins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces ſoins cauſent. Cette baſſeſſe excluroit tout-à-fait les agrémens & la galanterie, mais au contraire la tranquillité y ſert, & ce n'eſt que ſur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agreable dans la vie Paſtorale.

Il faut du vray pour plaire à l'imagination, mais elle n'eſt pas difficile à contenter, il ne luy faut ſouvent qu'un demy vray. Ne luy montrez que la moitié d'une choſe, mais montrez-la luy vivement, elle ne s'aviſera pas que vous luy en cachez l'autre, & vous la menerez auſſi loin que vous voudrez, ſur le pied que cette ſeule moitié qu'elle voit, eſt la choſe toute entiere. L'illuſion, & en même temps l'agrément des Bergeries conſiſte donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie Paſtorale, dont on diſſimule la baſſeſſe; on en laiſſe voir la ſimplicité, mais on en cache la miſere, & je ne comprens pas pourquoy Theocrite s'eſt plû à nous en montrer ſi ſouvent & la miſere & la baſſeſſe. Si

Si les Partisans outrez de l'Antiquité disent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est, j'espere que sur ce principe on nous donnera des Idilles de Porteurs-d'Eau qui parleront entre eux de ce qui leur est particulier, elles vaudront tout autant que des Idilles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre, il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir; quand on me represente le repos qui regne à la Campagne, la simplicité & la tendresse avec laquelle l'Amour s'y traite, mon imagination touchée & émeuë me transporte dans la condition de Berger, je suis Berger; mais que l'on me represente, quoy qu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible, les viles occupations des Bergers, elles ne me font point d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous interessent, & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à estre remué.

En voila assez, & trop, peut-estre, contre ces Bergers de Theocrite, & leurs pareils, qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre Pastoral, me fait extrêmement regreter ~~ce que~~ nous ~~en~~ avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleury, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits, mais je ne sçay pourquoy les Critiques

ont

ont plus de penchant à excuser la grossiereté de Theocrite, que la délicatesse de Moschus & de Bion ; il me semble que ce devroit estre le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Theocrite, en ne faisant qu'à luy seul l'honneur de l'imiter, & de le copier ? N'est-ce point que les Sçavans ont un goust accoûtumé à dédaigner les choses délicates & galantes ? Quoy qu'il en soit, je voy que toute leur faveur est pour Theocrite, & qu'ils ont resolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs Modernes ne sont pas ordinairement tombez dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son Roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la derniere perfection dans le genre Pastoral ; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à estre dans Cyrus ou dans Cleopatre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des gens de Cour déguisez en Bergers, & qui n'en sçavent pas bien imiter les manieres ; quelquefois ils me paroissent des Sophistes tres-pointilleux ; car quoy que Silvandre fust le seul qui eust étudié à l'Ecole des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que luy, & je ne sçay seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur cours chez les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes sortes de matieres, & quand on veut s'éle-

lever, il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une Description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du Fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priast les Muses Pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là; ce qu'il avoit à faire estoit de les abandonner, & de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne sçay cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muses Pastorales; il eust fait une peinture agreble des biens que le retour de la paix alloit produire à la Campagne, & cela, ce me semble, eust bien valu toutes ces merveilles incomprehensibles qu'il emprunte de la Sibille de Cumes, cette nouvelle race d'hommes qui descendra du Ciel, ces raisins qui viendront à des ronces, & ces Agneaux qui naistront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choses qui eussent eu un peu plus de vray-semblance; peut-estre cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop, il est bien difficile que les loüanges en manquent pour ceux à qui elles s'adressent.

Oserois-je avoüer qu'il me paroist que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du merite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable? Je ne parle que du dessein, & non pas du stile. Il introduit deux Bergers qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui sont une Prédiction du bon-

bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses Sujets. Il s'arreste assez, selon le devoir d'un Poëte Pastoral, au bonheur qui regarde la Campagne, ensuite il s'éleve plus haut, parce qu'il en a droit en faisant parler un Dieu, mais il n'y mesle rien de semblable aux Propheties de la Sibille. C'est dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette piece, encore ne seroit-il pas necessaire qu'il les eust faits tous.

Virgile se fait dire par Phebus au commencement de sa sixiéme Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ses Troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un stile simple. Assurément le conseil de Phebus est fort bon, mais je ne comprens pas comment Virgile s'en souvient si peu qu'il se met aussi-tost aprés à entonner l'origine du monde, & la formation de l'Univers, selon le Sisteme d'Epicure, ce qui estoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En verité, je ne sçay du tout ce que c'est que cette Piece-là, je ne conçois point quel en est le dessein, ny quelle liaison les parties ont entre elles. Aprés ces idées de Philosophie, viennent les Fables d'Hilas & de Pasiphaé, & des sœurs de Phaëton qui n'y ont aucun rapport, & au milieu de ces Fables qui sont prises dans des temps fort reculez, se trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on luy rend au Parnasse, aprés quoy reviennent aussi-tost les Fables de Scilla & de Philomele. C'est Siléne qui fait ce Discours bizare. Virgile dit que le bon homme avoit beaucoup bû

bû le jour precedent ; mais ne s'en sentoit-il point encore un peu ?

Icy, je prendray encore la liberté d'avoüer que j'aime mieux le dessein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemesianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'est pas tout-à-fait à mépriser. Des Bergers qui trouvent Pan endormy, veulent joüer de sa Flûte, mais des Mortels ne peuvent tirer de la Flûte d'un Dieu qu'un son tres-desagreable. Pan s'en éveille, & il leur dit, que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'Histoire de Bacchus, & s'arreste sur la premiere Vandange qui ait iamais esté faite, dont il fait une description qui me paroist agreable. Ce dessein-là est plus regulier que celuy du Silene de Virgile, & mesme les Vers de la Piece sont assez bons.

C'est un usage assez ordinaire chez les Modernes, de mettre en Eglogues des matieres élevées. Ronsard y a mis les loüanges des Princes & de la France, & presque tout le Pastoral de ces Eglogues consiste à avoir appellé Henry II. Henriot. Charles IX. Carlin, & Catherine de Medicis, Catin. Il est vray qu'il avoue luy-même qu'il n'a pas suivi les regles, mais il auroit mieux valu les suivre, & éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet & de la forme de l'Ouvrage. C'est ainsi que dans sa premiere Eglogue, il tombe justement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eloge de Turnebe, de Budé, & de Vatable, les premiers hommes de leur siecle en Grec ou en Hebreu, mais qui assurément ne

devoient pas estre de la connoissance de Margot.

Parce que des Bergers sont des personnages agreables, on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les loüanges des Rois dans tout le sublime dont on est capable ; & pourveu qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougere, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers loüent un Heros, il faudroit qu'ils le loüassent en Bergers, & je ne doute pas que cela ne pust avoir beaucoup de finesse & d'agrément, mais il seroit besoin d'un peu d'art, & c'est bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des loüanges, qui est fort élevée, mais fort commune, & par consequent assez facile.

Les Eglogues Allegoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Mantoüan qui estoit Carme, en a fait une où des Bergers disputent en representant deux Carmes dont l'un est de l'étroite Observance, & l'autre est Mitigé. Le Bembe est leur Juge ; ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il leur fait oster leurs Houlettes de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoy que l'Allegorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le different de ces deux especes de Carmes, traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger representast un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de luy entendre dire des impietez. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantoüan, quoy qu'ils soient tres grossiers, & que le Mantoüan fust Religieux. Amintas dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'hon-

l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux aprés sa mort, & il ajoûte, que tout ce qui en arrivera, sera peut-estre qu'il passera dans un Oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantoüan pour excuser cela dit qu'Amintas avoit passé bien du temps à la Ville; en vain Badius son Commentateur, car tout Moderne qu'est le Mantoüan, il a un Commentateur, & aussi zelé que le seroit celuy d'un Ancien, tire de là cette belle reflexion, que l'amour fait qu'on doute des choses de la Foy; il est certain que ces erreurs-là, qui doivent estre détestées de tous ceux qui les connoissent, doivent estre ignorées des Bergers.

En récompense le Mantoüan fait quelquefois ses Bergers fort devots. Vous voyez dans une Eglogue un dénombrement de toutes les Festes de la Vierge; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un Berger, que quand il aura passé sa vie sur le Carmel, elle l'enlevera dans des lieux plus agreables, & luy fera à jamais habiter les Cieux avec les Driades & les Hamadriades, nouvelles Saintes que nous ne connoissions point encore dans le Paradis.

Ces ridicules sensibles, & pour ainsi dire, palpables, sont bien aisez à éviter dans le caractere des Bergers, mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aisément. Il ne faut point que des Bergers disent des choses brillantes. Il en échape quelquefois à ceux de M. de Racan, quoy qu'ils ayent coûtume d'estre assez retenus sur cet article. Pour les Auteurs Italiens,

ils sont toûjours si remplis de pointes & de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce stile comme leur Langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoy qu'ils fassent parler des Bergers, & ils n'en employent pas des figures moins hardies, ny moins outrées.

L'Auteur de l'agreable Livre *De la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, condamne la Silvie du Tasse, qui en se mirant dans une fontaine, & en se mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une Bergere, & on ne peut se dispenser de souscrire à ce jugement qui part d'un goust fort délicat. Mais aprés cela on doit s'épargner la peine de lire les Poësies Pastorales du Guarini, du Bonarelli, & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de Pastoral; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple, en comparaison de celles dont ces Auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Pastoral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautez; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, est une des plus agreables choses, & des mieux peintes que j'aye jamais veuës, & l'on doit estre bien obligé à un Auteur Italien de ne s'estre pas davantage abandonné aux Pointes. Mais je ne croy pas que tous les Poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules, que celles de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin dit sur la mort de Loüise de Savoye, Mere de François I.

Rien

Rien n'est çà-bas qui cette mort ignore,
Coignac s'en coigne en sa poitrine blême,
Romorantin la perte rememore,
Anjou fait jong, Angoulême est de même,
Amboise en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit,
&c.

M. de Segrais dont les Ouvrages sont le plus excellent modele que nous ayons de la Poësie Pastorale, avouë luy même, qu'il n'a pas toûjours exactement gardé le stile qui y est propre. Il dit qu'il a esté quelquefois obligé de s'accommoder au goust de son siecle, qui demandoit des choses figurées & brillantes, mais il ne l'a fait qu'aprés avoir bien prouvé qu'il sçavoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vrayes beautez de l'Eglogue. On ne sçait quel est le goust de ce temps-cy, il n'est déterminé ny en bien ny en mal, & il paroist qu'il va flotant, tantost d'un costé, tantost de l'autre. Ainsi je croy que puis qu'on hazarde toûjours également de ne pas réüssir, il vaut mieux suivre les regles & les veritables idées des choses.

Entre la grossiereté ordinaire des Bergers de Theocrite, & le trop d'esprit de la pluspart de nos Bergers modernes, il y a un milieu à tenir, mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'execution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers ayent de l'esprit, & de l'esprit fin & galant, ils ne plairoient pas sans cela; il faut qu'ils n'en ayent que jusqu'à un certain point, autrement ce ne seroient plus

des Bergers; je vais tâcher de déterminer quel est ce point, & hazarder l'idée que j'ay là-dessus.

Les hommes qui ont le plus d'esprit, & ceux qui n'en ont que mediocrement, ne different pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espece de lumiere, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possedent. Il y a une certaine penetration, de certaines veuës attachées indépendamment de la difference des esprits à tout ce qui nous interesse, & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à peu prés tous les hommes de la même sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent y ajoûtent je ne sçay quoy qui a l'air de reflexion, & que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, & n'y meslent, pour ainsi dire, rien d'étranger. Un homme du commun dira bien: *J'ay si fort souhaité que ma Maistresse fust fidelle, que j'ay crû qu'elle l'estoit*; mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucaut de dire, *L'esprit a esté en moy la dupe du cœur*. Le sentiment est égal, la penetration égale, mais l'expression est si differente, que l'on croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une maniere simple, que d'une maniere plus pensée, pourveu qu'il soit toûjours éga-

également fin. Au contraire, la maniere simple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espece de surprise douce, & une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin & de délicat sous des termes communs, & qui n'ont point esté affectez, & sur ce pied là, plus la chose est fine, sans cesser d'estre naturelle, & les termes communs sans estre bas, plus on doit estre touché.

L'admiration & la surprise ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choses au-delà de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenty des Dits notables des Ambassadeurs Siamois, tout Paris y a applaudy; que des Ambassadeurs d'Espagne ou d'Angleterre en eussent dit autant, on n'y eust pas songé. Mais nous supposions que des gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillez autrement que nous, que les Européens avoient toûjours traitez de Barbares, ne devoient pas avoir le sens commun; & nous avons esté bien étonnez de leur en trouver, & les moindres choses de leur part nous ont jettez dans l'admiration; admiration dans le fond assez injurieuse pour eux. Il en va de même de nos Bergers; on est plus touché de les voir penser finement dans leur stile simple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une chose qui convient au stile des Bergers, c'est de ne parler que par faits, & presque point par reflexions. Les gens qui ont mediocrement de l'esprit, ou l'esprit mediocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que sur des choses particulieres qu'ils ont senties;

& les autres s'élevant plus haut, reduisent tout en idées generales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens & sur leurs experiences, ce qu'ils ont veu les a conduits à ce qu'ils n'ont point veu, au lieu que ceux qui sont d'un ordre inferieur ne poussent point leurs veuës au delà de ce qu'ils sentent, ce qui y ressemble le plus, pourre leur estre encore nouveau. De là vient dans le peuple une curiosité insatiable des mêmes objets, une admiration presque toûjours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit, est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a esté extrêmement frapé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Genies au contraire, méprisant tout ce petit détail, vont saisir dans les choses je ne sçay quoy d'essentiel, & qui est ordinairement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion il vaut mieux imiter le langage des personnes d'un esprit mediocre, que celuy des autres? A la verité on ne rapporte guere que des faits, & on ne s'éleve pas jusqu'aux reflexions, mais rien n'est plus agreable que des faits exposez de maniere qu'ils portent leur reflexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile, *Galatée me jette une pomme, & s'enfuit derriere des Saules, & veut estre apperçuë auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoy qu'il le sente parfaitement bien; mais il a esté frappé de l'action, & selon qu'il vous la represente, il

eſt impoſſible que vous n'en deviniez le deſſein. Or l'eſprit aime les idées ſenſibles, parce qu'il les ſaiſit facilement, & il aime à penetrer pourveu que ce ſoit ſans effort, ſoit parce qu'il ſe plaiſt à agir juſqu'à un certain point, ſoit parce qu'un peu de penetration flate ſa vanité. Il a le double plaiſir, & d'embraſſer une idée facile, & de penetrer, lors qu'on luy preſente des faits pareils à celuy de Galatée. L'action, & pour ainſi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout enſemble à ſes yeux; il ne peut avoir rien de plus, ny plus promptement, & il ne luy en peut coûter moins.

Lors que Coridon dans la ſeconde Eglogue de Virgile dit pour vanter ſa flûte, que Damétas la luy donna en mourant, & luy dit, *tu es le ſecond Maiſtre qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne luy avoit pas fait ce preſent, toutes ces circonſtances ſont parfaitement du genie Paſtoral, Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embarraſſaſt dans celles qu'il rapporteroit, & euſt quelque peine à s'en démêler, mais cela voudroit eſtre ménagé avec art.

Il n'y a point de Perſonnages à qui il ſiée mieux de charger un peu leur diſcours de circonſtances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas eſtre abſolument inutiles, ou priſes trop loin, car cela ſeroit ennuyeux, quoy que peut-eſtre naturel, mais celles qui n'ont qu'un demy-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de paſſion qu'elles ne ſont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agréa-

des rigueurs d'une ingrate *qui sont à un Berger ce qu'est la Bise aux Fleurs, & la Greste aux Moissons, &c.* A l'heure qu'il est, je croy tout cela usé, & à dire vray, ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du genie de la passion, & les Bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace, mais je n'en connois guere de cette espece.

Ainsi nous avons trouvé à peu prés la mesure d'esprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des Eglogues, comme des habits que l'on prend dans des Balets pour representer des Paysans. Ils sont d'étofes beaucoup plus belles que ceux des Païsans veritables, ils sont même ornez de rubans & de points, & on les taille seulement en habits de Païsans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matiere des Eglogues, soient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers, mais il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champestre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & de la naïveté jusque dans les sentimens, mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté & cette simplicité n'excluent que les raffinemens excessifs, tels que sont ceux des gens du grand monde, & non pas les lumieres que la nature & les passions fournissent d'elles-mêmes, autrement l'on tomberoit dans des puerilitez qui feroient rire. C'en est une excellente dans son

gen-

genre que celle de ce jeune Berger, qui dit dans une Eglogue de Remy Belleau, sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie Bergere.

J'ay baisé des Chevreaux qui ne faisoient que naistre,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maistre
L'autre jour dans ces Prez, mais ce baiser vrayment
Surpasse la douceur de tous ensemblement.

Une puerilité seroit encore plus pardonnable à ce jeune Berger qu'au Ciclope Poliphéme. Dans l'Idille de Theocrite qui porte son nom & qui est belle, il songe à se vanger de ce que sa mere, Nimphe Marine, n'a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nimphe de la Mer, & il la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la teste & aux deux pieds. On ne peut guere croire que fait comme il estoit, sa Mére fust assez folle de luy, pour estre bien fâchée de luy voir ces petits maux, ny qu'il imaginast une vangeance si mignonne. Son caractere est mieux gardé, lors qu'il promet à Galatée comme un present fort agreable, quatre petits Ours qu'il nourrit exprés pour elle. A propos d'Ours, je voudrois bien sçavoir pourquoy Daphnis en mourant, dit adieu aux Ours, & aux Loups Cerviers, aussi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Aretuse, & aux Fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guere coûtume de regreter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a

n'a point de liaison avec les precedentes, c'est sur les Eglogues qui ont un Refrain à peu prés comme des Ballades, ou un Vers qui se repete plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ménager à ces Refrains des chutes heureuses, ou tout au moins justes; mais on ne sera peut-estre pas fasché de sçavoir que tout l'art dont Theocrite s'est servy dans une Idille de cette espece, a esté de prendre son Refrain, & de le jetter dans son Idille à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les frases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne seroit pas admiré s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ay dit de Theocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont, & je ne doute pas que je ne paroisse impie à ceux qui professent cette espece de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vray que je n'ay pas laissé de loüer assez souvent Virgile & Theocrite, mais enfin je ne les ay pas toûjours loüez; je n'ay pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, estoient de beaux défauts; je n'ay pas forcé toutes les lumieres naturelles de la raison pour les justifier; je les ay en partie approuvez, & condamnez en partie, comme des Auteurs de ce Siecle, que je verrois tous les jours en personne, & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire icy une petite Digression qui sera mon Apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les

les Anciens & les Modernes. J'espere qu'on me le permettra d'autant plus facilement, que le Poëme de M. Perraut a mis cette question fort à la mode. Comme il se prepare à la traiter plus amplement, & plus à fond, je ne la toucheray que fort legerement, j'estime assez les Anciens pour leur laisser l'honneur d'estre combatus par un Adversaire illustre & digne d'eux.

DIGRESSION

Sur les Anciens & les Modernes.

TOute la question de la prééminence entre les Anciens & les Modernes estant une fois bien entenduë, se reduit à sçavoir si les Arbres qui estoient autrefois dans nos Campagnes estoient plus grands que ceux d'aujourd'huy. En cas qu'ils l'ayent esté, Homere, Platon, Demosthene, ne peuvent estre égalez dans ces derniers Siecles, mais si nos Arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon, & Demosthene.

Eclaircissons ce Paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce temps-là estoient mieux disposez, formez de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits animaux; mais en vertu de quoy les cerveaux de ce temps-là auroient-ils esté mieux disposez? Les Arbres auroient donc esté

esté aussi plus grands & plus beaux; car si la nature estoit alors plus jeune & plus vigoureuse, les arbres aussi-bien que les cerveaux des hommes auroient dû se sentir de cette vigueur & de cette jeunesse.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde; quand ils nous disent que ce gens-là sont les sources du bon goût & de la raison, & les lumieres destinées à éclairer tous les autres hommes, que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire, que la Nature s'est épuisée à produire ces grands originaux, en verité ils nous les font d'une autre espece que nous, & la Phisique n'est pas d'accord avec toutes ces belles frases. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui est toûjours la même. qu'elle tourne & retourne sans cesse en mille façons, & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; & certainement elle n'a point formé Platon, Demosthene, ny Homere d'une argile plus fine ny mieux preparée que nos Philosophes, nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourd'huy. Je ne regarde icy dans nos Esprits qui ne sont pas d'une nature materielle, que la liaison qu'ils ont avec le cerveau qui est materiel, & qui par ses differentes dispositions produit toutes les differences qui sont entre eux.

Mais si les arbres de tous les Siecles sont également grands, les arbres de tous les Pays ne le sont pas. Voilà des differences aussi pour les esprits. Les differentes idées sont comme des Plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de Climats. Peut-estre no-

nostre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers, & sans aller si loin, peut-estre les Orangers qui ne viennent pas aussi facilement icy qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toûjours seur que par l'enchaînement & la dépendance reciproque qui est entre toutes les parties du monde materiel, les differences de climats qui se font sentir dans les Planetes, doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y est moins grand & moins sensible, parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus sur les Cerveaux que sur la Terre, qui est d'une matiere plus dure & plus intraitable. Ainsi les pensées d'un païs se transportent plus aisément dans un autre que ses Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à élever des Orangers.

Il me semble qu'on assure ordinairement qu'il y a plus de diversité entre les Esprits qu'entre les Visages. Je n'en suis pas bien sûr. Les Visages à force de se regarder les uns les autres, ne prennent point de ressemblances nouvelles, mais les Esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble. Ainsi les Esprits qui naturellement differoient autant que les visages, viennent à ne differer plus tant.

La facilité qu'ont les Esprits à se former les uns sur les autres, fait que les Peuples ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireroient de leur

climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que si nous n'épousions que des Grecques. Il est certain que par des alliances si frequentes le sang de Gréce, & celuy de France s'altéreroient, & que l'air de visage particulier aux deux Nations, changeroit un peu.

De plus comme on ne peut pas juger quels climats sont les plus favorables pour l'esprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des desavantages qui se compensent; & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient aussi moins de justesse, & ainsi du reste, il s'ensuit que la difference des climats ne doit estre comptée pour rien, pourveu que les Esprits soient d'ailleurs également cultivez. Tout au plus on pourroit croire que la Zone Torride & les deux Glaciales, ne sont pas fort propres pour les Sciences. Jusqu'à present elles n'ont point passé l'Egypte & la Mauritanie d'un costé, & de l'autre la Suede: peut-estre n'a-ce pas esté par hazard qu'elles se sont tenuës entre le Mont Atlas & la Mer Baltique, on ne sçait si ce ne sont point là des bornes que la nature leur a posées, & si l'on peut esperer de voir jamais de grands Auteurs Lapons où Négres.

Quoy qu'il en soit, voilà, ce me semble, la grande question des Anciens & des Modernes vuidée. Les Siecles ne mettent aucune difference naturelle entre les hommes, le climat de la Gréce ou de l'Italie, & celuy de la France, sont trop voisins pour mettre quelque difference sensible entre les Grecs ou les Latins & Nous; quand ils

ils y en mettroient quelqu'une, elle ſeroit fort aiſée à effacer, & enfin elle ne ſeroit pas plus à leur avantage qu'au noſtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne répons pas que ce raiſonnement paroiſſe convainquant à tout le monde. Si j'euſſe employé de grands tours d'Eloquence, oppoſé des traits d'Hiſtoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Hiſtoire honorables pour les Anciens, & des paſſages favorables aux uns à des paſſages favorables aux autres; ſi j'euſſe traité de Sçavans enteſtez ceux qui nous traitent d'ignorans & d'eſprits ſuperficiels, & que ſelon les loix établies entre les Gens de Lettres, j'euſſe rendu exactement injure pour injure aux Partiſans de l'antiquité, peut-eſtre auroit-on mieux goûté mes preuves; mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais, & qu'aprés beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on ſeroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ay crû que le plus court eſtoit de conſulter un peu ſur tout cecy la Phyſique, qui a le ſecret d'abréger bien des conteſtations que la Rhetorique rend infinies.

Icy, par exemple, aprés que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui eſt entre les Anciens & nous, il ne reſte plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les differences, quelles qu'elles ſoient, doivent eſtre cauſées par des circonſtances étrangeres. telles que ſont le temps, les gouvernemens, l'état des affaires generales.

Les Anciens ont tout inventé, c'est sur ce point que leurs Partisans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'esprit que nous; point du tout. Mais ils estoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantast sur ce qu'ils ont bû les premiers l'eau de nos Rivieres, & que l'on nous insultâst sur ce que nous ne buvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils estoient en la nostre, ils ajoûteroient à ce qu'ils trouveroient inventé; il n'y a pas là grand mystere.

Je ne parle pas icy des inventions que le hazard fait naistre, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal habile homme du monde; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque effort d'esprit. Il est certain que les plus grossieres de cette espece n'ont esté reservées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimede dans l'enfance du monde, auroit esté d'inventer la Charruë. Archimede placé dans un autre Siecle, brûle les Vaisseaux des Romains avec des Miroirs, si cependant ce n'est point là une fable.

Qui voudroit debiter des choses specieuses & brillantes, on soûtiendroit à la gloire des Modernes que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les premieres découvertes: & que la Nature semble nous y porter elle-même, mais qu'il faut plus d'effort, pour y ajoûter quelque chose, & un plus grand effort plus on y a déja ajoûté, parce qu'on trouve la matiere plus épuisée, & que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-estre que les Admirateurs

teurs des Anciens ne negligeroient pas un raisonnement aussi bon que celuy-là, s'il favorisoit leur party; mais j'avoüe de bonne foy qu'il n'est pas assez solide.

Il est vray que pour ajoûter aux premieres découvertes il faut souvent plus d'effort d'esprit, qu'il n'en a falu pour les faire: mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déja l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des veuës empruntées d'autruy qui s'ajoûtent à celles que nous avons de nostre fond, & si nous surpassons le premier Inventeur, c'est luy qui nous a aidé luy-même à le surpasser; ainsi il a toûjours sa part à la gloire de nostre Ouvrage, & s'il retiroit ce qui luy appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à luy.

Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de veuës fausses qu'ils ont euës, de mauvais raisonnemens qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Telle est nostre condition qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matiere que ce soit, il faut avant cela que nous nous égarions long-temps, & que nous passions par diverses sortes d'erreurs, & par divers degrez d'impertinences. Il eust toûjours dû estre bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tout le jeu de la Nature consiste dans les figures & dans les mouvemens des corps; cependant avant que d'en venir là, il a fallu essayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualitez d'Aristote, & tout cela ayant esté reconnu pour faux, on a

eſté réduit à prendre le vray Siſtême. Je dis qu'on y a eſté réduit, car en verité il n'en reſtoit plus d'autre, & il ſemble qu'on s'eſt deffendu de le prendre auſſi long-temps qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuiſé la plus grande partie des idées fauſſes qu'on ſe pouvoit faire; il falloit abſolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoiſſance envers ceux qui nous en ont acquittez. Il en va de même ſur diverſes matieres, où il y a je ne ſçay combien de ſottiſes, que nous dirions, ſi elles n'avoient pas eſté dites, & ſi on ne nous les avoit pas, pour ainſi dire, enlevées; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en reſſaiſiſſent, peut-eſtre parce qu'elles n'ont pas encore eſté dites autant qu'il faut. Ainſi eſtant éclairez par les veuës des Anciens, & par leurs fautes mêmes, il n'eſt pas ſurprenant que nous les ſurpaſſions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fuſſions d'une nature fort inferieure à la leur, il faudroit preſque que nous ne fuſſions pas hommes auſſi-bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puiſſent toûjours encherir ſur les Anciens, il faut que les choſes ſoient d'une eſpece à le permettre. L'Eloquence & la Poëſie ne demandent qu'un certain nombre de veuës aſſez borné, par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination; or les hommes peuvent avoir amaſſé en peu de ſiecles un petit nombre de veuës, & la vivacité de l'imagination n'a pas beſoin d'une longue ſuite d'experiences, ny

d'une

d'une grande quantité de regles pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la Physique, la Medecine, les Mathematiques, sont composées d'un nombre infiny de veuës, & dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur, & se perfectionne toûjours; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des experiences que le hazard seul fait naistre, & qu'il n'amene pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Physiciens ou Mathematiciens devront naturellement estre les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philosophie, & ce qui de là se répand sur tout, je veux dire la maniere de raisonner, s'est extrêmement perfectionné dans ce siecle; je doute fort que la pluspart des gens entrent dans la remarque que je vais faire, je la feray cependant pour ceux qui se connoissent en raisonnemens, & je puis me vanter que c'est avoir du courage que de s'exposer pour l'interest de la verité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matiere que ce soit, les Anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la derniere perfection. Souvent de foibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues & confus, passent chez eux pour des preuves; aussi rien ne leur coûte à prouver: mais ce qu'un Ancien démontroit en se joüant donneroit à l'heure qu'il est bien de la peine à un pauvre Moderne, car de quelle rigueur n'est-on point sur les raisonnemens? On veut

qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démesler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingenieuse, si elle ne va pas au fait. Avant M. Descartes on raisonnoit plus commodément; les siecles passez sont bienheureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'estluy, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle methode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa Philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse, ou fort incertaine, selon les propres regles qu'il nous a apprises. Enfin il regne non seulement dans nos bons Ouvrages de Physique & de Metaphysique, mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une précision & une justesse, qui jusqu'à present n'avoient esté guere connues.

Je suis même fort persuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laisse pas de se glisser encore dans nos meilleurs Livres quelques raisonnemens à l'antique, mais nous serons quelque jour Anciens, & ne sera-t-il pas bien juste que nostre posterité à son tour nous redresse & nous surpasse, principalement sur la maniere de raisonner, qui est une science à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui est de l'Eloquence, & de la Poësie, qui sont le sujet de la principale contestation entre les Anciens & les Modernes, quoy qu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes, je croy que les Anciens en ont pû atteindre la perfection, parce que, comme j'ay dit, on la peut atteindre en peu de siecles, &

je

je ne sçay pas précisément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir esté excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils esté? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une discussion infinie, & qui, quelque juste & quelque exacte qu'elle pust estre, ne contenteroit jamais les partisans de l'Antiquité. Le moyen de raisonner avec eux? Ils sont resolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner tout? à les admirer sur tout. C'est là particulierement le genie des Commentateurs, peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautez ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs Amans une passion aussi vive & aussi tendre, que celle qu'un Grec ou un Latin inspire à son respectueux Interprete?

Cependant je diray quelque chose de plus précis sur l'Eloquence & sur la Poësie des Anciens; non que je ne sçache assez le peril qu'il y a à se declarer; mais il me semble que mon peu d'autorité, & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a esté plus loin chez les Anciens que la Poësie, & que Demosthene & Ciceron sont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur; j'en voy une raison assez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs, & dans celle des Romains, & il estoit aussi avantageux d'estre né avec le talent de bien parler, qu'il le seroit aujourd'huy d'estre né avec un million de rente. La Poësie au contraire n'estoit bonne à rien, &

ſa eſté toûjours la même choſe dans toutes ſortes de Gouvernemens; ce vice-là luy eſt bien eſſentiel. Il me paroiſt encore que ſur la Poëſie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une eſpece de Poëſie ſur laquelle les Latins n'ont rien à oppoſer aux Grecs, on voit bien que c'eſt la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier, Ciceron l'emporte ſur Demoſthene, Virgile ſur Theocrite, & ſur Homere, Horace ſur Pindare, Titelive & Tacite ſur tous les Hiſtoriens Grecs.

Dans le Siſtême que nous avons étably d'abord, cet ordre eſt fort naturel. Les Latins eſtoient des Modernes à l'égard des Grecs; mais comme l'Eloquence & la Poëſie ſont aſſez bornées, il faut qu'il y ait un temps où elles ſoient portées à leur derniere perfection, & je tiens que pour l'Eloquence & l'Hiſtoire, ce temps a été le Siecle d'Auguſte; Je n'imagine rien au deſſus de Ciceron & de Titelive; ce n'eſt pas qu'ils n'ayent leurs défauts, mais je ne crois pas qu'on puiſſe avoir moins de défauts avec autant de grandes qualitez, & l'on ſçait aſſez que c'eſt la ſeule maniere dont on puiſſe dire que les hommes ſoient parfaits ſur quelque choſe.

La plus belle verſification du monde eſt celle de Virgile, peut-eſtre cependant n'euſt-il pas eſté mauvais qu'il euſt eu le loiſir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Eneïde d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on ſurpaſſe jamais. Pour ce qui eſt de l'ordonnance du Poëme en general, de la maniere d'amener les évenemens, & d'y ménager des ſurpriſes agreables, de la nobleſſe des caracteres, de la varie-

rieté des incidens, je ne feray jamais fort étonné qu'on aille au delà de Virgile, & nos Romans qui sont des Poëmes en prose, nous en ont déja fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique ; je veux seulement faire voir que puisque les Anciens ont pû parvenir sur de certaines choses à la derniere perfection, & n'y pas parvenir, on doit en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut estre capable de dire ou d'entendre dire sans adoucissement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare, il faut avoir la hardiesse de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands genies, il faut pouvoir digerer que l'on compare Demosthene & Ciceron à un homme qui aura un nom François, & peut-estre bas ; grand & prodigieux effort de raison !

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il seroit plus raisonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens. Les Modernes sont les Modernes, & naturellement ils ont dû encherir sur les Anciens, cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels sont au contraire les fondemens de celle où l'on est pour les Anciens, Leurs noms qui sonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils sont Grecs ou Latins, la reputation qu'ils ont euë d'estre les premiers hommes de leur siecle, ce qui n'e-

n'eſtoit vray que pour leur ſiecle, le nombre de leurs admirateurs qui eſt fort grand, parce qu'il a eu le loiſir de groſſir pendant une longue ſuite d'années, Tout cela conſideré, il vaudroit encore mieux que nous fuſſions prévenus pour les Modernes; mais les hommes non contens d'abandonner la raiſon pour les préjugez, vont quelquefois choiſir ceux qui ſont les plus déraiſonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint ſur quelque choſe le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent eſtre ſurpaſſez, mais ne diſons pas qu'ils ne peuvent eſtre égalez; maniere de parler tres-familiere à leurs admirateurs. Pourquoy ne les égalerions-nous pas? En qualité d'hommes nous avons toûjours droit d'y prétendre. N'eſt-il pas plaiſant qu'il ſoit beſoin de nous relever le courage ſur ce point-là, & que nous qui avons ſouvent une vanité ſi mal entenduë, nous ayons auſſi quelquefois une humilité qui ne l'eſt pas moins? Il eſt donc bien déterminé qu'aucune ſorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la nature ſe ſouvient bien encore comment elle forma la teſte de Ciceron & de Tite-Live. Elle produit dans tous les ſiecles des hommes propres à eſtre de grands hommes, mais les ſiecles ne leur permettent pas toûjours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares; des Gouvernemens ou abſolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts, des préjugez & des fantaiſies qui peuvent prendre une infinité de formes differentes,

tel

tel qu'eſt à la Chine le reſpect des Cadavres, qui empêche qu'on ne faſſe aucune anatomie, des guerres univerſelles, établiſſent ſouvent, & pour long-temps, l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverſes diſpoſitions des fortunes particulieres, & vous verrez combien la Nature ſeme en vain de Cicerons & de Virgiles dans le monde, & combien il doit eſtre rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainſi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faiſant naiſtre de grands Rois, fait naiſtre auſſi de grands Poëtes pour les chanter, d'excellens Hiſtoriens pour écrire leurs vies; ce qu'il y a de vray, c'eſt qu'en tout temps les Hiſtoriens & les Poëtes ſont tout preſts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les ſiecles Barbares qui ont ſuivy celuy d'Auguſte, & precedé celuy-cy, fourniſſent aux partiſans de l'Antiquité celuy de tous leurs raiſonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, diſent-ils, que dans ces ſiecles-là l'ignorance eſtoit ſi épaiſſe & ſi profonde? C'eſt que l'on n'y connoiſſoit plus les Grecs & les Latins, on ne les liſoit plus; mais du moment que l'on ſe remit devant les yeux ces excellens modeles, on vit renaiſtre la raiſon & le bon goût. Cela eſt vray, & ne prouve pourtant rien. Si un homme qui auroit de bons commencemens des Sciences, des belles Lettres, venoit à avoir une maladie qui les luy fiſt oublier, feroit-ce à dire qu'il en fuſt devenu incapable? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dés les pre-

premiers Elemens. Si quelque remede luy rendoit la memoire tout à coup, ce seroit bien de la peine épargnée, il se retrouveroit sçachant tout ce qu'il avoit sçeu, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit finy. La lecture des Anciens a dissipé l'ignorance & la barbarie des siecles precedens. Je le croy bien. Elle nous rendit tout d'un coup les idées du vray & du beau, que nous aurions esté long-temps à ratraper, mais que nous eussions ratrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises? Où les avoient prises les Anciens. Les Anciens mêmes avant que de les prendre, tâtonnerent bien long-temps.

La comparaison que nous venons de faire des hommes de tous les siecles à un seul homme, peut s'étendre sur toute nostre question des Anciens & des Modernes. Un bon esprit cultivé, est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siecles precedens, ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps. Ainsi cet homme qui a vêcu depuis le commencement du monde jusqu'à present, a eu son enfance où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie, sa jeunesse où il a assez bien réüssi aux choses d'imagination, telles que la Poësie & l'Eloquence, & où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais, mais il seroit bien plus avancé si la passion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps,

&

& ne luy avoit donné du mépris pour les Sciences, auſquelles il eſt enfin revenu.

Il eſt fâcheux de ne pouvoir pas pouſſer juſqu'au bout une comparaiſon qui eſt en ſi beau train, mais je ſuis obligé d'avoüer que cet homme-là n'aura point de vieilleſſe; il ſera toûjours également capable des choſes auſquelles ſa jeuneſſe eſtoit propre, & il le ſera toûjours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité; c'eſt à dire, pour quitter l'allegorie, que les hommes ne dégenereront jamais, & que les veuës ſaines de tous les bons eſprits qui ſe ſucccederont, s'ajoûteront toûjours les unes aux autres.

Cet amas qui croiſt inceſſamment, de veuës qu'il faut ſuivre, de regles qu'il faut pratiquer, augmente toûjours auſſi la difficulté de toutes les eſpeces de Sciences ou d'Arts; mais d'un autre coſté de nouvelles facilitez naiſſent pour recompenſer ces difficultez; je m'expliqueray mieux par des exemples. Du temps d'Homere, c'eſtoit une grande merveille qu'un homme pût aſſujettir ſon diſcours à des meſures, à des ſyllabes longues & bréves, & faire en même temps quelque choſe de raiſonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies, & on ſe tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un ſeul Vers cinq Langues differentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas, au défaut de tous les deux prendre l'Attique, l'Eolique, ou le Commun, c'eſt à dire, parler en même temps Picard, Gaſcon, Normand, Breton, & François com-

commun ; Il pouvoit alonger un mot s'il estoit trop court, l'accourcir s'il estoit trop long, personne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confusion de Langues, cet assemblage bizarre de mots tout défigurez, estoit la Langue des Dieux, du moins il est bien sûr que ce n'estoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoistre le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes aprés les autres, & à l'heure qu'il est les Poëtes dépoüillez de leurs anciens privilèges, sont reduits à parler d'une maniére naturelle. Il sembleroit que le métier seroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'esprit enrichy d'une infinité d'idées Poëtiques qui nous sont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux, nous sommes guidez par un grand nombre de regles & de reflexions qui ont esté faites sur cet Art, & comme tous ces secours manquoient à Homere, il en a esté recompensé avec justice par toutes les licences qu'on luy laissoit prendre. Je croy pourtant, à dire le vray, que sa condition estoit un peu meilleure que la nostre ; ces sortes de compensations ne sont pas si exactes.

Les Mathematiques, la Physique, sont des Sciences dont le joug s'appesantit toûjours sur les Sçavans, à la fin il y faudroit renoncer, mais les Methodes se multiplient en même temps ; le même esprit qui perfectionne les choses en y ajoûtant de nouvelles veuës, perfectionne aussi la maniere de les apprendre en l'abrégeant, & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étenduë qu'il donne aux Sciences. Un Sçavant de ce siecle-cy contient

dix

dix fois un Sçavant du siecle d'Auguste, mais il a eu dix fois plus de commoditez pour devenir Sçavant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main, comme la Justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser, & à égaler à peu prés tout ce qu'elle distribue aux hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les desavantages des differentes conditions, les facilitez & les difficultez qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations, nous pouvons esperer qu'on nous admirera avec excés dans les siecles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'huy de nous dans le nostre. On s'étudiera à trouver dans nos ouvrages des beautez que nous n'avons point prétendu y mettre; telle faute insoûtenable, & dont l'Auteur conviendroit luy-même aujourd'huy, trouvera des Défenseurs d'un courage invincible, & Dieu sçait avec quel mépris on traitera en comparaison de nous, les beaux esprits de ces temps-là, qui pourront bien estre des Ameriquains. C'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un temps, pour nous élever dans un autre, c'est ainsi qu'on en est la victime, & puis la divinité; jeu assez plaisant à considerer avec des yeux indifferens.

Je puis même pousser la prédiction encore plus loin. Un temps a esté que les Latins estoient Modernes, & alors ils se plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui estoient les Anciens. La difference de temps qui est entre les uns & les autres disparoist à nostre égard,

à cause du grand éloignement où nous sommes, ils sont tous anciens pour nous, & nous ne faisons pas de difficulté de préferer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent sur les autres; mais entre Anciens & Modernes ce seroit un grand desordre que les Modernes l'emportassent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue suite de siecles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins; alors il est aisé de prévoir qu'on ne fera aucun scrupule de nous préferer hautement à eux sur beaucoup de choses. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, ne tiendront guere devant Cinna, Horace, Ariane, le Misantrope, & un grand nombre d'autres Tragedies & Comedies du bon temps, car il en faut convenir de bonne foy, il y a quelques années que ce bon temps est passé. Je ne croy pas que Theagene & Chariclée, Clitophon & Leucippe soient jamais comparez à Cyrus, à l'Astrée, à Zayde, à la Princesse de Cleves. Il y a même des especes nouvelles comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune nous a fourny un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à opposer, & qu'apparemment la posterité ne surpassera pas. N'y eust-il que les Chansons, espece qui pourra bien perir, & à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu & d'esprit, & je maintiens que si Anacreon les avoit sçeuës, il les auroit plus chantées que les siennes propres. Nous voyons

par

par un grand nombre d'Ouvrages de Poësie que la versification peut avoir aujourd'huy autant de noblesse, mais en même temps plus de justesse & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me suis proposé d'éviter les détails, & je n'étaleray pas davantage nos richesses ; mais je suis persuadé que nous sommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toûjours la peine de tenir des Registres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une bonne partie.

Si les grands hommes de ce siecle avoient des sentimens charitables pour la posterité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aspirer toûjours du moins à les égaler. Rien n'arreste tant le progrés des choses, rien ne borne tant les esprits, que l'admiration excessive des Anciens. Parce qu'on s'estoit dévoüé à l'autorité d'Aristote, & qu'on ne cherchoit la verité que dans ses écrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non seulement la Philosophie n'avançoit en aucune façon, mais elle estoit tombée dans un abisme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Aristote n'a jamais fait un vray Philosophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eust esté permis. Et le mal est, qu'une fantaisie de cette espece une fois établie parmy les hommes en voila pour long-temps. on sera des siecles entiers à en revenir, même aprés qu'on en aura reconnu le ridicule. Si on s'alloit entêter un jour de Descartes, & le mettre en la place d'Aristote, ce seroit à peu prés le même inconvenient.

Cependant il faut tout dire ; il n'est pas bien sûr

que la posterité nous compte pour un merite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre elle & nous, comme nous les comptons aujourd'huy aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raison se perfectionnera, & que l'on se desabusera generalement du préjugé grossier de l'Antiquité. Peut-estre ne durera-t-il pas encore long-temps, peut-estre à l'heure qu'il est admirons-nous les Anciens en pure perte, & sans devoir jamais estre admirez en cette qualité-là. Cela seroit un peu fâcheux.

Si aprés tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir osé attaquer des Anciens, dans le Discours sur l'Eglogue, il faut que ce soit un crime qui ne puisse estre pardonné. Je n'en diray donc pas davantage. J'ajoûteray seulement que si j'ay choqué les siecles passez par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guere au siecle présent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles representent toûjours un amour tendre, délicat, appliqué, fidelle jusqu'à en estre superstitieux, & selon tout ce que j'entens dire, le siecle est bien mal choisi pour y peindre un amour si parfait.

RECUEIL
DE POESIES
DIVERSES.

AVERTISSEMENT.

QUoy que les Poësies qui suivent, ne soient point Pastorales, on a crû les pouvoir joindre à ce petit Volume, ne fust-ce que pour le remplir.

Les quatre Epistres que l'on va voir, ont esté faites à l'imitation des Heroïdes d'Ovide, & ce n'est qu'un essay d'un Ouvrage, où il en seroit entré un bien plus grand nombre. Les suiets de ces Lettres sont pris dans l'Histoire, au lieu qu'Ovide a pris les siens dans la Fable. Mais la Fable est trop usée presentement, & l'Histoire peut fournir des suiets plus nouveaux, sur tout si l'on cherchoit dans des endroits un peu détournez.

DI-

DIBUTADIS
A
POLEMON.

ON dit que Dibutade de Sicione, inventa la Sculpture. Un soir sa fille traça sur une muraille les extrémitez de l'ombre de son Amant, qui se formoit à la lumiere d'une lampe, & cela donna à Dibutade la premiere idée de tailler une pierre en homme. Je suppose que cette fille ayant veu une belle statuë de la façon de son pere, écrit à son Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon sont feints.

UNe nouvelle joye, & que je veux t'écrire,
Tient mon esprit tout occupé.
Mon pere m'a fait voir un marbre qui respire,
Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait sçu prendre
La mollesse même des chairs,
Et ce je ne sçay quoy de vivant & de tendre,
Qui forme les traits & les airs?

Tu sçais quelles raisons me font aimer la veuë
D'un marbre si bien travaillé.
D'une si douce joye on n'a point l'ame émeuë
Sans que l'Amour y soit mêlé.

 Par

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte
L'image de cet heureux soir,
Qui repara si bien une legere perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'estois avec mon pere,
Il sçait, il approuve nos feux,
Mais un pere est toûjours un témoin trop severe
Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettez par complaisance
Composoient tout nostre entretien,
Et nous interrompions nostre triste silence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prestoit une lumiere sombre,
Qui m'aidoit encore à réver.
Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre,
Et m'appliquois à l'observer.

Car tout plaist, Polemon, pour peu qu'il represente
L'objet de nostre attachement,
C'est assez pour flater les langueurs d'une Amante,
Que l'ombre seule d'un Amant.

Mais je poussay plus loin cette douce chimere.
Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur une ombre passagere,
Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette,

Je

Je trace une image de toy,
Une image, il eſt vray, peu diſtincte, imparfaite,
Mais enfin charmante pour moy.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit auſſi-toſt le deſſein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainſi, cher Polemon, commence la Sculpture,
Graces à ces heureux hazards,
L'Amour qui ſçut jadis débroüiller la Nature,
Aujourd'huy fait naiſtre les Arts.

Je ſens un doux eſpoir à qui mon cœur ſe livre;
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puiſqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre
Pour ſe montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur memoire
Bien loin au delà de leurs jours,
Et le ſoin qu'ils auront d'éterniſer leur gloire,
Eterniſera nos amours.

Combien de Demidieux, dont les hommes peut-eſtre
Euſſent oublié juſqu'au nom,
Que d'exemples puiſſans que l'on n'euſt pû connoiſtre,
Si je n'euſſe aimé Polemon!

Mais ſi tu reſſemblois à tant d'Amans volages,

Si tu changeois à mon égard,
Oserois-tu jetter les yeux sur les Ouvrages
Que va produire un si bel Art?

Ta noire trahison auroit toûjours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour si fidelle
Dont ils sont tous autant d'effets.

Je t'offense, & je sçay qu'il s'éleve en ton ame
Un vif, mais doux ressentiment.
Viens, je repareray ces soupçons de ma flâme,
Que je condamne en les formant.

Quoy, de tels changemens seroient-ils donc possibles?
Quoy, cet Amour toûjours vainqueur
Animeroit par moy des marbres insensibles,
Et n'animeroit plus ton cœur?

FLO-

FLORA

A

POMPE'E.

POMPE'E estant encore jeune aima la Courtisane Flora, dont la beauté estoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius ami de Pompée devint éperdument amoureux d'elle, mais comme elle estoit prévenuë de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écoutoit pas Geminius. Pompée ayant pitié de son amy, la luy ceda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle luy écrit.

PReste à voir la mort que je desire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs.
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre.
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux,
Le croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux?

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent,
Qu'on les oste, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'est plus Flora qu'ils representent,
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te

Te ſouvient-il du temps où ta flâme inquiete
Craignoit ſi tendrement des rivaux malheureux?
Ah! diſois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux!

Pourras-tu, ma Flora, reſiſter à leurs larmes?
Pourray-je dans ton cœur tenir ſeul contre eux tous?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux?

Je te diſois alors, je mettois en uſage
Tout ce qui te pouvoit guerir de ce ſouci.
Ciel! quelle erreur! eſtoit-ce mon partage
Que de te raſſurer ainſi?

C'eſtoit toy qui devois jurer à ta maiſtreſſe
Que tu ne ſerois point touché par tes rivaux,
Que tu pourrois ſoûtenir ta tendreſſe
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu? j'eſtois trop inſenſible
Aux ſoupirs qu'on pouſſoit pour ébranler ma foy:
De tendres ſoins me trouvoient invincible,
Lors qu'ils ne partoient pas de toy.

Voilà, Dieux immortels, ce qui fait qu'on me
quitte,
Vous écoutez icy les plaintes d'un Amant.
Et qu'eſt-ce donc deſormais qui merite
Un éternel attachement?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flâme

Il

Il falloit d'un amy preferer le repos.
Ne prétends point nous déguiser ton ame
Sous de vains discours de Heros.

On sçait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Jusqu'où doit nous pousser un si cher interest,
D'autres Heros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'Amour parle, tout se taist.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gemir tant de cœurs amoureux.
Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle,
Et non un amy genereux.

Pourquoy, lors qu'il voyoit sa flâme rebutée,
Ton rival t'a-t-il pû toucher par ses ennuis?
Et moi, qui pers tout ce qui m'a flâtée,
Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes presents joüiroit-il jamais?
Il se reproche, il condamne luy-même
La cruauté de tes bien-faits.

Il veut te rappeller, je le retiens sans cesse,
Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le mien?
Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cedant à luy tu t'es rendu justice,
Il n'est pas comme toy barbare & sans amour.
Je n'aurois pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-

Faut-il que de mon cœur, helas! rien ne t'efface?
Quel charme malheureux a sçû me prévenir?
Que je voudrois l'adorer en ta place
Pour te plaire, ou pour te punir!

Alors mes soins pour luy tendres, ardens, durables,
Passeroient tous les soins que pour toy j'ay perdus,
Et je rendrois encor plus desirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, & trop tost dissipée!
Quoy, d'un fatal amour je pourrois me guerir?
Quoy, j'aimerois un autre que Pompée?
Non, je ne sçauray que mourir.

ARISBE AU JEUNE MARIUS.

QUAND Marius eut esté chassé de Rome par la faction de Silla, & se fut retiré en Afrique, son fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempsal Roy de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des femmes de ce Roy devint amoureuse du jeune Marius, & eut la generosité de luy fournir les moyens de sortir de sa prison, quoy que par là elle le perdist pour jamais. C'est aprés qu'elle luy a rendu la liberté, & qu'il a rejoint son pere, qu'elle luy écrit.

Depuis que je me suis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres desirs,
Dans vostre souvenir me suis-je conservée ?
Songez-vous à mes déplaisirs ?

Il n'est point de fin pour mes peines.
Rien ne sçauroit rejoindre Arisbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes,
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant vostre sortie,
Un demi jour m'eust-il duré sans vous parler ?
Et maintenant les mois & les ans, & ma vie,
Tout sans vous, tout va s'écouler.

Seu-

Seule, & mortellement blessée:
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne sçaurois bannir l'esperance insensée
Que j'ay de vous trouver par tout,

Qui le croiroit? je revoy, j'aime
Les lieux où par le Roy vous estiez resserré,
Et je vous redemande à cette prison même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience
Que l'ombre de la nuit se répande sur nous,
Ma tristesse redouble en ce vaste silence,
Et ce temps m'en paroist plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore,
Lors qu'en mes yeux lassez le sommeil est entré,
En songe quelquefois (ce bien me reste encore)
Je croy vous avoir recouvré.

Mais vous avoüeray-je une crainte
Qui passe tous les maux de mon cœur agité?
Je crains que vostre amour n'ait esté qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me represente sans cesse
Combien vous me pressiez d'ouvrir vostre prison,
Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse,
Vous donniez tout à la raison.

Vous me parliez toûjours d'un pere
Dont il faloit servir la haine & le courroux,
Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,

Quoy

Quoy qu'elle m'arrachast à vous.

Helas! d'où vient que ma memoire
Repasse les discours & les soins d'un Amant?
Pour ne le voir jamais, est-il besoin de croire
Qu'il m'aimast sans déguisement?

Oüi, d'une absence si cruelle
Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.
J'ay besoin de penser, Marius est fidelle,
Et je n'ay pas trop fait pour luy.

Triste plaisir! douceur trompeuse!
Mes maux, si vous m'aimez, doivent s'en augmenter,
Vostre perte à mon cœur en est plus douloureuse
Cependant je veux m'en flatter.

Peut-estre la fierté Romaine
S'oppose aux sentimens que vous auriez pour moy,
Je suis une Numide, & vostre ame hautaine
Dédaigne d'estre sous ma loy.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'Empire d'Amour un climat étranger?
La beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne,
A toûjours celuy d'engager.

D'ailleurs, je ne suis plus Numide,
De son propre interest mon amour est vainqueur;
La naissance n'est rien où la vertu décide,
Je suis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la memoire
Des plus fameux Heros que Rome ait mis au jour,
J'ay plus fait pour l'effort, quoique moins pour la gloire,
J'ay sacrifié mon amour.

GrandsDieux,vous vistes seuls mes peines
De l'excés de mes maux vous fustes seuls témoins
Lorsqu'enfin arriva la nuit où de ses chaines
Marius sortit par mes soins.

Tandis qu'une troupe choisie
Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets,
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie,
En exécutant mes projets.

Par une tendresse contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roy.
Dans l'état où j'estois, quelle cruelle feinte!
Quel supplice qu'un tel employ!

Avec combien d'inquiétude
Je sentois s'écouler, & comptois les instans!
Ciel! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sçait-on bien se servir du temps?

Prend-on bien toutes les mesures?
Amour, dans ces perils tu m'as fait embarquer,
Amour veille pour nous, veille en ces conjonctures
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoutois-je ensuite,
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On

On vient à Marius, il prend la fuite.
Il eſt déja hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon eſprit à tel point ſe laiſſoit occuper,
Que cet air inquiet dépeint ſur mon viſage
Commençoit à ſe diſſiper.

Enfin, quand le Roy m'eut quittée,
Las de me voir diſtraite, & peut-eſtre offenſé,
Je courus & de crainte & d'eſpoir agitée,
Sçavoir ce qui s'eſtoit paſſé.

On m'apprit une heureuſe iſſuë,
La nouvelle flatoit tous les vœux de mon cœur,
Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçuë
J'en penſay mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuſe
Moy-même j'employay mes ſoins & mes efforts,
Je ne ſçay quel plaiſir d'une ame genereuſe
Me ſoûtint par de doux tranſports.

Mais que cette ardeur de courage
Eſt aprés ſon effet prompte à ſe démentir !
Dés que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage,
Je commençay de les ſentir.

Telle fut ou mon injuſtice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'oſay reprocher cet important ſervice
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à luy-même contraire
De cet heureux succés joüit en gemissant,
Je n'en rougiray point ; ce qu'Arisbe a sçû faire
Excuse assez ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse
N'aide de vostre part à me justifier!
Libre, regrettez-vous les marques de tendresse
Que vous reçûtes prisonnier?

Vous dûtes vers Arisbe absente
En sortant de ces lieux envoyer un soupir,
Vous méritâtes peu les bien-faits d'une Amante
S'ils vous firent trop de plaisir.

Un autre Amant eust fuy moins viste
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais,
C'est là que je la laisse, eust-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que sçay-je? un autre Amant peut estre,
En rompant ses liens eust rendu des combats.
Ah! si dans vostre cœur ce sentiment put naistre
De quoy ne me paya-t-il pas?

Mais Dieux! quel bonheur j'envisage!
C'est un prix assez grand que mon amour reçoit,
Si prés d'une rivale on ne fait pas usage
De la liberté qu'on me doit.

CLE-

CLEOPATRE A AUGUSTE.

On sçait trop l'Histoire de Cleopatre. Il est besoin de se la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette Lettre, car je suppose que Cleopatre, aprés la mort d'Antoine, s'estant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguste, & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut pour sa justification, les principaux évenemens de sa vie. Sur tout, il faut se souvenir combien Cleopatre estoit une Princesse galante, & que dans l'état où elle se trouvoit alors, il ne luy restoit plus d'autre ressource auprés d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduitte.

Je croy devoir, Seigneur, vous épargner ma veuë;
En l'état où je suis j'évite tous les yeux,
Je suis le Soleil même, & je suis descenduë
Dans les Tombeaux de mes ayeux.

Ce funeste sejour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs,
Ces Morts m'offrent en vain leurs fortunes passées,
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cleopâtre y compte
La gloire dont le Ciel se plaist à vous charger,
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'estre seule à s'en affliger.

Reine sans Diadême, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant, & moy par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions-nous pas que toûjours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré?
Je me rendis à luy sur les Mers de l'Epire,
Avant qu'il se fust declaré.

Rien ne nous annonçoit encor nostre disgrace,
J'en voulus en fuyant prévenir les arrests,
Et depuis, vous sçavez si l'Egypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrés.

Non, non, sans jalousie, & d'un esprit tranquille,
De vos heureux succés nous regardions le cours,
Nous voulions seulement assurer un azile
A de malheureuses amours.

Marc Antoine passoit pour le second de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manieres son air, tout estoit d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimay.

Je sçay que son esprit violent, temeraire,
Toûjours aux passions se laissoit prévenir,
Et je craignois pour luy la fortune prospere
Qu'il ne sçavoit pas soûtenir.

Je l'aimay cependant ; c'est une loy fatale
Que l'amour doit causer tous mes évenemens ;
Je m'attache aux Heros, je suis tendre, & j'égale
Leurs vertus par mes sentimens.

Ah ! Seigneur, à vos yeux lorsque j'iray paroistre,
Prenez d'un ennemy le visage irrité,
Traitez-moy, s'il se peut, comme un superbe Maistre,
Je craindrois trop vostre bonté.

Je m'apreste à me voir en esclave menée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois.
La Maison des Cesars, telle est la destinée,
Doit triompher de moy deux fois.

Cesar qu'on met au rang des Dieux, & non des Princes,
Par mille aimables soins triompha de mon cœur,
Et vous triompherez de moy, de mes Provinces,
Aussi juste, aussi grand Vainqueur.

Il préfera pourtant la plus douce victoire.
Dieux ! quels soupirs poussoit le maistre des humains !
Que d'amour dans une ame où regnoit tant de gloire,
Que remplissoient tant de desseins !

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
Il eust manqué toûjours au Vainqueur de la Terre
D'adorer mes foibles appas ?

Combien me jura-t-il qu'il euſt changé ſans peine
Tant d'honneurs, de reſpects, & d'applaudiſſe-
mens,
Contre un des tendres ſoins dont j'eſtois toûjours
pleine,
Contre mes doux empreſſemens?

Auſſi pour eſtre heureux, s'il peut jamais ſuffire
De poſſeder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De ſe voir prévenir dans tout ce qu'on deſire,
Ceſar ſans doute eſtoit heureux.

Je le ſens bien, Seigneur, je me ſuis égarée;
J'ay trop dit que Ceſar a vécu ſous mes loix,
Bien-toſt vous me verrez pâle & défigurée,
Et vous condamnerez ſon choix.

Mais ſi le grand Ceſar ſouhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la proſperité.
Le ſort, vous le ſçavez, favorable, ou contraire,
Décide auſſi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur,
Peut-eſtre..... mais, helas! quel retour j'enviſage!
D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imitez la clemence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous ſeriez par le ſang, par l'aveugle naiſſance
Moins obligé de l'imiter.

En

POESIES GALANTES.

ELOGE DE MARQUES

Petit Epagneul, venu d'Espagne.

SCavez-vous avec qui, Philis, ce petit Chien
Peut avoir de la ressemblance?
La chose est assez d'importance.

Pour percer le mistere, & vous y faire jour,
Examinez Marqués, son humeur, sa figure;
Mais enfin cette Enigme est-elle trop obscure?
Vous rendez-vous? il ressemble à l'Amour.

A l'Amour, direz-vous! la comparaison cloche,
Si jamais on a vû comparaison clocher.
Un Chien avec l'Amour! Et bien, il faut tâcher
D'en faire un paralelle exact, & sans reproche.

Marqués sur vos genoux a mille privautez,

Entre vos bras il se loge à toute heure,
Et c'est là que l'Amour établit sa demeure,
Lors qu'il est bien reçû par vous autres Beautez.

On voit Marquis se mettre aisément en colere,
Et s'appaiser fort aisément;
Connoissez-vous l'Amour? voila son caractere,
Il se fâche & s'appaise en un même moment.

Afin que vostre Chien ait la taille mieux faite
Vous le traitez assez frugalement,
Et le pauvre Marqués qui fait toûjours diete,
Subsiste je ne sçais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance,
Vous ne luy servez pas un seul mets nourrissant,
Et s'il ne vivoit d'esperance,
Je croy qu'il mourroit en naissant.

Avec ce petit Chien vous folâtrez sans cesse,
En folâtrant ce petit Chien vous mord,
On joüe avec l'Amour, il badine d'abord,
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ses morsures?
Encor que de l'Amour on sente les blessures;
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.

On veut qu'un Chien soit tel que quand il vient de naistre,
Et de peur qu'il ne croisse on y prend mille soins.

Il ne faut pas en prendre moins
Pour empécher l'Amour de croître.

Vous caressez Marqués, parce qu'il est petit;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable;
Un petit Amour divertit,
S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entens que Marqués se plaint du mauvais tour
Que luy fait ma Muse indiscrete,
Ah! vous me ruinez, vous gâtez tout, Poëte,
Dit-il, en me faisant ressembler à l'Amour.

L'Amour n'est pas trop bien auprés de ma maî-
tresse,
Si vous ne le sçavez, elle l'a toûjours fuy,
Et c'est assez pour perdre sa tendresse,
Que d'avoir par malheur du rapport avec luy.

En mon état de Chien j'ay l'ame assez contente
Je suis heureux par cent bonnes raisons;
J'ay bien affaire, moy, que vos comparaisons
Viennent troubler ma fortune presente.

Ah! mon pauvre Marqués, ce seroit grand pitié,
Qu'aprés avoir quitté pour elle Pere & Mere,
La Patrie, aux grands cœurs toûjours aimable &
chere,
Tu te visses disgracié
Pour une cause si legere.

Non, cela ne se peut, fais valoir tes appas;

Ca-

Caresse-la, tiens-toy sans cesse entre ses bras,
Et loin qu'elle te soit cruelle,
Parce qu'avec l'Amour on te voit du rapport,
Fais que l'Amour trouve grace auprés d'elle,
Puisqu'il te ressemble si fort.

SONNET.

JE suis (crioit jadis, Apollon à Daphné,
Lors que tout hors d'haleine il couroit aprés elle.
Et luy contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualitez dont il estoit orné.)

Je suis le Dieu des Vers, je suis bel esprit né.
Mais les Vers n'estoient point le charme de la Belle.
Je sçais joüer du Lut, arrestez. Bagatelle,
Le Lut ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis par mon sçavoir Dieu de la Medecine.
Daphné fuyoit plus vîte aprés ce mot fatal.

Mais s'il eust dit, Voyez quelle est vostre conqueste,
Je suis un jeune Dieu, beau, galant, liberal;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la teste.

POR-

PORTRAIT DE CLARICE.

J'Espere que venus ne s'en fâchera pas,
Assez peu de Beautez m'ont paru redoutables;
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'estois dans l'âge où regne la tendresse,
Et mon cœur n'estoit point touché.
Quelle honte! il faloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'estoit reproché.

Je disois quelquefois; Qu'on me trouve un visage
Dont la beauté soit vive, & dont l'air vif soit sage,
Où regne une douceur dont on soit attiré,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve, & j'aimeray.

Ce qui seroit encor bien necessaire,
Ce seroit un esprit qui pensast finement,
Sans prétendre à ce caractere,
Qui pour estre sans art n'eust que plus d'agrément,
Un peu timide seulement,
Qui ne pust se montrer, ni se cacher sans plaire;
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former;
Com-

Comme en aimant je prétens estimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve & pure,
Qu'on me la trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde,
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en serois moy-même embarassé.
Je ne voyois point de Bergere,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoyast à ma Chimere.

Je ne sçay cependant comment l'Amour a fait;
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet.
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;
Je croy, pour moy, qu'il me l'a faite exprés.
O! que l'Amour a de malice!

LES

LES JEUX OLIMPIQUES.

Sur une passion qui avoit déja duré cinq ans.

JAdis de cent ans en cent ans,
La Magnifique Rome à tous ses Habitans
Donnoit une superbe feste;
Et les Herauts crioient, *Citoyens accourez.*
Vous n'avez jamais veu, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apreste.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur,
On n'eût bien pû trouver quelque teste chenuë,
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la Feste eût esté déja veuë;
Mais quoy? dans la condition
Où les Dieux ont reduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fist une exception.

Telle est chez les Amours la coutume établie;
La même chose s'y publie
A des Jeux solemnels qu'ils celebrent entr'eux;
Mais ce qui fait pitié quand on le considere,
C'est que tous les quatre ans on celebre ces Jeux;
Cependant pour ces malheureux
C'est une Feste Seculaire,
Jamais un Amour n'en voit deux.

Ils

Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées,
Un Amour fournissoit sa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond;
Ils baissent maintenant. moins d'un an les emporte;
Et s'il faut que toûjours ils baissent de la sorte,
Dieu sçache ce qu'ils deviendront.
Avoir vécu deux ans, la carriere est jolie,
Trois, c'est le bout du monde, on ne les peut passer;
Mais d'aller jusqu'à quatre, oh, ce seroit folie,
Si seulement ils osoient y penser.

Aussi ne fust-ce point une veuë ordinaire,
Lors qu'à ces derniers Jeux, & sans un grand concours,
S'avança le Doyen de Cipre & de Cithere,
Le Mathusalem des Amours,
Un amour de cinq ans, & qui de ce spectacle
Leur eust fait par avance un fidele rapport;
Le petit Peuple aîlé, dans un commun transport
Batit des mains, cria miracle.

Mais, grands Dieux! que ne fust-ce pas,
Quand il vint dans la Lice, & malgré ce grand âge,
Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
En mille differens combats?
Car ces Jeux ressembloient à ceux que vit l'Elide,
Jeux guerriers où venoient s'exercer les Amours;
Tantost à declarer une flâme timide
Qui veut parler, & qui se taist toûjours;
Tantost à placer bien ces douces bagatelles;
Ces petits soins qui touchent tant,
Tantost à se plaindre des Belles

Avec

Avec respect, & même en s'emportant.
Que sçais-je enfin ? sous cette fausse image
Ils préludent ensemble à leurs charmans emplois,
Rien n'aide tant à leurs exploits
Que ce solide apprentissage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut suivy.
De toutes parts l'allegresse s'exprime
Par mille cris redoublez à l'envi;
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime;
L'autre veut sçavoir le regime
Dont jusqu'alors il s'est servy.

Mais luy; ce ne sont pas icy, comme j'espere,
Dit-il, les derniers Jeux où je me trouveray;
Il n'est pas encor temps que je sois admiré,
Et qu'il soit dit, sans vous déplaire,
Tous tant que vous voila, je vous enterreray.
Mon destin sera tel, que des Amours antiques
Chez les Amours futurs moy seul je feray foy;
On me consultera sur de vieilles pratiques,
Dont la memoire auroit peri sans moy.
Mais puisque vous voulez sçavoir ce qui me donne
Cette longue santé dont vous estes surpris,
Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris,
Et comme on voit la nourriture est bonne.

SONNET.

PArce que l'Espagnol est une langue fiere,
Je vous le dois apprendre? hé bien soit, commençons;
Mais ce que je demande à ma belle écoliere,
C'est de ne se servir jamais de mes leçons.

Déja si fierement vostre ame indifferente
Oppose à mon amour qu'il ne faut point aimer,
Que même en Espagnol, y fussiez-vous sçavante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croyez-moy, le François vaut bien qu'on le prefere
A la rude fierté d'une langue étrangere.
De ce qu'il a de libre empruntons le secours.

Mais que de son costé l'Espagnol se console:
Car ne pouvons-nous pas mêler dans nos amours,
Et liberté Françoise, & constance Espagnole?

LES FLECHES D'AMOUR.

L'Amour n'avoit jadis que des fléches d'acier,
Ce n'estoit pas faire grande dépense;
Mais cela suffisoit pour un siecle grossier,
Où tous les cœurs se rendoient sans deffense.
Le temps changea; plus de simplicité,
Les traits d'acier devinrent inutiles,
Et l'Amour eut affaire à des gens plus habiles,
Qui de les repousser prenoient la liberté.
S'ils blessoient, la blessure estoit bien-tost guerie,
Personne ne s'en trouvoit mal.
Quel remede? il falut changer de batterie,
Il les fit d'un autre métal,
Ce fut d'or; à l'Amour la victoire estoit seure.
Quels ennemis, grands Dieux, n'auroit-il pas défaits?
Aussi, quoy qu'il parust d'abord se mettre en frais.
Il

Il regagna ses frais avec usure.
A chaque fléche qui voloit
Une foule de cœurs couroit au devant d'elle.
Quoy que la playe en fust mortelle,
N'estoit pas blessé qui vouloit.
L'Amour ne lançoit plus ses fléches que par grace,
Heureux les cœurs sur qui tomboient des traits si doux!
Souvent de les percer sa main se trouvoit lasse,
Lors qu'ils ne l'estoient pas de recevoir ses coups,
Chacun d'eux eust reçû vingt fléches au lieu d'une,
Chacun eust volontiers épuisé le carquois;
Se faire blesser plusieurs fois
C'estoit assez pour faire sa fortune.
Cette mode n'a point changé,
Les fléches d'or sont toûjours en usage,
Et pour peu qu'on s'en serve, il n'est cœur si sauvage,
Qui sous les Loix d'Amour ne soit bien-tost rangé.

LE RUISSEAU AMANT.

A LA PRAIRIE.

J'Ay fait pour vous trouver un assez long voyage,
Mon aimable Prairie, enfin je viens à vous,
Recevez un Ruisseau, dont le sort le plus doux
Sera de voir ses eaux couler pour vostre usage.

C'est dans ce seul espoir que sans aucun repos,
Depuis que j'ay quitté ma source,

J'ay toûjours jusqu'ici continué ma course,
Toujours roulé mes petits flots.

D'un cours precipité j'ay passé des Prairies,
Où tout autre Ruisseau s'amuse avec plaisir;
Je n'ay point serpenté dans les routes fleuries,
Je n'en avois pas le loisir.

Tel que vous me voyez, sçachez, ne vous déplaise,
(Car il est bon de se faire valoir)
Que plus d'une Prairie auroit esté bien aise
De me donner passage & de me recevoir.

Mais ce n'estoit pas là mon compte,
J'en fusse un peu plus tard arrivé dans ce lieu,
Et par une fuite assez prompte,
Gazoüillant fierement, je leur disois adieu.

Il faut vous dire tout, la feinte est inutile,
J'en trouvois la plûpart dignes de mes refus,
Les unes, entre nous, sont d'accez si facile,
Que tous Ruisseaux y sont les bien venus.

Elles veulent toûjours en avoir un grand nombre,
Et moy dans le grand nombre aussi-tost je me pers;
D'autres sont dans des lieux un peu trop découverts,
Et moy j'aime à couler à l'ombre.

J'estois bien inspiré de me garder pour vous;
Vous estes bien mon fait, je suis assez le vostre;
Mais aussi, moy reçu, n'en recevez point d'autre,
Car je suis un Ruisseau jaloux.

A cela prés qui n'est pas un grand vice,
J'ay d'assez bonnes qualitez;
Ne craignez pas que jamais je tarisse,
Je puis défier les Estez.

Je

Je sçais que certaines Prairies
D'un Ruisseau comme moy ne s'accommodent pas;
Il leur faut ces Torrens qui font tant de fracas,
Mais fort souvent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout temps est égal,
Je suis tranquile & doux, ne fais point de ravage,
De plus je viens vous faire hommage
D'un eau pure comme cristal.

Il est telle Prairie, & peut-estre assez belle,
A qui le plus petit Ruisseau,
Suivant sa pente naturelle,
N'iroit jamais porter deux goutes d'eau.

A moins que détourné par un chemin nouveau,
Elle n'en amenast quelqu'un jusque chez elle.
Mais pour vous, sans vous mettre en frais,
Sans vous servir d'un pareil artifice,
Vous voyez des Ruisseaux qui viennent tout exprés
Vous faire offre de leur service,
Et le tout pour vos interests.

A present, je l'avoüe, on vous trouve agreable;
Vous donnez du plaisir aux yeux;
Mais avec un Ruisseau, rien n'est plus veritable,
Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront vous vous verrez ornée
Je vous enrichiray de ces nouveaux tresors,
Et vous tenant environnée,
Avec mes eaux je muniray vos bords.

Reposez-vous sur moy du soin de les défendre;
A quoy plus fortement puis-je m'interesser?
Déja même en deux bras je m'appreste à me fendre;
Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes,
Ne pouront de ce lieu se résoudre à partir;
Et quand j'auray formé cent routes differentes,
Je me perdray chez vous, plustost que d'en sortir.

Je sens, je sens mes eaux qui boüillonnent de joye,
De les tant retenir à la fin je suis las,
Elles vont se répandre, & se faire une voye,
Il n'est plus temps à vous de n'y consentir pas.

TABLE.

DU CONTENU EN CE LIVRE.

ENDIMION.

PASTORALE.

 vé

DISCOURS SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE. 95

DIGRESSION

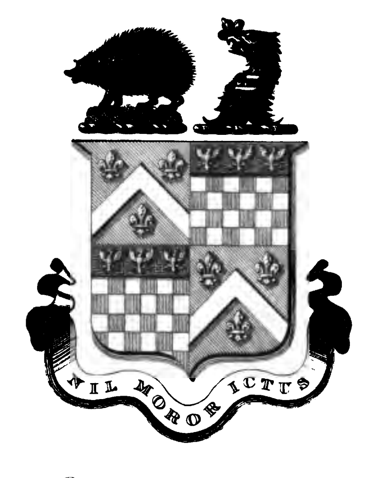
Sur les Anciens & les Modernes.

RE-

RECUEIL DE POESIES DIVERSES.

Fin de la Table.

J. G. Aspin
4. 5. 79
£ 125.00



William Money Kyrle.

